










Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

10 10 10

J. J. Rousseau


LES
P E N S É E S
DE
J. J. ROUSSEAU.
TOME SECONDE.



LES
PENSÉES
DE
J. J. ROUSSEAU,
CITOYEN
DE GENEVE.
TOME SECONDE.



A AMSTERDAM,

Et se trouve

A PARIS,

Chez PRAULT, Petit-Fils, Libraire,
Quai des Augustins, à l'Immortalité.

M. DCC. LXVI.

PQ

1033

P7

1766

t.2

604406

22.3.55



LES PENSÉES

DE

J. J. ROUSSEAU.

COMÉDIE.



A Comédie doit représenter au naturel les mœurs du peuple pour lequel elle est faite, afin qu'il s'y corrige de ses vices & de ses défauts, comme on ôte devant un miroir les taches de son visage. Terence & Plaute se trompèrent dans leur objet ; mais avant eux Aristophane & Ménandre avoient exposé aux

Tome II.

A

Athéniens les mœurs Athéniennes ; & depuis, le seul Moliere peignit plus naïvement encore celles des François du siècle dernier à leurs propres yeux. Le tableau a changé, mais il n'est plus revenu de peintre. Maintenant on copie au Théâtre les conversations d'une centaine de maisons de Paris : hors de cela, on n'y apprend rien des mœurs des François.

Moliere osa peindre des bourgeois & des artisans aussi-bien que des Marquis ; Socrate faisoit parler des cochers, menuisiers, cordonniers, maçons. Mais les Auteurs d'aujourd'hui, qui sont des gens d'un autre air, se croiroient des-honorés s'ils sçavoient ce qui se passe au comptoir d'un Marchand ou dans la boutique d'un ouvrier ; il ne leur faut que des interlocuteurs illustres, & ils cherchent dans le rang de leurs personnages, l'élévation qu'ils ne peuvent tirer de leur génie.

Heureusement la Tragédie , telle qu'elle existe , est si loin de nous ; elle nous présente des êtres si gigantesques , si boursoufflés , que l'exemple de leurs vices n'est gueres plus contagieux que celui de leurs vertus n'est utile , & qu'à proportion qu'elle veut moins nous instruire , elle nous fait aussi moins de mal. Mais il n'en est pas ainsi de la Comédie , dont les mœurs ont avec les nôtres un rapport plus immédiat , & dont les personnages ressemblent mieux à des hommes. Tout en est mauvais & pernicieux , tout tire à conséquence pour les spectateurs ; & le plaisir même du comique étant fondé sur un vice du cœur humain , c'est une suite de ce principe que plus la Comédie est agreable & parfaite , plus son effet est funeste aux mœurs.

On convient , & on le sentira chaque jour davantage , que Moliere est le

plus parfait Auteur comique dont les ouvrages nous soient connus ; mais qui peut disconvenir aussi que le Théâtre de ce même Moliere , des talens duquel je suis plus l'admirateur que personne , ne soit une école de vices & de mauvaises mœurs , plus dangereuses que les livres mêmes où l'on fait profession de les enseigner ? Son plus grand soin est de tourner la bonté & la simplicité en ridicule , & de mettre la ruse & le mensonge du parti pour lequel on prend intérêt. Ses honnêtes gens ne sont que des gens qui parlent ; les vicieux sont des gens qui agissent , & que les plus brillans succès favorisent le plus souvent ; enfin l'honneur des applaudissemens , rarement pour le plus estimable , est presque toujours pour le plus adroit.

Examinez le comique de cet Auteur ; par tout vous trouverez que les vices

de caractère en font l'instrument, & les défauts naturels le fujet; que la malice de l'un punit la simplicité de l'autre, & que les fots font les victimes des méchans; ce qui, pour n'être que trop vrai dans le monde, n'en vaut pas mieux à mettre fur le Théâtre avec un air d'approbation, comme pour exciter les ames perfides à punir, sous le nom de fotife, la candeur des honnêtes gens :

Dat veniam corvis, vexat censura columbas.

voilà l'esprit général de Moliere & de ses imitateurs. Ce font des gens qui, tout au plus, raillent quelquefois les vices, sans jamais faire aimer la vertu; de ces gens, disoit un Ancien, qui sçavent bien moucher la lampe, mais qui n'y mettent jamais d'huile.

Voyez comment, pour multiplier ses plaisanteries, cet homme trouble tout

l'ordre de la société, avec quel scandale il renverse tous les rapports les plus sacrés sur lesquels elle est fondée; comment il tourne en dérision les respectables droits des pères sur leurs enfans, des maris sur leurs femmes, des maîtres sur leurs serviteurs! Il fait rire, il est vrai, & n'en devient que plus coupable, en forçant, par un charme invincible, les sages mêmes de se prêter à des railleries qui devoient attirer leur indignation. J'entends dire qu'il attaque les vices; mais je voudrois bien que l'on comparât ceux qu'il attaque avec ceux qu'il favorise. Quel est le plus blâmable d'un Bourgeois sans esprit & vain, qui fait sottement le Gentilhomme, ou d'un Gentilhomme fripon qui le dupe? Dans la piece dont je parle, ce dernier n'est-il pas l'honnête homme? N'a-t-il pas pour lui l'intérêt? & le Public n'applaudit il pas

à tous les tours qu'il fait à l'autre ? Quel est le plus criminel d'un payfan assez fou pour épouser une Demoiselle , ou d'une femme qui cherche à deshonorer son époux ? Que penser d'une piece où le parterre applaudit à l'infidélité , au mensonge , à l'impudence de celle-ci , & rit de la bêtise du manant puni ? C'est un grand vice d'être avare & de prêter à usure ; mais n'en est-ce pas un plus grand encore à un fils de voler son pere , de lui manquer de respect , de lui faire mille insultans reproches , & , quand ce pere irrité lui donne sa malédiction , de répondre d'un air goguenard qu'il n'a que faire de ses dons ? Si la plaisanterie est excellente , en est-elle moins punissable ; & la piece où l'on fait aimer le fils insolent qui l'a faite , en est-elle moins une école de mauvaises mœurs.

La Comédie du *Misanthrope* nous dé-

couvre mieux qu'aucune autre la véritable vue dans laquelle Moliere a composé son Théâtre , & nous peut mieux faire juger de ses vrais effets. Ayant à plaire au Public , il a consulté le goût le plus général de ceux qui le composent : sur ce goût il s'est formé un modèle , & sur ce modèle un tableau des défauts contraires , dans lequel il a pris ses caractères comiques , & dont il a distribué les divers traits dans ses Pièces. Il n'a donc point prétendu former un honnête homme , mais un homme du monde ; par conséquent , il n'a point voulu corriger les vices , mais les ridicules ; & il a trouvé dans le vice même un instrument très-propre à y réussir. Ainsi voulant exposer à la risée publique tous les défauts opposés aux qualités de l'homme aimable , de l'homme de société , après avoir joué tant d'autres ridicules , il lui restoit à jouer celui

que le monde pardonne le moins, le ridicule de la vertu : c'est ce qu'il a fait dans le *Misanthrope*.

Vous ne sçauriez nier deux choses : l'une, qu'*Alceste* dans cette piece est un homme droit, sincere, estimable, un véritable homme de bien; l'autre, que l'Auteur lui donne un personnage ridicule. C'en est assez; ce me semble, pour rendre Moliere inexcusable. On pourroit dire qu'il a joué dans *Alceste*, non la vertu, mais un véritable défaut, qui est la haine des hommes. A cela je répons qu'il n'est pas vrai qu'il ait donné cette haine à son personnage. Il ne faut pas que ce nom de *Misanthrope* en impose, comme si celui qui le porte étoit ennemi du genre humain. Une pareille haine ne seroit pas un défaut, mais une dépravation de la nature, & le plus grand de tous les vices, puisque toutes les vertus sociales se rapportant à la

bienfaisance, rien ne leur est si directement contraire que l'inhumanité. Le vrai Misantrope est un monstre. S'il pouvoit exister, il ne feroit pas rire ; il feroit horreur. Vous pouvez avoir vû à la Comédie Italienne une Piece intitulée : *La Vie est un Songe*. Si vous vous rappelez le héros de cette Piece, voilà le vrai Misantrope.

Qu'est-ce donc que le Misantrope de Moliere ? Un homme de bien, qui déteste les mœurs de son siècle & la méchanceté de ses contemporains ; qui précisément parce qu'il aime ses semblables, hait en eux les maux qu'ils se font réciproquement, & les vices dont ces maux sont l'ouvrage. S'il étoit moins touché des erreurs de l'Humanité, moins indigné des iniquités qu'il voit, seroit-il plus humain lui-même ? Autant vaudroit soutenir qu'un pere aime mieux les enfans d'autrui que les siens, parce

qu'il s'irrite des fautes de ceux-ci, & ne dit jamais rien aux autres.

Ces sentimens du Misantrope sont parfaitement développés dans son rôle. Il dit, je l'avoue, qu'il a conçu une haine effroyable contre le genre humain; mais en quelle occasion le dit-il? Quand, outré d'avoir vû son ami trahir lâchement son sentiment, & tromper l'homme qui le lui demande, il s'en voit encore plaisanter lui même au plus fort de sa colere. Il est naturel que cette colere dégénere en emportement, & lui fasse dire alors plus qu'il ne pense de sang-froid. D'ailleurs, la raison qu'il rend de cette haine universelle en justifie pleinement la cause.

Les uns, parce qu'ils sont méchans;

Et les autres, pour être aux méchans complaisans.

Ce n'est donc pas des hommes qu'il est ennemi, mais de la méchanceté des

uns, & du support que cette méchanceté trouve dans les autres. S'il n'y avoit ni fripons, ni flatteurs, il aimeroit tout le monde. Il n'y a pas un homme de bien qui ne soit Misantrope en ce sens ; ou plutôt, les vrais Misantropes, sont ceux qui ne pensent pas ainsi.

Une preuve bien sûre qu'*Alceste* n'est point Misantrope à la lettre, c'est qu'avec ses brusqueries & ses incartades, il ne laisse pas d'intéresser & de plaire. Les spectateurs ne voudroient pas, à la vérité, lui ressembler ; parce que tant de droiture est fort incommode : mais aucun d'eux ne seroit fâché d'avoir à faire à quelqu'un qui lui ressemblât ; ce qui n'arriveroit pas, s'il étoit l'ennemi déclaré des hommes. Dans toutes les autres Pièces de Molière, le personnage ridicule est toujours haïssable ou méprisable ; dans celle-là, quoiqu'*Alceste* ait des défauts réels dont on n'a pas tort

de rire, on sent pourtant au fond du cœur un respect pour lui dont on ne peut se défendre. En cette occasion, la force de la vertu l'emporte sur l'art de l'Auteur, & fait honneur à son caractère. Quoique Moliere fît des Pièces reprehensibles, il étoit personnellement honnête homme; & jamais le pinceau d'un honnête homme ne sçut couvrir de couleurs odieuses les traits de la droiture & de la probité. Il y a plus : Moliere a mis dans la bouche d'Alceste un si grand nombre de ses propres maximes, que plusieurs ont cru qu'il s'étoit voulu peindre lui-même. Cela parut dans le dépit qu'eut le Parterre, à la première représentation, de n'avoir pas été sur le Sonnet de l'avis du Misantrope : car on vit bien que c'étoit celui de l'Auteur.

Cependant ce caractère si vertueux est représenté comme ridicule ; il l'est,

en effet , à certains égards ; & ce qui démontre que l'intention du Poëte est bien de le rendre tel , c'est celui de l'ami Philinte qu'il met en opposition avec le sien. Ce Philinte est le Sage de la Piece ; un de ces honnêtes gens du grand monde , dont les maximes ressemblent beaucoup à celles des fripons ; de ces gens si moderés , qui trouvent toujours que tout va bien , parce qu'ils ont intérêt que rien n'aille mieux ; qui sont toujours contents de tout le monde , parce qu'ils ne se soucient de personne ; qui , autour d'une bonne table , soutiennent qu'il n'est pas vrai que le peuple ait faim ; qui , le gouffet bien garni , trouvent fort mauvais qu'on déclame en faveur des pauvres ; qui , de leur maison bien fermée , verroient voler , piller , égorger , massacrer tout le genre humain , sans se plaindre ; attendu que Dieu les a doués d'une douceur

très-méritoire à supporter les malheurs d'autrui.

On voit bien que le phlegme raisonneur de celui ci est très-propre à redoubler & faire sortir d'une maniere comique les emportemens de l'autre ; & le tort de Moliere n'est pas d'avoir fait du *Misanthrope* un homme colere & bilieux, mais de lui avoir donné des fureurs puériles sur des sujets qui ne devoient pas l'émouvoir. Le caractère du *Misanthrope* n'est pas à la disposition du Poëte ; il est déterminé par la nature de sa passion dominante. Cette passion est une violente haine du vice, née d'un amour ardent pour la vertu, & aigrie par le spectacle continuel de la méchanceté des hommes. Il n'y a donc qu'une ame grande & noble qui en soit susceptible. L'horreur & le mépris qu'y nourrit cette même passion pour tous les vices qui l'ont irritée, sert encore

à les écarter du cœur qu'elle agite.

Ce n'est pas que l'homme ne soit toujours homme ; que la passion ne le rende souvent foible , injuste , déraisonnable ; qu'il n'épie peut-être les motifs cachés des actions des autres avec un secret plaisir d'y voir la corruption de leurs cœurs ; qu'un petit mal ne lui donne souvent une grande colere , & qu'en l'irritant à dessein , un méchant adroit ne pût parvenir à le faire passer pour méchant lui-même : mais il n'en est pas moins vrai que tous les moyens ne sont pas bons à produire ces effets , & qu'ils doivent être assortis à son caractère pour le mettre en jeu : sans quoi , c'est substituer un autre homme au Misantrope , & nous le peindre avec des traits qui ne sont pas les siens.

Voilà donc de quel côté le caractère du Misantrope doit porter ses défauts , & voilà aussi de quoi Moliere fait un usage

usage admirable dans toutes les scènes d'Alceste avec son ami, où les froides maximes & les railleries de celui-ci démontant l'autre à chaque instant, lui font dire mille impertinences très-bien placées : mais ce caractère âpre & dur, qui lui donne tant de fiel & d'aigreur dans l'occasion, l'éloigne en même-tems de tout chagrin puérile, qui n'a nul fondement raisonnable, & de tout intérêt personnel trop vif, dont il ne doit nullement être susceptible. Qu'il s'emporte sur tous les desordres dont il n'est que le témoin, ce sont toujours de nouveaux traits au tableau : mais qu'il soit froid sur celui qui s'adresse directement à lui. Car ayant déclaré la guerre aux méchans, il s'attend bien qu'ils la lui feront à leur tour. S'il n'avoit pas prévu le mal que lui fera sa franchise, elle seroit une étourderie, &

non pas une vertu. Qu'une femme fausse le trahisse, que d'indignes amis le deshonorent, que de foibles amis l'abandonnent : il doit le souffrir sans en murmurer ; il connoît les hommes.

Si ces distinctions sont justes, Moliere a mal saisi le Misantrope : pense-t-on que ce soit par erreur ? Non, sans doute. Mais voilà par où le desir de faire rire aux dépens du personnage, l'a forcé de le dégrader, contre la vérité du caractère.

Après l'avanture du Sonnet, comment Alceste ne s'attend-il pas aux mauvais procédés d'Oronte ? Peut-il en être étonné quand on l'en instruit, comme si c'étoit la première fois de sa vie qu'il eût été sincère, ou la première fois que sa sincérité lui eût fait un ennemi ? Ne doit-il pas se préparer tranquillement à la perte de son procès,

loin d'en marquer d'avance un dépit d'enfant ?

Ce sont vingt mille francs qu'il m'en pourra
coûter ;

Mais pour vingt mille francs j'aurai droit de
pester.

Un Misantrope n'a que faire d'acheter si cher le droit de pester, il n'a qu'à ouvrir les yeux ; & il n'estime pas assez l'argent pour croire avoir acquis sur ce point un nouveau droit par la perte d'un procès : mais il falloit faire rire le Parterre.

Dans la scène avec *Dubois*, plus *Alceste* a de sujet de s'impatienter, plus il doit rester phlegmatique & froid ; parce que l'étourderie du valet n'est pas un vice. Le Misantrope & l'homme emporté sont deux caractères très - différens ; c'étoit là l'occasion de les distinguer. *Moliere* ne l'ignoroit pas ; mais il falloit faire rire le Parterre.

Au risque de faire rire aussi le Lecteur à mes dépens, j'ose accuser cet Auteur d'avoir manqué de très-grandes convenances, une très-grande vérité, & peut-être de nouvelles beautés de situation. C'étoit de faire un tel changement à son plan, que Philinte entrât comme acteur nécessaire dans le nœud de sa Piece, en sorte qu'on pût mettre les actions de Philinte & d'Alceste dans une apparente opposition avec leurs principes, & dans une conformité parfaite avec leurs caractères. Je veux dire qu'il falloit que le Misantrope fût toujours furieux contre les vices publics, & toujours tranquille sur les méchancetés personnelles dont il étoit la victime. Au contraire, le Philosophe Philinte devoit voir tous les désordres de la société avec un phlegme stoïque, & se mettre en fureur au moindre mal qui s'adressoit directement à lui. Il me semble qu'en traitant

les caractères en question sur cette idée, chacun des deux eût été plus vrai, plus théâtral, & que celui d'Alceste eût fait incomparablement plus d'effet : mais le Parterre alors n'auroit pû rire qu'aux dépens de l'homme du monde, & l'intention de l'Auteur étoit qu'on rît aux dépens du Misantrope.

Dans la même vue, il lui fait tenir quelquefois des propos d'humeur, d'un goût tout contraire à celui qu'il lui donne. Telle est cette pointe de la scène du Sonnet :

La peste de ta chute, empoisonneur au Diable !
En eusses-tu fait une à te casser le nez !

Pointe d'autant plus déplacée dans la bouche du Misantrope, qu'il vient d'en critiquer de plus supportables dans le Sonnet d'Oronte ; & il est bien étrange que celui qui l'a fait, propose un instant après la chanson du Roi Henri pour un

modèle de goût. Il ne sert de rien de dire que ce mot échappe dans un moment de dépit ; car le dépit ne dicte rien moins que des pointes ; & Alceste qui passe sa vie à gronder , doit avoir pris , même en grondant , un ton conforme à son tour d'esprit.

Morbleu ! vil complaisant ! vous louez des sottises.

C'est ainsi que doit parler le Misantrope en colere. Jamais une pointe n'ira bien après cela. Mais il falloit faire rire le Parterre ; & voilà comment on avilit la vertu.

Une chose assez remarquable dans cette comédie , est que les charges étrangères que l'auteur a données au rôle du Misantrope , l'ont forcé d'adoucir ce qui étoit essentiel au caractère ; ainsi , tandis que , dans toutes ses autres Pièces , les caractères sont chargés pour

faire plus d'effet , dans celle-ci seule , les traits sont émouffés pour la rendre plus théâtrale. La même scène dont je viens de parler en fournit la preuve. On y voit Alceste tergiverfer & user de détours , pour dire son avis à Oronte. Ce n'est point là le Misantrope : c'est un honnête homme du monde , qui se fait peine de tromper celui qui le consulte. La force du caractère vouloit qu'il lui dît brusquement : votre Sonnet ne vaut rien , jetez-le au feu , mais cela auroit ôté le comique qui naît de l'embarras du Misantrope & de ses *je ne dis pas cela* répétés , qui pourtant ne sont au fond que des mensonges. Si Philinte , à son exemple , lui eût dit en cet endroit *eh ! que dis-tu donc , Traître ?* Qu'avoit-il à répliquer ? En vérité ! ce n'est pas la peine de rester Misantrope pour ne l'être qu'à demi. Car si l'on se permet le premier ménagement & la première

altération de la vérité, où sera la raison suffisante pour s'arrêter jusqu'à ce qu'on devienne aussi faux qu'un homme de Cour? L'ami d'Alceste doit le connoître. Comment ose-t-il lui proposer de visiter des juges, c'est-à-dire, en termes honnêtes, de chercher à les corrompre? Comment peut-il supposer qu'un homme capable de renoncer même aux bienséances par amour pour la vertu, soit capable de manquer à ses devoirs par intérêt? Solliciter un Juge! il ne faut pas être Misantrope, il suffit d'être honnête homme pour n'en rien faire. Dans tout ce qui rendoit le Misantrope si ridicule, il ne faisoit donc que le devoir d'un homme de bien; & son caractère étoit mal rempli d'avance, si son ami supposoit qu'il pût y manquer.

Si quelquefois l'habile Auteur laisse agir ce caractère dans toute sa force, c'est

c'est seulement quand cette force rend la Scène plus théâtrale & produit un comique de contraste ou de situation plus sensible. Telle est, par exemple, l'humeur taciturne & silencieuse d'Alceste, & ensuite la censure intrépide & vivement apostrophée de la conversation chez la coquette.

Allons, ferme, poussez, mes bons amis de Cour.

Ici l'Auteur a marqué fortement la distinction du médisant & du Misantrope. Celui-ci dans son fiel âcre & mordant abjure la calomnie & déteste la satire. Ce sont les vices publics, ce sont les méchans en général qu'il attaque. La basse & secrète médisance est indigne de lui, il la méprise & la hait dans les autres; & quand il dit du mal de quelqu'un, il commence par le lui dire en face. Aussi, durant toute la Piece, ne fait-il nulle part plus d'effet que dans cette scène;

parce qu'il est là ce qu'il doit être, & que, s'il fait rire le Parterre, les honnêtes gens ne rougissent pas d'avoir ri.

Mais en général, on ne peut nier que, si le Misantrope étoit plus Misantrope, il ne fût beaucoup moins plaisant; parce que sa franchise & sa fermeté, n'admettant jamais de détours ne le laisseroient jamais dans l'embarras. Ce n'est donc pas par ménagement pour lui que l'Auteur adoucit quelquefois son caractère; c'est au contraire pour le rendre plus ridicule.

Une autre raison l'y oblige encore; c'est que le Misantrope de Théâtre, ayant à parler de ce qu'il voit, doit vivre dans le monde, & par conséquent tempérer sa droiture & ses manières par quelques-uns de ces égards de mensonge & de fausseté, qui composent la politesse, & que le monde exige de quiconque y veut être supporté. S'il s'y mon-

troit autrement, ses discours ne feroient plus d'effet. L'intérêt de l'Auteur est bien de le rendre ridicule, mais non pas fou; & c'est ce qu'il paroîtroit aux yeux du Public, s'il étoit tout-à-fait sage.

On a peine à quitter cette admirable Piece quand on a commencé de s'en occuper; & plus on y songe, plus on y découvre de nouvelles beautés. Mais enfin, puisqu'elle est, sans contredit, de toutes les comédies de Moliere celle qui contient la meilleure & la plus saine Morale, sur celle-là jugeons des autres; & convenons que, l'intention de l'Auteur étant de plaire à des esprits corrompus, ou sa Morale porte au mal, ou le faux bien qu'elle prêche est plus dangereux que le mal même: en ce qu'il séduit par une apparence de raison: en ce qu'il fait préférer l'usage & les maximes du monde à l'exacte probité: en ce qu'il fait consister la sagesse dans un-

certain milieu entre le vice & la vertu : en ce qu'au grand soulagement des spectateurs , il leur persuade que , pour être honnête homme , il suffit de n'être pas un franc scélérat.

COMÉDIENS,

COMÉDIENNES.

QU'EST-CE que le talent du Comédien ? L'art de se contrefaire , de revêtir un autre caractère que le sien , de paroître différent de ce qu'on est , de se passionner de sang-froid , de dire autre chose que ce qu'on pense , aussi naturellement que si on le pensoit réellement , & d'oublier enfin sa propre place à force de prendre celle d'autrui. Qu'est-ce que la profession du Comédien ? Un métier par lequel il se donne en repré-

sentation pour de l'argent , se soumet à l'ignominie & aux affronts qu'on achete le droit de lui faire , & met publiquement sa personne en vente. J'adjure tout homme sincere de dire s'il ne sent pas au fond de son ame , qu'il y a dans ce trafic de soi-même quelque chose de servile & de bas. Vous autres Philosophes , qui vous prétendez si fort au-dessus des préjugés , ne mourriez-vous pas de honte , si , lâchement travestis en Rois , il vous falloit aller faire aux yeux du Public un rôle différent du vôtre , & exposer vos Majestés aux huées de la populace ? Quel est donc , au fond , l'esprit que le Comédien reçoit de son état ? Un mélange de bassesse , de fausseté , de ridicule orgueil , & d'indigne avilissement , qui le rend propre à toutes sortes de personnages , hors le plus noble de tous , celui d'homme qu'il abandonne.

Je sçais que le jeu du Comédien n'est pas celui d'un fourbe qui veut en imposer ; qu'il ne prétend pas qu'on le prenne en effet pour la personne qu'il représente , ni qu'on le croie affecté des passions qu'il imite , & qu'en donnant cette imitation pour ce qu'elle est , il la rend tout-à-fait innocente. Aussi ne l'accusai-je pas d'être précisément un trompeur , mais de cultiver , pour tout métier , le talent de tromper les hommes , & de s'exercer à des habitudes qui , ne pouvant être innocentes qu'au Théâtre , ne servent par-tout ailleurs qu'à mal-faire. Ces hommes si bien parés , si bien exercés au ton de la galanterie , & aux accents de la passion , n'abuseront-ils jamais de cet art pour séduire de jeunes personnes ? Ces valets filoux , si subtils de la langue & de la main sur la Scène , dans les besoins d'un métier plus dispendieux que lucratif , n'auront-ils ja-

mais de distractions utiles? Ne prendront-ils jamais la bourse d'un fils prodigue ou d'un pere avare pour celle de *Léandre* ou d'*Argan*? Par-tout la tentation de mal-faire augmente avec la facilité; & il faut que les Comédiens soient plus vertueux que les autres hommes, s'ils ne sont pas plus corrompus.

Un Comédien sur la Scène, étalant d'autres sentimens que les siens, ne disant que ce qu'on lui fait dire, représentant souvent un être chimérique, s'annéantit, pour ainsi dire, s'annule avec son héros; & dans cet oubli de l'homme, s'il en reste quelque chose, c'est pour être le jouet des spectateurs. Que dirai-je de ceux qui semblent avoir peur de valoir trop par eux-mêmes, & se dégradent jusqu'à représenter des personnages auxquels ils seroient bien fâchés de ressembler? C'est un grand mal, sans doute, de voir tant de scélérats dans le

monde faire des rôles d'honnêtes gens ; mais y a-t-il rien de plus odieux , de plus choquant , de plus lâche , qu'un honnête homme à la Comédie faisant le rôle d'un scélérat , & déployant tout son talent pour faire valoir de criminelles maximes , dont lui-même est pénétré d'horreur ?

Si l'on ne voit en tout ceci qu'une profession peu honnête , on doit voir encore une source de mauvaises mœurs dans le désordre des actrices , qui force & entraîne celui des acteurs. Mais pourquoi ce désordre est-il inévitable ? Ah ! pourquoi ? Dans tout autre tems on n'auroit pas besoin de le demander ; mais dans ce siècle où regnent si fièrement les préjugés & l'erreur sous le nom de Philosophie , les hommes , abrutis par leur vain sçavoir , ont fermé leur esprit à la voix de la raison , & leur cœur à celle de la Nature.

Comment un état, tel que celui de Comédienne, dont l'unique objet est de se montrer au Public, & qui pis est de se montrer pour de l'argent, conviendrait à d'honnêtes femmes, & pourroit compâtir en elles avec la modestie & les bonnes mœurs? A-t-on besoin même de disputer sur les différences morales des sexes, pour sentir combien il est difficile que celle qui se met à prix en représentation, ne s'y mette bientôt en personne, & ne se laisse jamais tenter de satisfaire des désirs qu'elle prend tant de soin d'exciter? Quoi! malgré mille timides précautions, une femme honnête & sage, exposée au moindre danger, a bien de la peine encore à se conserver un cœur à l'épreuve; & ces jeunes personnes audacieuses, sans autre éducation qu'un système de coquetterie & des rôles amoureux, dans une parure très-peu modeste,

sans cesse entourées d'une jeunesse ardente & téméraire, au milieu des douces voix de l'amour & du plaisir, résisteront à leur âge, à leur cœur, aux objets qui les environnent, aux discours qu'on leur tient, aux occasions toujours renaissantes, & à l'or auquel elles sont d'avance à demi vendues ! Il faudroit nous croire une simplicité d'enfant pour vouloir nous en imposer à ce point.

Un Comédien qui a de la modestie, des mœurs, de l'honnêteté, est doublement estimable, puisqu'il montre par là que l'amour de la vertu l'emporte en lui, sur les passions de l'homme & sur l'ascendant de sa profession. Le seul tort qu'on lui peut imputer est de l'avoir embrassée ; mais trop souvent un écart de jeunesse décide du sort de la vie ; & quand on se sent un vrai talent, qui peut résister à son attrait ! Les grands Acteurs portent avec eux

leur excuse ; ce sont les mauvais qu'il faut mépriser.

M U S I Q U E.

TOUTE Musique ne peut être composée que de ces trois choses ; mélodie ou chant , harmonie ou accompagnement , mouvement ou mesure.

L'harmonie n'est qu'un accessoire éloigné dans la Musique imitative ; il n'y a dans l'harmonie proprement dite aucun principe d'imitation. Elle assure, il est vrai , les intonations ; elle porte témoignage de leur justesse , & rendant les modulations plus sensibles , elle ajoute de l'énergie à l'expression & de la grace au chant ; mais c'est de la seule mélodie que sort cette puissance invincible des accens passionnés ; c'est d'elle que dérive tout le pouvoir de la Musi-

que sur l'ame ; formez les plus sçavantes successions d'accords sans mélange de mélodie , vous serez ennuyé au bout d'un quart-d'heure. De beaux chants sans aucune harmonie sont long-tems à l'épreuve de l'ennui. Que l'accent du sentiment anime les chants les plus simples , ils seront intéressans. Au contraire , une mélodie qui ne parle point , chante toujours mal , & la seule harmonie n'a jamais rien sçu dire au cœur.

L'harmonie ayant son principe dans la nature , est la même pour toutes les nations , ou si elle a quelques différences , elles sont introduites par celles de la mélodie ; ainsi , c'est de la mélodie seulement qu'il faut tirer le caractère particulier d'une Musique nationale ; d'autant plus que ce caractère étant principalement donné par la langue , le chant proprement dit , doit ressentir sa plus grande influence.

On peut concevoir des langues plus propres à la Musique les unes que les autres ; on en peut concevoir qui ne le feroient point du tout. Telle en pourroit être une qui ne feroit composée que de sons mixtes , de syllabes muettes , sourdes ou nazales , peu de voyelles sonores , beaucoup de consonnes & d'articulations. Que résulteroit-il de la Musique appliquée à une telle langue ? Premièrement , le défaut d'éclat dans le son des voyelles obligeroit d'en donner beaucoup à celui des notes , & parce que la langue feroit sourde , la Musique feroit criarde. En second lieu , la dureté & la fréquence des consonnes forceroit d'exclure beaucoup de mots , à ne procéder sur les autres que par des intonations élémentaires , & la Musique feroit insipide & monotone ; sa marche feroit encore lente & ennuyeuse par la même raison , & quand on

voudroit presser un peu le mouvement, sa vitesse ressembleroit à celle d'un corps dur & anguleux qui roule sur le pavé.

La mesure, la troisième partie essentielle à la Musique, est à peu près à la mélodie ce que la syntaxe est au discours : c'est elle qui fait l'enchaînement des mots, qui distingue les phrases, & qui donne un sens, une liaison au tout. Toute Musique dont on ne sent point la mesure, ressemble, si la faute vient de celui qui l'exécute, à une écriture en chiffres, dont il faut nécessairement trouver la clef pour en démêler le sens; mais si en effet cette Musique n'a pas de mesure sensible, ce n'est alors qu'une collection confuse de mots pris au hasard & écrits sans suite, auxquels le lecteur ne trouve aucun sens, parce que l'auteur n'y en a point mis. La mesure dépend aussi de la langue, & sin-

gulierement de cet attribut de la langue qu'on appelle *Profodie* ; ceci est évident, car il est nécessaire que la mesure suive les combinaisons des brèves & des longues qui se trouvent toujours dans une langue. Or, supposons une nation dont la langue n'eût qu'une mauvaise profodie ; c'est-à-dire , une profodie peu marquée sans exactitude & sans précision, que les longues & les brèves n'eussent pas entr'elles en durées & en nombres des rapports simples & propres à rendre le rythme agréable , exact , régulier ; qu'elle eût des longues plus ou moins longues les unes que les autres, des brèves plus ou moins brèves, des syllabes ni brèves ni longues, & que les différences des unes & des autres fussent indéterminées & presque incommensurables : il est clair que la Musique nationale étant contrainte de recevoir dans sa mesure les irrégularités de la

profodie, n'en auroit qu'une fort vague, inégale, & très-peu sensible; que le récitatif se sentiroit, sur-tout, de cette irrégularité; qu'on ne sçauroit presque comment y faire accorder les valeurs des notes & celles des syllabes; qu'on seroit contraint d'y changer la mesure à tout moment, & qu'on ne pourroit jamais y rendre les vers dans un rythme exact & cadencé; que même dans les airs mesurés tous les mouvemens seroient peu naturels & sans précision.

L'homme a trois sortes de voix, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, & la voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions & qui anime le chant & la parole. Une Musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix.



ASSEMBLÉES DE DANSE.

JE n'ai jamais bien conçu pourquoi l'on s'effarouche si fort de la Danse & des Assemblées qu'elle occasionne : comme s'il y avoit plus de mal à danser qu'à chanter, que chacun de ces amusemens ne fut pas également une inspiration de la nature, & que ce fut un crime de s'égayer en commun par une récréation innocente & honnête. Pour moi je pense, au contraire, que toutes les fois qu'il y a concours des deux sexes tout divertissement public, devient innocent par cela même qu'il est public, au lieu que l'occupation la plus louable est suspecte dans le tête-à-tête. L'homme & la femme sont destinés l'un pour l'autre, la fin de la nature est qu'ils soient unis par le mariage. Toute fausse religion combat la nature, la

nôtre seule qui la suit & la rectifie annonce une institution divine & convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage, aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Évangile ne prescrit pas, & qui sont contraires à l'esprit du Christianisme. Mais qu'on me dise où de jeunes personnes à marier auront occasion de prendre du goût l'une pour l'autre, & de se voir avec plus de décence & de circonspection que dans une assemblée, où les yeux du public incessamment tournés sur elles les forcent à s'observer avec le plus grand soin? Eh! quoi, Dieu est-il offensé par un exercice agréable & salutaire, convenable à la vivacité de la jeunesse, qui consiste à se présenter l'un à l'autre avec grace & bienséance, & auquel le spectateur impose une gravité dont personne n'oseroit sortir? Peut-on imaginer un

moyen plus honnête de ne tromper personne au moins quant à la figure, & de se montrer avec les agrémens & les défauts qu'on peut avoir, aux gens qui ont intérêt de nous bien connoître avant de s'obliger à nous aimer? Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se plaire, & n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses & chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose?

Qu'arrive-t-il dans ces lieux où règne une éternelle contrainte, où l'on punit comme un crime la plus innocente gaité, où les jeunes gens des deux sexes n'osent jamais s'assembler en public, & où l'indiscrete sévérité d'un Pasteur ne sçait prêcher au nom de Dieu qu'une gêne servile, & la tristesse & l'ennui? On élude une tyrannie in-

supportable que la nature & la raison défavouent. Aux plaisirs permis dont on prive une jeuneffe enjouée & folâtre, elle en substitue de plus dangereux. Les tête-à-tête adroitement concertés prennent la place des assemblées publiques. A force de se cacher comme si l'on étoit coupable, on est tenté de le devenir. L'innocente joie aime à s'évaporer au grand jour, mais le vice est ami des ténèbres, & jamais l'innocence & le mystère n'habiterent long-tems ensemble.



DESSIN.

POUR rendre heureusement un Dessein, l'Artiste ne doit pas le voir tel qu'il sera sur son papier, mais tel qu'il est dans la nature. Le crayon ne distingue pas une blonde d'une brune, mais l'imagination qui le guide doit les distinguer. Le burin marque mal les clairs & les ombres, si le Graveur n'imagine aussi les couleurs. De même dans les figures en mouvement, il faut voir ce qui précède & ce qui suit, & donner au tems de l'action une certaine latitude ; sans quoi l'on ne saisira jamais bien l'unité du moment qu'il faut exprimer. L'habileté de l'Artiste consiste à faire imaginer au spectateur beaucoup de choses qui ne sont pas sur la planche ; & cela dépend d'un heureux choix de

circonstances dont celles qu'il rend font supposer celles qu'il ne rend pas.

*CONVERSATION, POLITESSE,
ART DE TENIR MAISON.*

LE grand caquet vient nécessairement, ou de la prétention à l'esprit, ou du prix qu'on donne à des bagatelles, dont on croit sottement que les autres font autant de cas que nous. Celui qui connoît assez de choses, pour donner à toutes leur véritable prix, ne parle jamais trop; car il sçait apprécier aussi l'attention qu'on lui donne, & l'intérêt qu'on peut prendre à ses discours. Généralement les gens qui sçavent peu, parlent beaucoup, & les gens qui sçavent beaucoup parlent peu: il est simple qu'un ignorant trouve important tout ce qu'il sçait, & le dise à tout le monde.

Mais un homme instruit, n'ouvre pas aisément son répertoire : il auroit trop à dire, & il voit encore plus à dire après lui, il se tait.

Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire ; c'est par lui seul qu'on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les sens. C'est l'esprit, qui non-seulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque sorte ; c'est par la succession des sentimens & des idées qu'il anime & varie la physionomie ; & c'est par les discours qu'il inspire, que l'attention, tenue en haleine, soutient long-tems le même intérêt sur le même objet.

Le ton de la bonne conversation est coulant & naturel ; il n'est ni pesant, ni frivole ; il est sçavant sans pédanterie, gai sans tumulte, poli sans affectation, galant sans fadeur, badin sans équivo-

que. Ce ne font ni des dissertations, ni des épigrammes ; on y raisonne sans argumenter ; on y plaïsante sans jeux de mots ; on y associe avec art l'esprit & la raison, les maximes & les faillies, l'ingénieuse raillerie & la morale austere. On y parle de tout pour que chacun ait quelque chose à dire ; on n'approfondit point les questions de peur d'ennuier : on les propose comme en passant, on les traite avec rapidité, la précision mene à l'élégance ; chacun dit son avis, & l'appuie en peu de mots ; nul n'attaque avec chaleur celui d'autrui ; nul ne défend opiniâtement le sien ; on dispute pour s'éclairer, on s'arrête avant la dispute, chacun s'instruit, chacun s'amuse, tous s'en vont contents : & le sage même peut rapporter de ces entretiens des sujets dignes d'être médités en silence.

La véritable politesse consiste à marquer

quer de la bienveillance aux hommes. L'honnête intérêt de l'humanité, l'épanchement simple & touchant d'une ame franche, ont un langage bien différent des fausses démonstrations de la politesse, & des dehors trompeurs que l'usage du monde exige. Il est bien à craindre que celui qui, dès la première vûe, vous traite comme un ami de vingt ans, ne vous traite au bout de vingt ans comme un inconnu, si vous avez quelque service important à lui demander. Quand on voit des hommes dissipés prendre un intérêt si tendre à tant de gens, on présume volontiers qu'ils n'en prennent à personne.

En général, la politesse des hommes est plus officieuse, celle des femmes plus caressante. J'entre dans des Maisons ouvertes, dont le maître & la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même

éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût & d'esprit, tous deux animés du même désir de recevoir leur monde, & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & se donne mille peines ; il voudroit être tout attention. La femme reste à sa place ; un petit cercle se rassemble autour d'elle, & semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'aperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fut agréable, & sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se convien-

ment, les placera selon ce qu'il sçait ; la femme sans rien sçavoir ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lû dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis pas qu'au service personne n'est oubliée. Le maître de la Maison en faisant la ronde aura pû n'oublier personne : mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir & en offre ; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table ; elle discerne qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est mal-à-droit ou timide. En sortant de table, chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le tems de manger un seul morceau : mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne. Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce qui s'est passé. L'homme

LES PENSÉES

rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est la plus exacte, en revanche elle a vû ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle ; elle sçait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenoit tel propos ou tel geste ; il s'est fait à peine un mouvement expressif, qu'elle n'ait l'interprétation toute prête, & presque toujours conforme à la vérité.



J E U.

LE Jeu n'est point un amusement d'homme riche, il est la ressource d'un désœuvré.

L'intérêt du Jeu manquant de motif dans l'opulence, ne peut jamais se changer en fureur que dans un esprit mal fait.

Les profits qu'un homme riche peut faire au Jeu, lui sont toujours moins sensibles que les pertes; & comme la forme des Jeux modérés, qui en use le bénéfice à la longue, fait qu'en général ils vont plus en pertes qu'en gains, on ne peut, en raisonnant bien, s'affectionner beaucoup à un amusement, où les risques de toute espèce sont contre soi.

Celui qui nourrit sa vanité des préférences de la fortune, les peut cher-

cher dans des objets beaucoup plus pi-
quans ; & ces préférences ne se mar-
quent pas moins dans le plus petit Jeu
que dans le plus grand.

Le goût du Jeu , fruit de l'avarice
& de l'ennui , ne prend que dans un
esprit & dans un cœur vuides.

On voit rarement les penseurs se
plaire beaucoup au Jeu ; qui suspend
cette habitude ou la tourne sur d'ari-
des combinaisons ; aussi l'un des biens,
& peut-être le seul qu'ait produit le
goût des sciences , est d'amortir un peu
cette passion fordide : on aimera mieux
s'exercer à prouver l'utilité du Jeu que
de s'y livrer.



MAISTRES, DOMESTIQUES.

TOUTE maison bien ordonnée est l'image de l'ame du Maître. Les lambris dorés, le luxe & la magnificence n'annoncent que la vanité de celui qui les étale, au lieu que par tout où vous verrez régner la règle sans tristesse, la paix sans esclavage, l'abondance sans profusion, dites avec confiance ; c'est un être heureux qui commande ici.

Un pere de famille qui se plaît dans sa maison, a pour prix des soins continuels qu'il s'y donne, la continuelle jouissance des plus doux sentimens de la nature. Seul entre tous les mortels, il est maître de sa propre félicité, parce qu'il est heureux comme Dieu même, sans rien désirer de plus que ce dont il jouit : comme cet être immense il ne songe pas à amplifier ses possessions,

mais à les rendre véritablement siennes par les relations les plus parfaites & la direction la mieux entendue : s'il ne s'enrichit pas par de nouvelles acquisitions, il s'enrichit en possédant mieux ce qu'il a. Il ne jouissoit que du revenu de ses terres, il jouit encore de ses terres mêmes en présidant à leur culture & les parcourant sans cesse. Son Domestique lui étoit étranger ; il en fait son bien, son enfant, il se l'approprie. Il n'avoit droit que sur les actions, il s'en donne encore sur les volontés. Il n'étoit maître qu'à prix d'argent, il le devient par l'empire sacré de l'estime & des bienfaits.

C'est une grande erreur dans l'économie domestique, ainsi que dans la vie civile de vouloir combattre un vice par un autre, ou former entre eux une sorte d'équilibre, comme si ce qui sape les fondemens de l'ordre pouvoit jamais

servir à l'établir ; on ne fait par cette mauvaise police que réunir enfin tous le inconveniens. Les vices tolérés dans une maison n'y regnent pas seuls ; laissez-en germer un , mille viendront à sa suite.

Dans une maison où le Maître est sincèrement chéri & respecté, tous les Domestiques se regardant comme lesés par des pertes qui le laisseroient moins en état de récompenser un bon Serviteur , sont également incapables de souffrir en silence le tort que l'un d'eux voudroit lui faire. C'est une police bien sublime que celle qui sçait transformer ainsi le vil métier d'accusateur en une fonction de zèle, d'intégrité, de courage, aussi noble ou du moins aussi louable qu'elle l'étoit chez les Romains.

Le précepte de couvrir les fautes de son prochain ne se rapporte qu'à celles qui ne font de tort à personne ; une in-

justice qu'on voit , qu'on tait & qui blesse un tiers , on la commet soi-même ; & comme ce n'est que le sentiment de nos propres défauts qui nous oblige à pardonner ceux d'autrui , nul n'aime à tolérer les fripons , s'il n'est fripon lui-même. Ces principes , vrais en général d'homme à homme , sont bien plus rigoureux encore dans la relation étroite du Serviteur au Maître.

Que penser de ces Maîtres indifférens à tout hors à leur intérêt , qui ne veulent qu'être bien servis , sans s'embarasser au surplus de ce que font leurs gens. Ceux qui ne veulent qu'être bien servis ne sçauroient l'être long - tems. Les liaisons trop intimes entre les deux sexes ne produisent jamais que du mal. C'est des conciliabules qui se tiennent chez les Femmes-de-chambre que sortent la plûpart des désordres d'un ménage. L'accord des hommes entre eux

ni des femmes entre elles n'est pas assez sûr pour tirer à conséquence. Mais c'est toujours entre hommes & femmes que s'établissent ces secrets monopoles qui ruinent à la longue les familles les plus opulentes.

L'insolence des Domestiques annonce plutôt un Maître vicieux que foible : car rien ne leur donne autant d'audace que la connoissance de ses vices , & tous ceux qu'ils découvrent en lui font à leurs yeux autant de dispenses d'obéir à un homme qu'ils ne sçauroient plus respecter.

Les Valets imitent les Maîtres , & les imitant grossièrement ils rendent sensibles dans leur conduite les défauts que le vernis de l'éducation cache mieux dans les autres.

Quand celui qui ne s'embarrasse pas d'être méprisé & haï de ses gens s'en croit pourtant bien servi, c'est qu'il se

contente de ce qu'il voit & d'une exactitude apparente, sans tenir compte de mille maux secrets qu'on lui fait incessamment, & dont il n'apperçoit jamais la source. Mais où est l'homme assez dépourvu d'honneur pour pouvoir supporter les dédains de tout ce qui l'environne? Où est la femme assez perdue pour n'être plus sensible aux outrages? Combien dans Paris & dans Londres, de Dames se croient fort honorées, qui fondroient en larmes si elles entendoient ce qu'on dit d'elles dans leur anti-chambre? Heureusement pour leur repos elles se rassurent en prenant ces Argus pour des imbécilles, & se flattant qu'ils ne voyent rien de ce qu'elles ne daignent pas leur cacher. Aussi dans leur mutine obéissance ne leur cachent-ils guères à leur tour le mépris qu'ils ont pour elles. Maîtres & Valets sentent mutuellement que ce n'est

pas la peine de se faire estimer les uns des autres.

En toute chose l'exemple des Maîtres est plus fort que l'autorité, & il n'est pas naturel que leurs Domestiques veuillent être plus honnêtes gens qu'eux.

Si on examine de près la police des grandes maisons, on voit clairement qu'il est impossible à un Maître qui a vingt Domestiques de venir jamais à bout de sçavoir s'il y a parmi eux un honnête homme, & de ne prendre pas pour tel le plus méchant fripon de tous. Cela seul pourroit dégoûter d'être au nombre des riches. Un des plus doux plaisirs de la vie, le plaisir de la confiance & de l'estime est perdu pour ces malheureux : ils achètent bien cher tout leur or.



C A M P A G N E.

LE travail de la Campagne est agréable à considérer , & n'a rien d'assez pénible en lui-même pour émouvoir à compassion. L'objet de l'utilité publique & privée le rend intéressant ; & puis , c'est la première vocation de l'homme , il rappelle à l'esprit une idée agréable , & au cœur tous les charmes de l'âge d'or. L'imagination ne reste point froide à l'aspect du labourage & des moissons. La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. Qu'on regarde les prés couverts de gens qui fanent & chantent , & des troupeaux épars dans l'éloignement : insensiblement on se sent attendrir sans sçavoir pourquoi. Ainsi quelquefois encore la voix de la nature amolir nos cœurs farouches , & quoi-

qu'on l'entende avec un regret inutile, elle est si douce qu'on ne l'entend jamais sans plaisir.

Les gens de ville ne sçavent pas aimer la Campagne ; ils ne sçavent pas même y être : à peine quand ils y sont sçavent-ils ce qu'on y fait. Ils en dédaignent les travaux, les plaisirs, ils les ignorent ; ils sont chez eux comme en pays étranger, faut-il s'étonner s'ils s'y déplaisent ? Il faut être villageois, ou n'y point aller ; car qu'y va-t-on faire ? Les habitans de Paris, qui croient aller à la campagne, n'y vont point : ils portent Paris avec eux. Les chanteurs, les beaux-esprits, les Auteurs, les Parasites, sont le cortége qui les suit. Le jeu, la musique, la comédie, y sont leur seule occupation ; s'ils y ajoutent quelquefois la chasse, ils la font si commodément, qu'ils n'en ont pas la moitié de la fatigue ni du plaisir. Leur ta-

ble est couverte comme à Paris ; ils y mangent aux mêmes heures ; on leur y sert les mêmes mets avec le même appareil ; ils n'y font que les mêmes choses ; autant valoit y rester : car quelque riche qu'on puisse être , & quelque soin qu'on ait pris , on sent toujours quelque privation ; & l'on ne sçauroit apporter avec soi Paris tout entier. Ainsi cette variété qui leur est si chere , ils la fuient ; ils ne connoissent jamais qu'une maniere de vivre , & s'en ennuient toujours.

La simplicité de la vie pastorale & champêtre a toujours quelque chose qui touche. On ne peut se dérober à la douce illusion des objets qui se présentent ; on oublie son siècle & ses contemporains ; on se transporte au tems des Patriarches. O tems de l'amour & de l'innocence ! où les hommes étoient simples & vivoient contens. O Rachel , fille charmante & si constamment aimée !

mée! heureux celui qui, pour t'obtenir, ne regretta pas quatorze ans d'esclavage! O douce élève de Noëmi, heureux le bon vieillard dont tu réchauffois les pieds & le cœur! Non, jamais la Beauté ne règne avec plus d'empire qu'au milieu des foins champêtres. C'est-là que les graces sont sur leur trône, que la simplicité les pare, que la gayeté les anime, & qu'il faut les adorer malgré soi.

C'est une impression générale qu'éprouvent tous les hommes, quoiqu'ils ne l'observent pas tous, que sur les hautes montagnes où l'air est pur & subtil, on se sent plus de facilité dans la respiration, plus de légereté dans le corps, plus de sérénité dans l'esprit, les plaisirs y sont moins ardens, les passions plus modérées. Les méditations y prennent je ne sçais quel caractère grand & sublime, propor-

tionné aux objets qui nous frappent , je ne sçais qu'elle volupté tranquille qui n'a rien d'àcre & de sensuel. Il semble qu'en s'élevant au-dessus du séjour des hommes on y laisse tous les sentimens bas & terrestres , qu'à mesure qu'on approche des régions éthérées , l'ame contracte quelque chose de leur inaltérable pureté. On y est grave sans mélancolie , paisible sans indolence , content d'être & de penser : tous les désirs trop vifs s'éteignent ; ils perdent cette pointe aigue qui les rend douloureux , ils ne laissent au fond du cœur qu'une émotion légère & douce , & c'est ainsi qu'un heureux climat fait servir à la félicité de l'homme les passions qui font ailleurs son tourment. Je doute qu'aucune agitation violente , aucune maladie de vapeurs pût tenir contre un pareil séjour prolongé , & je suis surpris que des bains de l'air salubre & bienfaisant

des montagnes ne soient pas un des grands remédes de la Médecine & de la Morale.

Tableau du lever du Soleil.

Transportons-nous sur un lieu élevé avant que le Soleil se leve. On le voit s'annoncer de loin par les traits de feu qu'il lance au-devant de lui. L'incendie augmente, l'Orient paroît tout en flammes : à leur éclat on attend l'Astre long-tems avant qu'il se montre : à chaque instant on croit le voir paroître, on le voit enfin. Un point brillant part comme un éclair & remplit aussi-tôt tout l'espace : le voile des ténèbres s'efface & tombe : l'homme reconnoît son séjour & le trouve embelli. La verdure a pris durant la nuit une vigueur nouvelle ; le jour naissant qui l'éclaire, les premiers rayons qui la dorent, la montrent couverte d'un brillant rézeau de

rosée , qui réfléchit à l'œil la lumière & les couleurs. Les oiseaux en chœur se réunissent & saluent de concert le pere de la vie ; en ce moment pas un seul ne se tait. Leur gazouillement foible encore , est plus lent & plus doux que dans le reste de la journée , il se sent de la langueur d'un paisible réveil. Le concours de tous ces objets porte aux sens une impression de fraîcheur qui semble pénétrer jusqu'à l'ame. Il y a là une demi-heure d'enchantement auquel nul homme ne résiste : un spectacle si grand , si beau , si délicieux n'en laisse aucun de sang-froid.



HISTOIRE.

POUR connoître les hommes, il faut les voir agir. Dans le monde on les entend parler ; ils montrent leurs discours & cachent leurs actions ; mais dans l'Histoire elles sont dévoilées ; c'est par elle qu'on lit dans leurs cœurs, sans les leçons de la Philosophie, & qu'on les juge sur les faits : leurs propos mêmes aident à les apprécier. Car comparant ce qu'ils font à ce qu'ils disent, on voit à la fois ce qu'ils font & ce qu'ils veulent paroître ; plus ils se déguisent, mieux on les connoît.

Cette étude a cependant ses dangers, ses inconvéniens de plus d'une espece. Il est difficile de se mettre dans un point de vue, d'où l'on puisse juger ses semblables avec équité. Un des grands vices de l'Histoire est qu'elle peint beau-

coup plus les hommes par leurs mauvais côtés que par les bons. Comme elle n'est intéressante que par les révolutions & les catastrophes, tant qu'un peuple croît & prospère dans le calme d'un paisible gouvernement, elle n'en dit rien; elle ne commence à en parler que quand, ne pouvant plus se suffire à lui-même, il prend part aux affaires de ses voisins, ou les laisse prendre part aux siennes; elle ne l'illustre que quand il est déjà sur son déclin: toutes nos histoires commencent où elles devroient finir. Nous avons fort exactement celle des peuples qui se détruisent; ce qui nous manque est celle des peuples qui se multiplient; ils sont assez heureux & assez sages, pour qu'elle n'ait rien à dire d'eux: & en effet nous voyons, même de nos jours, que les gouvernemens qui se conduisent le mieux, sont ceux dont on parle le moins. Nous ne sça-

vons donc que le mal, à peine le bien fait-il époque. Il n'y a que les méchants de célèbres ; les bons sont oubliés ou tournés en ridicules ; & voilà comment l'Histoire, ainsi que la Philosophie, calomnie sans cesse le genre humain.

De plus, il s'en faut bien que les faits décrits dans l'histoire ne soient la peinture exacte des mêmes faits tels qu'ils sont arrivés. Ils changent de forme dans la tête de l'historien ; ils se moulent sur ses intérêts ; ils prennent la teinte de ses préjugés. Qui est-ce qui sçait mettre exactement le lecteur au lieu de la scène, pour voir un événement tel qu'il s'est passé ? L'ignorance ou la partialité déguisent tout. Sans altérer même un trait historique, en étendant ou resserrant des circonstances qui s'y rapportent, que de faces différentes on peut lui donner ! Mettez un même objet à divers points de vue ; à peine

paroîtra-t-il le même ; & pourtant rien n'aura changé que l'œil du spectateur. Suffit-il , pour l'honneur de la vérité , de me dire un fait véritable , en me le faisant voir tout autrement qu'il n'est arrivé ? Combien de fois un arbre de plus ou de moins , un rocher à droite ou à gauche , un tourbillon de poussière élevé par le vent ont décidé de l'événement d'un combat , sans que personne s'en soit apperçu ? Cela empêche-t-il que l'Historien ne vous dira la cause de la défaite ou de la victoire avec autant d'assurance que s'il eût été partout ? Or que m'importera les faits en eux-mêmes quand la raison m'en reste inconnue ; & quelles leçons puis-je tirer d'un événement dont j'ignore la vraie cause ? L'Historien m'en donne une , mais il la controuve ; & la critique elle-même , dont on fait tant de bruit , n'est qu'un art de conjecturer ;

l'art

l'art de choisir entre plusieurs menfonges, celui qui refsemble le mieux à la vérité. N'avez-vous jamais lû Cléopâtre ou Cassandre, ou d'autres Livres de cette efpece? L'Auteur choisit un événement connu, puis l'accommodant à fes vues, l'ornant de détails de son invention, de personnages qui n'ont jamais existé, & de portraits imaginaires, entasse fictions sur fictions, pour rendre fa lecture agréable. Je vois peu de différence entre ces romans & nos histoires, si ce n'est que le Romancier se livre davantage à fa propre imagination, & que l'Historien s'affervit plus à celle d'autrui; à quoi j'ajouterai, si l'on veut, que le premier se propose un objet moral, bon ou mauvais, dont l'autre ne se foucie gueres.

On me dira que la fidélité de l'Histoire intéresse moins que la vérité des mœurs & des caractères; pourvû que

le cœur humain soit bien peint ; il importe peu que les événemens soient fidèlement rapportés : car après tout , ajoute-t-on , que nous font des faits arrivés il y a deux mille ans ? On a raison , si les portraits sont bien rendus d'après nature ; mais si la plûpart n'ont leur modèle que dans l'imagination de l'historien , n'est-ce pas retomber dans l'inconvénient qu'on vouloit fuir , & rendre à l'autorité des écrivains ce qu'on veut ôter à celle du maître ?

Les pires Historiens pour un jeune homme , sont ceux qui jugent. Les faits , & qu'il juge lui-même ; c'est ainsi qu'il apprend à connoître les hommes. Si le jugement de l'Auteur le guide sans cesse , il ne fait que voir par l'œil d'un autre ; & quand cet œil lui manque , il ne voit plus rien.

Je laisse à part l'Histoire moderne , non-seulement parce qu'elle n'a plus de

physionomie, & que nos hommes se ressembtent tous; mais parce que nos Historiens, uniquement attentifs à briller, ne songent qu'à faire des portraits fortement coloriés, & qui souvent ne représentent rien; témoins *Davila*, *Guicciardin*, *Strada*, *Solis*, *Machiavel*, & quelquefois de *Thou*, lui-même. *Vertot* est presque le seul qui sçavoit peindre sans faire de portraits. Généralement les Anciens en font moins, mettent moins d'esprit & plus de sens dans leurs jugemens; encore y a-t-il entr'eux un grand choix à faire; & il ne faut pas d'abord prendre les plus judicieux, mais les plus simples. Je ne voudrois mettre dans la main d'un jeune homme ni *Polybe*, ni *Salluste*, ni *Tacite*. Celui-ci est le livre des vieillards; les jeunes gens ne sont pas faits pour l'entendre: il faut apprendre à voir dans les actions humaines les premiers traits du

cœur de l'homme, avant que d'en vouloir fonder les profondeurs; il faut fçavoir bien lire dans les faits, avant que de lire dans les maximes.

Thucydide est, à mon gré, le vrai modèle des Historiens : il rapporte les faits, sans les juger; mais il n'omet aucune des circonstances propres à nous en faire juger nous-mêmes. Il met tout ce qu'il raconte sous les yeux du lecteur; loin de s'interposer entre les événemens & les lecteurs, il se dérobe; on ne croit plus lire, on croit voir. Malheureusement il parle toujours de guerre; & l'on ne voit presque dans ses récits, que la chose du monde la moins instructive; sçavoir des combats. La retraite des dix mille, & les commentaires de César, ont à peu près la même sagesse & le même défaut.

Le bon Hérodote, sans portraits, sans maximes, mais coulant, naïf, plein

de détails les plus capables d'intéresser & de plaire , seroit peut-être le meilleur des Historiens , si ces mêmes détails ne dégéneroient souvent en simplicités puérides , plus propres à gâter le goût de la jeunesse qu'à le former. Il faut du discernement pour le lire. A l'égard de Tite-Live , il est politique , il est Rhéteur , il est tout ce qui ne convient pas à cet âge.

L'Histoire en général est défectueuse , en ce qu'elle ne tient registre que de faits sensibles & marqués , qu'on peut fixer par des noms , des lieux , des dates ; mais les causes lentes & progressives de ces faits , lesquelles ne peuvent s'assigner de même , restent toujours inconnues. La guerre ne fait le plus souvent que manifester les événemens déjà déterminés par des causes morales que les Historiens sçavent rarement voir.

Ajoutez que l'histoire montre bien

plus les actions que les hommes , parce qu'elle ne fait ceux-ci que dans certains momens choisis , dans leurs vêtemens de parade ; elle n'expose que l'homme public qui s'est arrangé pour être vû. Elle ne le suit point dans sa maison , dans sa famille , au milieu de ses amis ; elle ne le peint que quand il représente : c'est bien plus son habit que sa personne qu'elle peint.

J'aimerois mieux la lecture des vies particulieres pour commencer l'étude du cœur humain ; car alors l'homme a beau se dérober , l'historien le poursuit par-tout ; il ne lui laisse aucun moment de relâche , aucun recoin pour éviter l'œil perçant du spectateur ; & c'est quand l'un croit mieux se cacher , que l'autre le fait mieux connoître. *Ceux , dit Montagne , qui écrivent les vies , d'autant plus qu'ils s'amusent plus aux conseils qu'aux événemens , plus à ce qui se*

passe au-dedans ; qu'à ce qui arrive au-dehors ; ceux-là me sont plus propres : voilà pourquoi c'est mon homme que Plutarque.

Il est vrai que le génie des hommes assemblés ou des peuples, est fort différent du caractère de l'homme en particulier, & que ce seroit connoître très-imparfaitement le cœur humain, que de ne pas l'examiner aussi dans la multitude ; mais il n'est pas moins vrai, qu'il faut commencer par étudier l'homme pour juger les hommes, & que qui connoîtroit parfaitement les penchans de chaque individu, pourroit prévoir tous leurs effets combinés dans le corps du peuple.

C'est encore aux Anciens qu'il faut recourir pour cette étude de l'homme, par les raisons que j'ai déjà dites, & de plus, parce que tous les détails familiers & bas, mais vrais & caractéristiques,

étant bannis du style moderne, les hommes sont aussi parés par nos Auteurs dans leurs vies privées, que sur la scène du Monde. La décence, non moins sévère dans les écrits que dans les actions, ne permet plus de dire en public, que ce qu'elle permet d'y faire; & comme on ne peut montrer les hommes que représentant toujours, on ne les connoît pas plus dans nos livres que sur nos théâtres. On aura beau faire & refaire cent fois la vie des Rois, nous n'aurons plus de Suétone.

Plutarque excelle par ces mêmes détails, dans lesquels nous n'osons plus entrer. Il a une grace inimitable à peindre les grands hommes dans les petites choses; & il est si heureux dans le choix de ses traits, que souvent un mot, un sourire, un geste lui suffit pour caractériser son héros. Avec un mot plaisant Annibal rassure son armée effrayée, &

la fait marcher en riant à la bataille qui lui livra l'Italie. Agésilas à cheval sur un bâton , me fait aimer le vainqueur d'un grand Roi. César traversant un pauvre village & causant avec ses amis, décele sans y penser le fourbe qui disoit ne vouloir qu'être égal à Pompée. Alexandre avale une médecine & ne dit pas un seul mot ; c'est le plus beau moment de sa vie. Aristide écrit son propre nom sur une coquille ; & justifie ainsi son surnom. Philopemen le manteau bas, coupe du bois dans la cuisine de son hôte. Voilà le véritable art de peindre ; la physionomie ne se montre pas dans les grands traits, ni le caractère dans les grandes actions : c'est dans les bagatelles que le naturel se découvre. Les choses publiques sont ou trop communes ou trop apprêtées ; & c'est presque uniquement à celles-ci , que la dignité moderne permet à nos Auteurs de s'arrêter.

Un des plus grands hommes du siècle dernier fut incontestablement M. de Turenne. On a eu le courage de rendre sa vie intéressante par de petits détails qui le font connoître & aimer ; mais combien s'est-on vû forcé d'en supprimer qui l'auroient fait connoître & aimer davantage ! Je n'en citerai qu'un, que je tiens de bon lieu, & que Plutarque n'eût eu garde d'omettre, mais que Ramsay n'eût eu garde d'écrire, quand il l'auroit sçu.

Un jour d'été qu'il faisoit fort chaud, le Vicomte de Turenne en petite veste blanche & en bonnet, étoit à la fenêtre de son anti-chambre. Un de ses gens survient, & trompé par l'habillement, le prend pour un aide de cuisine, avec lequel ce domestique étoit familier. Il s'approche doucement par derrière, & d'une main qui n'étoit pas légère, lui applique un grand coup sur les fesses.

L'homme frappé se retourne à l'instant. La valet voit en frémissant le visage de son maître. Il se jette à genoux tout éperdu. *Monseigneur, j'ai cru que c'étoit George Et quand c'eût été George, s'écrie Turenne en se frottant le derriere, il ne falloit pas frapper si fort.* Historiens, voilà donc ce que vous n'osez dire? Mais vous vous rendez méprisables à force de dignité. Pour toi, bon jeune homme, qui lis ce trait, & qui sens avec attendrissement toute la douceur d'ame qu'il montre, même dans le premier mouvement, lis aussi les petiteesses de ce grand homme, dès qu'il étoit question de sa naissance & de son nom. Songe que c'est le même Turenne, qui affectoit de céder par-tout le pas à son neveu, afin qu'on vît bien que cet enfant étoit le chef d'une Maison souveraine. Rapproche ces contra-

stes, aime la Nature, méprise l'opinion, & connois l'homme.

Je vois à la maniere dont on fait lire l'Histoire aux jeunes gens, qu'on les transforme, pour ainsi dire, dans tous les personnages qu'ils voyent; qu'on s'efforce de les faire devenir, tantôt Ciceron, tantôt Trajan, tantôt Alexandre; de les décourager lorsqu'ils rentrent dans eux-mêmes; de donner à chacun le regret de n'être que soi. Cette méthode a certains avantages dont je ne disconviens pas; mais il faut faire réflexion que celui qui commence à se rendre étranger à lui-même, ne tarde pas à s'oublier tout-à-fait.

Ceux qui disent que l'histoire la plus intéressante pour chacun est celle de son pays, ne disent pas vrai. Il y a des pays dont l'histoire ne peut pas même être lue, à moins qu'on ne soit imbéc-

cille, ou négociateur. L'histoire la plus intéressante est celle où l'on trouve le plus d'exemples, de mœurs, de caractères de toute espece; en un mot, le plus d'instructions. Ils vous diront qu'il y a autant de tout cela parmi nous, que parmi les Anciens; cela n'est pas vrai: ouvrez leur histoire, & faites-les taire. Ils diront que ce sont les bons Historiens qui nous manquent; mais demandez-leur pourquoi? Cela n'est pas vrai. Donnez matière à de bonnes histoires, & les bons Historiens se trouveront. Enfin, ils diront que les hommes dans tous les tems se ressemblent; qu'ils ont les mêmes vertus & les mêmes vices; qu'on n'admire les Anciens, que parce qu'ils sont anciens: cela n'est pas vrai, non plus; car on faisoit autrefois de grandes choses avec de petits moyens, & l'on fait aujourd'hui tout le contraire. Les Anciens étoient contempo-

rains de leurs Historiens, & nous ont pourtant appris à les admirer. Assurément si la postérité admire les nôtres, elle ne l'aura pas appris de nous.

Les anciens Historiens sont remplis de vues dont on pourroit faire usage, quand même les faits qui les présentent seroient faux : mais nous ne savons tirer aucun vrai parti de l'Histoire ; la critique d'érudition absorbe tout, comme s'il importoit beaucoup qu'un fait fût vrai, pourvu qu'on en pût tirer une instruction utile. Les hommes sensés doivent regarder l'Histoire comme un tissu de Fables dont la morale est très-appropriée au cœur humain.



ROMANS.

IL faut des spectacles dans les grandes Villes ; & des Romans aux peuples corrompus.

Les Romans sont peut-être la dernière instruction qu'il reste à donner à un peuple assez corrompu , pour que toute autre lui soit inutile. Il seroit donc à propos que la composition de ces sortes de livres ne fût permise qu'à des gens honnêtes , mais sensibles , dont le cœur se peignît dans leurs écrits ; & des Auteurs qui ne fussent pas au-dessus des foiblesses de l'Humanité , qui ne montraient pas tout d'un coup la vertu dans le Ciel hors de la portée des hommes , mais qui la leur fissent aimer en la peignant d'abord moins austere , & puis , du sein du vice , les y fçussent conduire insensiblement.

L'on se plaint que les romans troublent les têtes : je le crois bien. En montrant sans cesse à ceux qui lisent, les prétendus charmes d'un état qui n'est pas le leur, ils les séduisent, ils leur font prendre leur état en dédain, & en faire un échange imaginaire contre celui qu'on leur fait aimer. Voulant être ce qu'on n'est pas, on parvient à se croire autre chose que ce qu'on est, & voilà comment on devient fou. Si les romans n'offroient à leurs lecteurs que des tableaux d'objets qui les environnent, que des devoirs qu'ils peuvent remplir, que des plaisirs de leur condition, les romans ne les rendroient point fous, ils les rendroient sages ; parce qu'ils les instrueroient en les intéressant, & qu'en détruisant les maximes fausses & méprisables des grandes sociétés, ils les attacheroient à leur état. A tous ces titres, un roman, s'il est bien fait, au moins

moins s'il est utile, doit être sifflé, haï, décrié par les gens à la mode, comme un livre plat, extravagant, ridicule; & voilà comment la folie du monde est sageffe.

On lit beaucoup plus de romans dans les Provinces qu'à Paris; on en lit plus dans les campagnes que dans les villes, & ils y font beaucoup d'impression. Mais ces livres qui pourroient servir à la fois d'amusement, d'instruction, de consolation au campagnard, malheureux seulement parce qu'il pense l'être, ne semblent faits, au contraire, que pour le rebuter de son état, en étendant & fortifiant le préjugé qui le lui rend méprisable: les gens du bel air, les femmes à la mode, les Grands, les Militaires; voilà les acteurs de tous les Romans. Le raffinement du goût des villes, les maximes de la Cour, l'appareil du luxe, la Morale Epicurienne;

voilà les leçons qu'ils prêchent & les préceptes qu'ils donnent. Le coloris des fausses vertus ternit l'éclat des véritables ; le manége des procédés y est substitué aux devoirs réels ; les beaux discours font dédaigner les belles actions ; & la simplicité des bonnes mœurs passe pour grossièreté. Quel effet produiront de pareils tableaux sur un Gentilhomme de campagne, qui voit railler la franchise avec laquelle il reçoit ses hôtes, & traiter de brutale orgie la joie qu'il fait regner dans son canton ? Sur sa femme, qui apprend que les soins d'une mere de famille sont au-dessous des Dames de son rang ? Sur sa fille, à qui les airs contournés & le jargon de la Ville font dédaigner l'honnête & rustique voisin qu'elle eût épousé ? Tous de concert ne voulant plus être des manans, se dégoûtent de leur village, abandonnent leur vieux Châ-

teau , qui bien-tôt devient mafure , & vont dans la capitale , où le pere , avec fa croix de Saint Louis , de Seigneur qu'il étoit , devient valet ou chevalier d'industrie. La mere établit un brelan ; la fille attire les joueurs ; & foyvent tous trois meurent de mifere & deshonorés.



VOYAGES.

ON n'ouvre pas un livre de voyages où l'on ne trouve des descriptions de caractères & de mœurs ; mais on est tout étonné d'y voir que ces gens qui ont tant décrit de choses, n'ont dit que ce que chacun sçavoit déjà ; n'ont sçu appercevoir à l'autre bout du Monde, que ce qu'il n'eût tenu qu'à eux de remarquer sans sortir de leur rue ; & que ces traits vrais qui distinguent les Nations, & qui frappent les yeux faits pour voir, ont presque toujours échappé aux leurs. De-là est venu ce bel adage de Morale, si rebattu par la tourbe philosophesque, que les hommes sont partout les mêmes ; qu'ayant partout les mêmes passions & les mêmes vices, il est assez inutile de chercher à caractériser les différens peuples : ce qui est

à-peu-près aussi bien raisonné, que si l'on disoit, qu'on ne sçauroit distinguer Pierre d'avec Jacques, parce qu'ils ont tous deux un nez, une bouche & des yeux.

Ne verra-t-on jamais renaître ces tems heureux, où les peuples ne se mêloient point de philosopher, mais où les Platons, les Thalès & les Pythagores, épris d'un ardent desir de sçavoir, entreprenoient les plus grands voyages, uniquement pour s'instruire, & alloient au loin secouer le joug des préjugés nationaux, apprendre à connoître les hommes par leurs conformités & par leurs différences, & acquérir ces connoissances universelles, qui ne sont point celles d'un siècle ou d'un pays exclusivement, mais qui étant de tous les tems & de tous les lieux, sont, pour ainsi dire, la science commune des Sages?

On admire la magnificence de quel-

ques curieux qui ont fait , à grands frais, des voyages en Orient avec des Sçavans & des Peintres , pour y dessiner des mafures , & déchiffrer ou copier des inscriptions : mais j'ai peine à concevoir comment , dans un siècle où l'on se pique de belles connoissances , il ne se trouve pas deux hommes bien unis , riches , l'un en argent , l'autre en génie , tous deux aimant la gloire & aspirant à l'immortalité , dont l'un sacrifie vingt mille écus de son bien & l'autre dix ans de sa vie à un célèbre voyage autour du Monde ; pour y étudier , non toujours des pierres & des plantes , mais une fois les hommes & les mœurs , & qui , après tant de siècles employés à mesurer & à considérer la maison , s'avisent enfin d'en vouloir connoître les habitans.

Il y a beaucoup de gens que les voyages instruisent encore moins que les

Livres ; parce qu'ils ignorent l'art de penser , que dans la lecture leur esprit est au moins guidé par l'auteur , & que dans leurs voyages , ils ne sçavent rien voir d'eux-mêmes.

De tous les peuples du monde , le François est celui qui voyage le plus , mais plein de ses usages , il confond tout ce qui n'y ressemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé qu'on en trouve en France. Avec cela pourtant , de tous les peuples de l'Europe ; celui qui en voit le plus , les connoît le moins. L'Anglois voyage aussi , mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux peuples soient contraires en tout. La Noblesse angloise voyage , la Noblesse françoise ne voyage point ; le Peuple françois voyage , le Peuple anglois ne voyage point. Les François

ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationnaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages, ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux ; parce qu'étant moins avan-
cés

cés que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guères que les Espagnols qui voyagent de cette manière. Tandis qu'un François court chez les artistes du pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les sçavans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui de retour chez lui rapporte de ce qu'il a vu quelque remarque utile à son pays.

Les anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux

écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans le pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans son histoire, quoiqu'elle soit plus en narrations qu'en reflexions, mieux que ne sont tous nos Historiens, en chargeant leurs livres de portraits & de caractères. Tacite a mieux décrit les Germains de son tems, qu'aucun écrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Incontestablement ceux qui sont versés dans l'histoire ancienne connoissent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perses, qu'aucun peuple de nos jours ne connoît ses voisins.

Il faut avouer aussi, que les caractères originaux des peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raison plus difficiles à saisir. A mesure que les races se mêlent, & que les peuples se confondent, on voit peu-à-peu dispa-

roître ces différences nationales qui frappaient jadis au premier coup d'œil. Autrefois chaque nation restoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communication, moins de voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de peuple à peuple ; point tant de ces tracasseries royales appellées négociations, point d'ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement ; les grandes navigations étoient rares, il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne : l'Europe seule étoit plus éparse

que la terre entière ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela, que les anciens peuples se regardant la plupart comme Autochthones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-tems, pour avoir perdu la mémoire des siècles reculés où leurs ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables; au lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui, ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modèles à l'art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractère, ainsi que leur naturel: les Persans originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du

sang circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Libériens, Allobroges, ils ne sont tous que des Scithes diversement dégénérés, quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions des races, les qualités de l'air & du terroir, marquoient plus fortement de peuple à peuple les tempéramens, les figures, les mœurs, les caractères, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformément, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tour-

ner en ridicule Hérodote , Crésias , Plin , pour avoir représenté les habitans de divers pays , avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes , pour reconnoître en eux les mêmes figures : il faudroit que rien ne les eût changés , pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous les hommes qui ont été , peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siècle à siècle , qu'on ne les trouve aujourd'hui de nation à nation ?

En même tems que les observations deviennent plus difficiles , elles se font plus négligemment & plus mal ; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'histoire naturelle du Genre Humain. L'instruction qu'on retire des Voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet

Objet est un système de philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir : quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les arts, qui mêlent & confondent les peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils sçavent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à sçavoir ?

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des peuples. Le premier objet est toujours celui des curieux, l'autre n'est pour eux qu'accessoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philosopher. L'enfant observe les choses, en attendant qu'il puisse observer les hommes. L'homme doit commencer par observer ses semblables, & puis il observe les choses, s'il en a le tems.

Pour parvenir à la connoissance des

peuples, il faut commencer par tout observer dans le premier où l'on se trouve, à figner ensuite les différences à mesure que l'on parcourt les autres pays, comparer, par exemple, la France à chacun d'eux, comme on décrit l'olivier sur un faule, ou le palmier sur le sapin, & attendre à juger du premier peuple observé qu'on ait observé tous les autres.

Les Voyages ne conviennent qu'à très-peu de gens : ils ne conviennent qu'aux hommes assez fermes sur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur sans se laisser séduire, & pour voir l'exemple du vice sans se laisser entraîner. Les Voyages poussent le naturel vers sa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le monde, est, à son retour, ce qu'il sera toute sa vie.

SATYRE DU SIECLE

PRÉSENT.

LES anciens politiques parloient sans cesse de mœurs & de vertus ; les notres ne parlent que de commerce & d'argent.

Le sçavoir, l'esprit, le courage ont seuls notre admiration ; & toi, douce & modeste vertu, tu restes toujours sans honneurs ! Aveugles que nous sommes au milieu de tant de lumieres ! Victimes de nos applaudissemens insensés, n'apprendrons-nous jamais combien mérite de mépris & de haine tout homme qui abuse, pour le malheur du genre humain, du génie & des talens que lui donne la Nature ?

Les Anciens avoient des héros, & mettoient des hommes sur leurs théâtres ; nous, au contraire, nous n'y met-

tons que des héros, & à peine avo-nous des hommes. Les Anciens parloient de l'humanité en phrases moins apprêtées, mais ils sçavoient mieux l'exercer. On pourroit appliquer à eux & à nous un trait rapporté par Plutarque, & que je ne puis m'empêcher de transcrire. Un vieillard d'Athènes cherchoit place au spectacle & n'en trouvoit point : de jeunes gens le voyant en peine, lui firent signe de loin ; il vint, mais ils se ferrerent & se moquerent de lui. Le bon-homme fit ainsi le tour du théâtre, fort embarrassé de sa personne, & toujours hué de la belle Jeunesse. Les Ambassadeurs de Sparte s'en apperçurent, & se levant à l'instant, placerent honorablement le vieillard au milieu d'eux. Cette action fut remarquée de tout le spectacle & applaudie d'un battement de main universel. *Eh ! que de maux !* s'écria le

bon vieillard , d'un ton de douleur ; *les Athéniens savent ce qui est honnête , mais les Lacédémoniens le pratiquent.* Voilà la philosophie moderne , & les mœurs des Anciens.

J'observe que ces gens , si paisibles sur les injustices publiques , sont toujours ceux qui font le plus de bruit au moindre tort qu'on leur fait ; & qu'ils ne gardent leur philosophie , qu'aussi long tems qu'ils n'en ont pas besoin pour eux-mêmes. Ils ressembtent à cet Irlandois qui ne vouloit pas sortir de son lit , quoique le feu fût à la maison. La maison brûle , lui crie-t-on : que m'importe ? répondoit-il ; je n'en suis que le locataire. A la fin le feu pénétra jusqu'à lui. Aussi-tôt il s'elance , il court , il crie , s'agite ; il commence à comprendre qu'il faut quelquefois prendre intérêt à la maison qu'on habite , quoiqu'elle ne nous appartienne pas.

La société est si générale dans les grandes villes & si mêlée, qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille; à peine connoît-on ses parens; on les voit en étrangers; & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme.

La politeffe Françoisse est réservée & circonspecte, & se règle uniquement sur l'extérieur: celle de l'humanité dédaigne les petites bienféances, se pique moins de distinguer au premier coup d'œil les états & les rangs, & respecte en général tous les hommes.

Je vois qu'on ne sçauroit employer un langage plus honnête, que celui de notre siècle; & voilà ce qui me frappe: mais je vois encore qu'on ne sçauroit avoir des mœurs plus corrompues, &

Voilà ce qui me scandalise. Pensons-nous donc être devenus gens de bien, parce qu'à force de donner des noms décens à nos vices, nous avons appris à n'en plus rougir?

Un habitant de quelques contrées éloignées, qui chercheroit à se former une idée des mœurs Européennes sur l'état des sciences parmi nous, sur la perfection de nos arts, sur la bienfaisance de nos spectacles, sur la politesse de nos manières, sur l'affabilité de nos discours, sur nos démonstrations perpétuelles de bienveillance, & sur ce concours tumultueux d'hommes de tout âge & de tout état, qui semblent empressés, depuis le lever de l'aurore jusqu'au coucher du soleil, à s'obliger réciproquement; cet étranger, dis-je, devineroit exactement de nos mœurs le contraire de ce qu'elles sont.

Aujourd'hui que des recherches plus

110 LES PENSÉES

subtiles, & un goût plus fin ont réduit l'art de plaire en principes, il regne dans nos mœurs une vile & trompeuse uniformité; & tous les esprits semblent avoir été jettés dans un même moule: sans cesse la politesse exige, la bienfaisance ordonne; sans cesse on suit des usages, jamais son propre génie: on n'ose plus paroître ce qu'on est: il faut, pour connoître son ami, attendre les grandes occasions, c'est-à-dire, attendre qu'il n'en soit plus tems.

Un précepteur Lacédémonien, à qui l'on demandoit par moquerie ce qu'il enseigneroit à son élève, répondit: *je lui apprendrai à aimer les choses honnêtes.* Si je rencontrois un tel homme parmi nous, je lui dirois à l'oreille, gardez-vous bien de parler ainsi; car jamais vous n'auriez de disciples; mais dites que vous leur apprendrez à babiller agréablement, & je vous réponds de votre fortune.

Au lieu des armes, que l'on me toit autrefois aux carrosses, on les orne aujourd'hui, à grands frais, de peintures scandaleuses, comme s'il étoit plus beau de s'annoncer aux passans pour un homme de mauvaises mœurs, que pour un homme de qualité. Ce qui révolte, c'est que ce sont les femmes qui ont introduit cet usage, & qui le soutiennent. Un homme sage à qui l'on montreroit un vis-à-vis de cette espèce, n'eut pas plutôt jetté les yeux sur les panneaux, qu'il quitta le maître à qui il appartenoit, en lui disant : *Montrez ce carrosse à des femmes de la Cour ; un honnête homme n'oseroit s'en servir.*

Nos jardins sont ornés de statues, & nos galeries de tableaux. Que penseriez-vous que représentent ces chefs-d'œuvres de l'art exposés à l'admiration publique ? Les défenseurs de la patrie, ou ces hommes plus grands en-

core, qui l'ont enrichie par leurs vertus? Non : ce sont des images de tous les égaremens du cœur & de la raison, tirées soigneusement de l'ancienne Mythologie, & présentées de bonne heure à la curiosité de nos enfans ; sans doute, afin qu'ils aient sous les yeux des modèles de mauvaises actions, avant que de sçavoir lire.

Nos écrits se sentent de nos frivoles occupations : agréables, si l'on veut, mais petits & froids comme nos sentimens, ils ont pour tout mérite ce tour facile, qu'on n'a pas grande peine à donner à des riens. Ces foules d'ouvrages éphémères, qui naissent journellement, n'étant faits que pour amuser des femmes, & n'ayant ni force ni profondeur, volent tous de la toilette au comptoir. C'est le moyen de récrire incessamment les mêmes Livres, & de les rendre toujours nouveaux. On m'en citera

tera deux ou trois qui serviront d'exceptions ; mais moi j'en citerai cent mille qui en confirmeront la règle. C'est pour cela que la plûpart des productions de notre âge passeront avec lui ; & la postérité croira qu'on fit bien peu de Livres dans ce même siècle où l'on en fait tant.

Dans le grand monde, la vertu n'est rien ; tout n'est que vaine apparence ; les crimes s'effacent par la difficulté de les prouver ; la preuve même seroit ridicule contre l'usage qui les autorise ; & voilà pourquoi la foiblesse d'une jeune amante est un crime irrémissible, tandis que l'adultere d'une femme porte le doux nom de galanterie. On se dédommage ouvertement étant mariée, de la courte gêne où l'on vivoit étant fille.

Le genre humain d'un âge n'étant pas le genre humain d'un autre âge, la

raison pourquoi Diogène ne trouvoit point d'homme, c'est qu'il cherchoit parmi ses contemporains l'homme d'un tems qui n'étoit plus; de même, Caton périt avec Rome & la liberté, parce qu'il fut déplacé dans son siècle; & le plus grand des hommes ne fit qu'étonner le monde qu'il eût gouverné cinq cens ans plutôt.

Un des sujets favoris des entretiens du beau monde, c'est le sentiment; mais il ne faut pas entendre par ce mot, un épanchement affectueux dans le sein de l'amour ou de l'amitié. C'est le sentiment mis en grandes maximes générales, & qu'interférent par tout ce que la Métaphysique a de plus subtil; ce sont des raffinemens inconcevables. Il en est du sentiment chez eux, comme d'Homère chez les pédans, qui lui forgent mille beautés chimériques, faute d'appercevoir les véritables. De cette

maniere on dépense tout le sentiment en esprit; & il s'en exhale tant dans le discours, qu'il n'en reste plus pour la pratique. La bienféance y supplée; on fait par usage à peu près les mêmes choses, qu'on feroit par sensibilité; du moins tant qu'il n'en coûte que des formules, & quelques gênes passageres, qu'on s'impose pour faire bien parler de soi: car, quand les sacrifices vont jusqu'à gêner trop long-tems, ou à coûter trop cher, adieu le sentiment: la bienféance n'en exige pas jusques-là.

Tout est compassé, mesuré, pesé, dans ce qu'on appelle des *procces*; tout ce qui n'est plus dans les sentimens, les hommes du monde l'ont mis en regle parmi eux. Nu' n'ose être lui-même. *Il faut faire comme les autres*: c'est la premiere maxime de la sagesse. *Cela se fait; cela ne se fait pas*. voilà la décision suprême. Ces regles ainsi

établies, tout le monde fait à la fois la même chose dans les mêmes circonstances : tout va par tems, comme dans les évolutions d'un Régiment en bataille : vous diriez que ce sont autant de marionnettes clouées sur la même planche, & attachées au même fil.

De quelque sens qu'on envisage les choses, tout dans la société n'est que babil, jargon, propos sans conséquence. Sur la scène, comme dans le monde, on a beau écouter ce qui se dit, on n'apprend rien de ce qui se fait, & qu'a-t-on besoin de l'apprendre ? Si-tôt qu'un homme a parlé, s'informe-t-on de sa conduite ? N'a-t-il pas tout fait, n'est-il pas jugé ? L'honnête homme aujourd'hui n'est point celui qui fait de bonnes actions, mais celui qui dit de belles choses ; & un seul propos inconsidéré, lâché sans réflexion, peut faire à celui qui le tient un tort irréparable

que n'effaceroient pas quarante ans d'intégrité. En un mot, bien que les œuvres des hommes ne ressemblent guères à leurs discours, je vois qu'on ne les peint que par leurs discours, sans égard à leurs œuvres : je vois aussi que dans une grande ville la société paroît plus douce, plus facile, plus sûre même que parmi des gens moins étudiés ; mais les hommes y sont-ils en effet plus humains, plus modérés, plus justes ? je n'en sçais rien. Ce ne sont encore là que des apparences. Ce qu'on s'efforce de me prouver avec évidence, c'est qu'il n'y a que le demi-Philosophe qui regarde à la réalité des choses ; que le vrai Sage ne les considère que par les apparences ; qu'il doit prendre les préjugés pour principes, les bienséances pour loix, & que la plus sublime sagesse consiste à vivre comme les fous.

C'est dans les sociétés privées, aux

soupers priés, où la porte est fermée à tout survenant, que les femmes s'observent moins, & qu'on peut commencer à les étudier. C'est-là que regnent plus paisiblement des propos plus fins & plus satyriques; c'est-là qu'on passe discrettement en revue les anecdotes, qu'on dévoile tous les événemens secrets de la chronique scandaleuse, qu'on rend le bien & le mal également plaisans & ridicules; & que peignant avec art & selon l'intérêt particulier les caractères des personnages, chaque interlocuteur, sans y penser, peint encore beaucoup mieux le sien. C'est-là, en un mot, qu'on affile avec soin le poignard, sous prétexte de faire moins de mal, mais en effet pour l'enfoncer plus avant.

Cependant ces propos sont plus railleurs que mordans, & tombent moins sur le vice que sur le ridicule. En gé-

néral, la satire a peu de cours dans les grandes villes, où ce qui n'est que mal est si simple, que ce n'est pas la peine d'en parler. Que reste-t-il à blâmer où la vertu n'est plus estimée? Et de quoi médiroirait-on quand on ne trouve plus de mal à rien? A Paris, sur-tout, où l'on ne fait les choses que par le côté plaisant, tout ce qui doit allumer la colère & l'indignation est toujours mal reçu, s'il n'est mis en chanson ou en épigramme.

Les jolies femmes n'aiment point à se fâcher; aussi ne se fâchent-elles de rien. Elles aiment à rire; comme il n'y a pas le mot pour rire au crime, les fripons sont d'honnêtes gens comme tout le monde: mais malheur à qui prête le flanc au ridicule: sa caustique empreinte est ineffaçable; il ne déchire pas seulement les mœurs, la vertu; il marque

jusqu'au vice même : il fait calomnier les méchans.

Ce qu'il y a de plus frappant dans ces sociétés d'élite, c'est de voir six personnes choisies exprès pour s'entretenir agréablement ensemble, & parmi lesquelles regnent même le plus souvent des liaisons secrètes, ne pouvoir rester une heure entr'elles six, sans y faire intervenir la moitié de Paris, comme si leurs cœurs n'avoient rien à se dire, & qu'il n'y eût là personne qui méritât de les intéresser.

Si la conversation se tourne par hasard sur les convives, c'est communément dans un certain jargon de société, dont il faut avoir la clef pour l'entendre. A l'aide de ce chiffre, on se fait réciproquement & selon le goût du tems, mille mauvaises plaisanteries, durant lesquelles le plus sot n'est pas
celui

celui qui brille le moins, tandis qu'un tiers mal instruit est réduit à l'ennui & au silence, ou à rire de ce qu'il n'entend point.

Au milieu de tout cela, qu'un homme de poids avance un propos grave ou agite une question sérieuse, aussitôt l'attention commune se fixe à ce nouvel objet; hommes, femmes, vieillards, jeunes gens se prêtent à le considérer par toutes ses faces; & l'on est étonné du sens & de la raison qui sortent comme à l'envi de toutes ces têtes folâtres, pourvû, toutefois, qu'une plaisanterie imprévue ne vienne pas déranger cette gravité; car alors chacun renchérit: tout part à l'instant, & il n'y a plus moyen de reprendre le ton sérieux.

Un point de Morale ne seroit pas mieux discuté dans une société de Philosophes, que dans celle d'une jolie femme de Paris; les conclusions y se-

roient même souvent moins sévères : car le Philosophe qui veut agir comme il parle , y regarde à deux fois ; mais ici où toute la Morale est un pur verbiage , on peut être austère sans conséquence ; & l'on ne seroit pas fâché , pour rabattre un peu l'orgueil philosophique , de mettre la vertu si haut , que le Sage même n'y pût atteindre. Au reste , hommes & femmes , tous instruits par l'expérience du monde , & sur-tout par leur conscience , se réunissent pour penser de leur espèce aussi mal qu'il est possible ; toujours philosophant tristement , toujours dégradant par vanité la Nature humaine , toujours cherchant dans quelque vice la cause de tout ce qui se fait de bien , toujours d'après leur propre cœur médifiant du cœur de l'homme.

Que croyez - vous qu'on apprenne dans les conversations si charmantes des grandes sociétés ? A juger saine-

ment des choses du monde? A bien user de la société? A connoître au moins les gens avec qui l'on vit? Rien de tout cela. On y apprend à plaider la cause du mensonge, à ébranler, à force de philosophie, tous les principes de la vertu, à colorer de sophismes subtils ses passions & ses préjugés, & à donner à l'erreur un certain tour à la mode selon les maximes du jour. Il n'est point nécessaire de connoître le caractère des gens, mais seulement leurs intérêts, pour deviner à peu près ce qu'ils diront de chaque chose. Quand un homme par'e, c'est, pour ainsi dire, son habit & non pas lui qui a un sentiment; & il en changera sans façon, tout aussi souvent que d'état. Donnez-lui tour-à-tour une longue perruque, un habit d'ordonnance, & une croix pectorale; vous l'entendrez successivement prêcher avec le même zèle les loix, le despotisme &

l'inquisition. Il y a une raison commune pour la Robe, une autre pour la Finance, une autre pour l'Epée. Chacune prouve très-bien que les deux autres sont mauvaises, conséquence facile à tirer pour les trois. Ainsi nul ne dit jamais ce qu'il pense, mais ce qu'il lui convient de faire penser à autrui; & le zèle apparent de la vérité n'est jamais en eux que le masque de l'intérêt.

Vous croiriez que les gens isolés, qui vivent dans l'indépendance, ont au moins un esprit à eux : point du tout : autres machines qui ne pensent point & qu'on fait penser par ressorts. On n'a qu'à s'informer de leurs sociétés, de leurs coteries, de leurs amis, des femmes qu'ils voyent, des Auteurs qu'ils connoissent; là-dessus on peut d'avance établir leur sentiment futur sur un livre prêt à paroître, & qu'ils n'ont point lû; sur une piece prête à jouer, & qu'ils

n'ont point vue, sur tel ou tel systême dont ils n'ont aucune idée. Et comme la pendule ne se monte ordinairement que pour vingt-quatre heures, tous ces gens là s'en vont chaque soir apprendre dans leurs sociétés ce qu'ils penseront demain.

Il y a ainsi un petit nombre d'hommes & de femmes qui pensent pour tous les autres, & par lesquels tous les autres parlent & agissent; & comme chacun songe à son intérêt, personne au bien commun, & que les intérêts particuliers sont toujours opposés entr'eux; c'est un choc perpétuel de brigues & de cabales, un flux & reflux de préjugés, d'opinions contraires, où les plus échauffés, animés par les autres, ne sçavent presque jamais de quoi il est question. Chaque coterie a ses règles, ses jugemens, ses principes, qui ne sont point admis ailleurs. L'honnête homme

d'une maison est un fripon dans la maison voisine. Le bon, le mauvais, le beau, le laid, la vérité, la vertu n'ont qu'une existence locale & circonscrite. Quiconque aime à se répandre & fréquente plusieurs sociétés, doit être plus flexible qu'Alcibiade, changer de principes comme d'assemblées, modifier son esprit, pour ainsi dire, à chaque pas, & mesurer ses maximes à la toise. Il faut qu'à chaque visite il quitte, en entrant, son ame, s'il en a une; qu'il en prenne une autre aux couleurs de la maison, comme un laquais prend un habit de livrée; qu'il la pose de même en sortant, & reprenne, s'il veut, la sienne jusqu'à nouvel échange.

Il y a plus; c'est que chacun se met sans cesse en contradiction avec lui-même, sans qu'on s'avise de le trouver mauvais. On a des principes pour la conversation & d'autres pour la prati-

que ; leur opposition ne scandalise personne , & l'on est convenu qu'ils ne se ressembleroient point entr'eux. On n'exige pas même d'un Auteur , sur-tout d'un Moraliste , qu'il parle comme ses livres , ni qu'il agisse comme il parle. Ses écrits , ses discours , sa conduite sont trois choses toutes différentes , qu'il n'est point obligé de concilier. En un mot, tout est absurde & rien ne choque , parce qu'on y est accoutumé ; & il y a même à cette inconséquence une sorte de bon air dont bien des gens se font honneur. En effet , quoique tous prêchent avec zèle les maximes de leur profession , tous se piquent d'avoir le ton d'une autre. Le Magistrat prend l'air cavalier ; le Financier fait le Seigneur ; l'Evêque a le propos galant ; l'homme de Cour parle de philosophie, l'homme d'État de bel esprit : il n'y a pas jusqu'au simple Artisan qui , ne pou-

vant prendre un autre ton que le sien , se met en noir les Dimanches , pour avoir l'air d'un homme de Palais. Les Militaires feu's , dédaignant tous les autres états , gardent sans façon le ton du leur.

Ainsi les hommes à qui l'on parle , ne sont point ceux avec qui l'on converse ; leurs sentimens ne partent point de leur cœur ; leurs lumieres ne sont point dans leur esprit ; leurs discours ne représentent point leurs pensées ; on n'apperçoit d'eux que leur figure , & l'on est dans une assemblée à peu près comme devant un tableau mouvant , où le spectateur paisible est le seul être mù par lui-même.

Qu'il seroit doux de vivre parmi nous , si la contenance extérieure étoit toujours l'image des dispositions du cœur , si la décence étoit la vertu ; si nos maximes nous servoient de règles ; si la

véritable philosophie étoit inséparable du titre de Philosophe ! Mais tant de qualités vont trop rarement ensemble , & la vertu ne marche guères en si grande pompe.

Qu'on pénètre , au travers de nos frivoles démonstrations de bienveillance , ce qui se passe au fond des cœurs , & qu'on réfléchisse à ce que doit être un état de choses où tous les hommes sont forcés de se caresser & de se détruire mutuellement , & où ils naissent ennemis par devoir , & fourbes par intérêt. Chaque homme , dit-on , gagne à servir les autres ; oui , mais il gagne encore plus à leur nuire. Il n'y a point de profit si légitime , qui ne soit surpassé par celui qu'on peut faire illégitimement ; & le tort fait au prochain est toujours plus lucratif que les services. Il ne s'agit plus que de trouver les moyens de s'affurer l'impunité ; & c'est à quoi les

puiffans employent toutes leurs forces,
& les foibles toutes leurs ruses.

Quel contraste entre les discours, les sentimens & les actions des honnêtes gens! quand je vois les mêmes hommes changer de maximes selon les coteries; Molinistes dans l'une, Jansénistes dans l'autre, vils courtifans chez un Ministre, frondeurs mutins chez un mécontent: quand je vois un homme doré décrier le luxe, un Financier les impôts, un Prélat le dérèglement; quand j'entends une femme de la Cour parler de modestie, un grand Seigneur de vertu, un Auteur de simplicité, un Abbé de Religion, & que ces absurdités ne choquent personne; ne dois-je pas conclure à l'instant, qu'on ne se soucie pas plus ici d'entendre la vérité que de la dire, & que, loin de vouloir persuader les autres quand on leur parle, on ne cherche pas même à leur faire penser qu'on croit ce qu'on leur dit?

Les Auteurs, les gens de Lettres, les Philosophes ne cessent de crier que, pour remplir ses devoirs de citoyen, pour servir ses semblables, il faut habiter les grandes villes; selon eux, fuir Paris, c'est haïr le genre humain; le peuple de la campagne est nul à leurs yeux; à les entendre, on croiroit qu'il n'y a des hommes, qu'où il y a des pensions, des Académies & des dîners. De proche en proche la même pente entraîne tous les états. Les Contes, les Romans, les Pièces de Théâtre, tout tire sur les Provinces; tout tourne en dérision la simplicité des mœurs rustiques; tout prêché les manières & les plaisirs du grand monde: c'est une honte de ne les pas connoître; c'est un malheur de ne les pas goûter. Qui sçait de combien de filoux & de filles publiques l'attrait de ces plaisirs imagi-

naires peuple Paris de jour en jour, Ainsi, les préjugés & l'opinion renforçant l'effet des systêmes politiques, amoncelent, entassent les habitans de chaque pays sur quelques points du territoire, & laissent tout le reste en friche & désert : ainsi, pour faire briller les capitales, se dépeuplent les Nations ; & ce frivole éclat qui frappe les yeux des fots, fait courir l'Europe à grands pas vers sa ruine.

Les François du bel air ne comptent qu'eux dans tout l'Univers ; tout le reste n'est rien à leurs yeux. Avoir un carrosse, un Suisse, un Maître d'Hôtel, c'est être *comme tout le monde*. Pour être *comme tout le monde*, il faut être comme très-peu de gens. Ceux qui vont à pied ne sont pas du monde ; ce sont des Bourgeois, des hommes du peuple, des gens de l'autre Monde ; & l'on diroit qu'un carrosse n'est pas tant

nécessaire pour se conduire , que pour exister.

H O M M E.

DANS l'état où sont deormais les choses , un homme abandonné dès sa naissance à lui-même parmi les autres , seroit le plus défiguré de tous. Les préjugés , l'autorité , la nécessité , l'exemple , toutes les institutions sociales dans lesquelles nous nous trouvons submergés , étoufferoient en lui la nature , & ne mettroient rien à la place. Elle y seroit comme un arbrisseau que le hasard fait naître au milieu d'un chemin , & que les passans font bientôt périr en le heurtant de toutes parts , & le pliant dans tous les sens.

On façonne des plantes par la culture , & les hommes par l'éducation,

Si l'Homme naissoit grand & fort, sa taille & sa force lui seroient inutiles, jusqu'à ce qu'il eût appris à s'en servir: elles lui seroient préjudiciables, en empêchant les autres de songer à l'assister; & abandonné à lui-même, il mourroit de misere avant d'avoir connu ses besoins. On se plaint de l'état de l'enfance; on ne voit pas que la race humaine eût péri, si l'Homme n'eût commencé par être enfant.

Supposons qu'un enfant eût à sa naissance, la stature & la force d'un homme fait, qu'il sortit, pour ainsi dire du sein de sa mere, comme Pallas du cerveau de Jupiter; cet homme-enfant seroit un parfait imbecille, un automate, une statue immobile & presque insensible. Il ne verroit rien, il n'entendrait rien, il ne connoîtroit personne, il ne sauroit pas tourner les yeux vers ce qu'il auroit besoin de voir. Non-seu-

lement il n'appercevroit aucun objet hors de lui, il n'en rapporteroit même aucun dans l'organe du sens qui le lui feroit appercevoir; les couleurs ne seroient point dans ses yeux, les sons ne seroient point dans ses oreilles, les corps qu'il toucheroit ne seroient point sur le sien, il ne sçauroit pas même qu'il en a un: le contact de ses mains seroit dans son cerveau; toutes ses sensations se réuniroient dans un seul point; il n'existeroit que dans le commun *sensorium*, il n'auroit qu'une seule idée, sçavoir celle du *moi*, à laquelle il rapporteroit toutes ses sensations, & cette idée, ou plutôt ce sentiment seroit la seule chose qu'il auroit de plus qu'un enfant ordinaire.

Le sort de l'homme est de souffrir dans tous les tems; le soin même de sa conservation est attaché à la peine. Heureux de ne connoître dans son enfance

que des maux physiques ! maux bien moins cruels, bien moins douloureux que les autres, & qui bien plus rarement qu'eux nous font renoncer à la vie. On ne se tue point pour les douleurs de la goûte ; il n'y a guères que celles de l'ame qui produisent le désespoir. Nous plaignons le sort de l'enfance, & c'est le nôtre qu'il faudroit plaindre. Nos plus grands maux nous viennent de nous.

Tant que les hommes se contentent de leurs cabanes rustiques ; tant qu'ils se bornerent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arrêtes, à se parer de plumes & de coquillages, à se peindre le corps de diverses couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs & leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs, ou quelques grossiers instrumens de musique ; en un mot, tant
qu'ils

qu'ils ne s'appliquent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvoit faire, & qu'à des arts qui n'avoient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons & heureux, autant qu'ils pouvoient l'être par leur nature, & continuerent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant: mais dès l'instant qu'un Homme eût besoin du secours d'un autre; dès qu'on s'aperçut qu'il étoit utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire; & les vastes forêts se changerent en des campagnes riantes, qu'il fallut arroser de la sueur des Hommes, & dans lesquelles on vit bien-tôt l'esclavage & la misere germer & croître avec les moissons.

La métallurgie & l'agriculture furent les deux arts dont l'invention produisit cette grande révolution. Pour le poëte

c'est l'or & l'argent ; mais pour le philosophe , ce sont le fer & le bled qui ont civilisé les Hommes & perdu le genre humain.

Les hommes ne sont point faits pour être entassés en fourmilleres , mais épars sur la terre qu'ils doivent cultiver. Plus ils se rassemblent , plus ils se corrompent. Les infirmités du corps , ainsi que les vices de l'ame , sont l'infaillible effet de ce concours trop nombreux. L'homme est de tous les animaux , celui qui peut le moins vivre en troupeaux. Des Hommes entassés comme des moutons périroient tous en très-peu de tems. L'haleine de l'homme est mortelle à ses semblables : cela n'est pas moins vrai au propre , qu'au figuré.

S'il ne s'agissoit que de montrer aux jeunes gens l'Homme par son masque , on n'auroit pas besoin de le leur montrer , ils le verroient toujours de reste ;

mais puisque le masque n'est pas l'Homme, & qu'il ne faut pas que son vernis les séduise, leur peignant les Hommes, peignez-les leur tels qu'ils sont, non pas afin qu'ils les haïssent, mais afin qu'ils les plaignent, & ne leur veuillent pas ressembler. C'est à mon gré, le sentiment le mieux entendu, que l'Homme puisse avoir sur son espèce.

L'Être suprême a voulu faire en tout honneur à l'espèce humaine; en donnant à l'homme des penchans sans mesure, il lui donne en même-tems la loi qui les régle, afin qu'il soit libre & se commande à lui-même; en le livrant à des passions immodérées, il joint à ces passions la raison pour les gouverner: en livrant la femme à des désirs illimités, il joint à ces désirs la pudeur pour les contenir. Pour surcroit, il ajoute encore une récompense actuelle au bon usage de ses facultés, sçavoir le goût

qu'on prend aux choses honnêtes lorsqu'on en fait la règle de ses actions.

Les Hommes disent que la vie est courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne sçachant pas l'employer, ils se plaignent de la rapidité du tems; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voyent à regret l'intervalle qui les en sépare; l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain; l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'est content de l'heure présente, tous la trouvent trop lente à passer.

Mortels, ne cesserez-vous jamais de calomnier la nature? Pourquoi vous plaindre que la vie est courte, puisqu'elle ne l'est pas encore assez à votre gré? S'il est un seul entre vous qui sçache mettre assez de tempérance à ses désirs pour ne jamais souhaiter que le

tems s'écoule, celui-là ne l'estimera pas trop courte : vivre & jouir feront pour lui la même chose ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que rassasié de jours.

ÉTUDE DE L'HOMME.

L'ÉTUDE convenable à l'homme est celle de ses rapports. Tant qu'il ne se connoît que par son être physique, il doit s'étudier par ses rapports avec les choses ; c'est l'emploi de son enfance : quand il commence à sentir son être moral, il doit s'étudier par ses rapports avec les hommes ; c'est l'emploi de sa vie entière.

Un cœur droit est le premier organe de la vérité ; celui qui n'a rien senti ne sçait rien apprendre ; il ne fait que flotter d'erreurs en erreurs, il n'acquiert qu'un vain sçavoir & de stériles

connoiffances , parce que le vrai rapport des choses à l'homme , qui est sa principale science , lui demeure toujours caché. Mais c'est se borner à la premiere moitié de cette science que de ne pas étudier encore les rapports qu'ont les choses entre elles , pour mieux juger de ceux qu'elles ont avec nous. C'est peu de connoître les passions humaines, si l'on n'en sçait apprécier les objets ; & cette seconde étude ne peut se faire que dans le calme de la méditation.

Nos vrais maîtres sont l'expérience & le sentiment, & jamais l'homme ne sent bien ce qui convient à l'homme , que dans les rapports où il s'est trouvé.

La jeunesse du sage est le tems de ses expériences, ses passions en sont les instrumens ; mais après avoir appliqué son âme aux objets extérieurs pour les sentir, il la retire au-dedans de lui pour les considérer, les comparer, les connoître.

LIBERTÉ DE L'HOMME.

NUL être matériel n'est actif par lui-même, & moi je le suis. On a beau me disputer cela, je le sens, & ce sentiment qui parle est plus fort que la raison qui le combat. J'ai un corps sur lequel les autres agissent, & qui agit sur eux; cette action réciproque n'est pas douteuse; mais ma volonté est indépendante de mes sens, je consens ou je résiste, je succombe ou je suis vainqueur, & je sens parfaitement en moi-même quand je fais ce que j'ai voulu faire, ou quand je ne fais que céder à mes passions. J'ai toujours la puissance de vouloir, non la force d'exécuter. Quand je me livre aux sensations, j'agis selon l'impulsion des objets externes. Quand je me reproche cette foiblesse, je n'écoute que ma

volonté ; je suis esclave par mes vices, & libre par mes remords ; le sentiment de ma liberté ne s'efface en moi que quand je me déprave, & que j'empêche enfin la voix de l'ame de s'élever contre la loi du corps.

Je ne connois la volonté que par le sentiment de la mienne, & l'entendement ne m'est pas mieux connu. Quand on me demande quelle est la cause qui détermine ma volonté, je demande à mon tour, quelle est la cause qui détermine mon jugement : car il est clair que ces deux causes ne font qu'une, & si l'on comprend bien que l'homme est actif dans ses jugemens, que son entendement n'est que le pouvoir de comparer & de juger, on verra que sa liberté n'est qu'un pouvoir semblable, ou dérivé de celui-là. Il choisit le bon comme il a jugé le vrai ; s'il juge faux, il choisit le mal. Quelle est donc la cause qui déter-

détermine sa volonté? C'est son jugement. Et quelle est la cause qui détermine son jugement? C'est sa faculté intelligente, c'est sa puissance de juger; la cause déterminante est en lui-même. Passé cela, je n'entends plus rien.

Sans doute je ne suis pas libre de ne pas vouloir mon propre bien, je ne suis pas libre de vouloir mon mal; mais ma liberté consiste en cela même, que je ne puis vouloir que ce qui m'est convenable, ou que j'estime tel, sans que rien d'étranger à moi me détermine. S'ensuit-il que je ne sois pas mon maître, parce que je ne suis pas le maître d'être un autre que moi?

Le principe de toute action est dans la volonté d'un être libre, on ne sçauroit remonter au delà. Ce n'est pas le mot de liberté qui ne signifie rien, c'est celui de nécessité. Supposer quelque acte, quelque effet qui ne dérive pas

d'un principe actif, c'est vraiment supposer des effets sans cause, c'est tomber dans le cercle vicieux. Ou il n'y a point de première impulsion, ou toute première impulsion n'a nulle cause antérieure, & il n'y a point de véritable volonté sans liberté. L'homme est donc libre dans ses actions, & comme tel animé d'une substance immatérielle.

Si l'homme est actif & libre, il agit de lui-même; tout ce qu'il fait librement n'entre point dans le système ordonné de la providence, & ne peut lui être imputé. Elle ne veut point le mal que fait l'homme, en abusant de la liberté qu'elle lui donne, mais elle ne l'empêche pas de le faire; soit que de la part d'un être si foible ce mal soit nul à ses yeux; soit qu'elle ne pût l'empêcher sans gêner sa liberté, & faire un mal plus grand en dégradant sa nature. Elle l'a fait libre afin qu'il fit non

le mal, mais le bien par choix, Elle l'a mis en état de faire ce choix, en usant bien des facultés dont elle l'a doué : mais elle a tellement borné ses forces, que l'abus de la liberté qu'elle lui laisse ne peut troubler l'ordre général. Le mal que l'homme fait, retombe sur lui, sans rien changer au système du monde, sans empêcher que l'espèce humaine elle-même ne se conserve malgré qu'elle en ait. Murmurer de ce que Dieu ne l'empêche pas de faire le mal, c'est murmurer de ce qu'il la fit d'une nature excellente, de ce qu'il mît à ses actions la moralité qui les ennoblit, de ce qu'il lui donna droit à la vertu. La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même ; c'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre & doués de la liberté, que nous sommes tentés par les passions & retenus par la conscien-

ce. Que pouvoit de plus en notre faveur la Puissance divine elle-même? Pouvoit-elle mettre de la contradiction dans notre nature, & donner le prix d'avoir bien fait à qui n'eût pas le pouvoir de mal faire? Quoi! pour empêcher l'homme d'être méchant, falloit-il le borner à l'instinct & le faire bête? Non, Dieu de mon ame, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je pusse être libre, bon & heureux comme toi!



NATURE DE L'HOMME,
IMMATERIALITÉ DE L'ÂME.

EN méditant sur la Nature de l'homme, j'y découvre deux principes distincts, dont l'un l'éleve à l'étude des vérités éternelles, à l'amour de la justice & du beau moral, aux régions du monde intellectuel, dont la contemplation fait les délices du sage, & dont l'autre le ramene bassemment en lui-même, l'affervit à l'empire des sens, aux passions qui sont leurs ministres, & contrarie par elles tout ce que lui inspire le sentiment du premier. En me sentant entraîné, combattu par ces deux mouvemens contraires, je me dis : non l'homme n'est point un ; je veux & je ne veux pas, je me sens à la fois esclave & libre ; je vois le bien, je l'aime,

& je fais le mal : je suis actif quand j'écoute la raison, passif quand mes passions m'entraînent, & mon pire tourment, quand je succombe, est de sentir que j'ai pû résister.

Si se préférer à tout est un penchant naturel à l'homme, & si pourtant le premier sentiment de la justice est inné dans le cœur humain, que celui qui fait l'homme un être simple, leve ces contradictions, & je ne reconnois plus qu'une substance. Par ce mot de substance, j'entends en général l'être doué de quelque qualité primitive, & abstraction faite de toutes modifications particulières ou secondaires. Si donc toutes les qualités primitives qui nous sont connues, peuvent se réunir dans un même être, on ne doit admettre qu'une substance, mais s'il y en a qui l'excluent mutuellement, il y a autant de diverses substances qu'on peut faire de pareilles exclusions.

Je n'ai besoin, quoiqu'en dise Locke, de connoître la matiere que comme étendue & divisible, pour être assuré qu'elle ne peut penser; & quand un Philosophe viendra me dire que les arbres sentent, & que les rochers pensent, il aura beau m'embarraffer dans ses argumens subtils, je ne puis voir en lui qu'un sophiste de mauvaise foi, qui aime mieux donner le sentiment aux pierres, que d'accorder une ame à l'homme.

Supposons un sourd qui nie l'existence des sons, parce qu'ils n'ont jamais frappé son oreille. Je mets sous ses yeux un instrument à corde, dont je fais sonner l'unisson par un autre instrument caché: le sourd voit frémir la corde, je lui dis, c'est le son qui fait cela. Point du tout, répond-il; la cause du frémissement de la corde est en elle-même; c'est une qualité com-

mune à tous les corps de frémir ainsi : montrez - moi donc , reprends - je , ce frémissément dans les autres corps , ou du moins sa cause dans cette corde ? Je ne puis , replique le sourd ; mais parce que je ne conçois pas comment frémit cette corde , pourquoi faut - il que j'aie expliquer cela par vos sons , dont je n'ai pas la moindre idée ? C'est expliquer un fait obscur , par une cause encore plus obscure. Ou rendez - moi vos sons sensibles , ou je dis qu'ils n'existent pas. Plus je réfléchis sur la pensée & sur la Nature de l'esprit humain , plus je trouve que le raisonnement des Matérialistes ressemble à celui de ce sourd. Ils sont sourds , en effet , à la voie intérieure qui leur crie d'un ton difficile à méconnoître : une machine ne pense point , il n'y a ni mouvement ni figure qui produise la réflexion : quelque chose en toi cherche à briser les

liens qui le compriment : l'espace n'est pas ta mesure, l'univers entier n'est pas assez grand pour toi ; tes sentimens, tes desirs, ton inquiétude, ton orgueil même, ont un autre principe que ce corps étroit dans lequel tu te sens enchaîné.

Si l'ame est immatérielle, elle peut survivre au corps ; & si elle lui survit, la providence est justifiée. Quand je n'aurois d'autre preuve de l'immatérialité de l'ame, que le triomphe du méchant, & l'oppression du juste en ce monde, cela seul m'empêcheroit d'en douter. Une si choquante dissonance dans l'harmonie universelle, me feroit chercher à la résoudre. Je me dirois : tout ne finit pas pour nous avec la vie, tout rentre dans l'ordre à la mort. J'aurois, à la vérité, l'embarras de me demander où est l'homme, quand tout ce qu'il avoit de sensible est détruit. Cette question n'est plus une difficulté

pour moi, si-tôt que j'ai reconnu deux substances. Il est très-simple que durant ma vie corporelle, n'appercevant rien que par mes sens, ce qui ne leur est pas soumis m'échappe. Quand l'union du corps & de l'ame est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre & l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraîneroit-elle la destruction de l'autre? Au contraire, étant de natures si différentes, ils étoient, par leur union, dans un état violent; & quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active & vivante regagne toute la force qu'elle employe à mouvoir la substance passive & morte. Hélas! je le sens trop par mes vices. L'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, & la vie de l'ame ne commence qu'à la mort du corps.

Je conçois comment le corps s'use

& se détruit par la division des parties, mais je ne puis concevoir une destruction pareille de l'être pensant; & n'imaginant point comment il peut mourir, je présume qu'il ne meurt pas. Puisque cette présomption me console, & n'a rien de déraisonnable, pourquoi craindrois-je de m'y livrer?

Je sens mon ame, je la connois par le sentiment & par la pensée; je sçais qu'elle est, sans sçavoir qu'elle est son essence; je ne puis raisonner sur des idées que je ne connois pas. Ce que je sçais bien, c'est que l'identité du *moi* ne se prolonge que par la mémoire; & que pour être le même en effet, il faut que je me souviene d'avoir été. Or je ne sçaurois me rappeler après ma mort ce que j'ai été durant ma vie, que je ne me rappelle aussi ce que j'ai senti, par conséquent ce que j'ai fait; & je ne doute point que ce souvenir ne fasse un

jour la félicité des bons & le tourment des méchans. Ici bas mille passions ardentés absorbent le sentiment interne, & donnent le change aux remords. Les humiliations, les disgraces qu'attire l'exercice des vertus, empêchent d'en sentir tous les charmes. Mais quand, délivrés des illusions que nous font les corps & les sens, nous jouirons de la contemplation de l'être suprême & des vérités éternelles dont il est la source, quand la beauté de l'ordre frappera toutes les puissances de notre ame, & que nous ferons uniquement occupés à comparer ce que nous avons fait avec ce que nous avons dû faire, c'est alors que la voix de la conscience reprendra sa force & son empire; c'est alors que la volonté pure, qui naît du contentement de soi-même, & le regret amer de s'être avili, distingueront par des sentimens inépuisables le sort que chacun se fera préparé.

Plus je rentre en moi, plus je me consulte, & plus je lis ces mots écrits dans mon ame; sois juste, & tu seras heureux. Il n'en est rien pourtant, à considérer l'état présent des choses, le méchant prospere, & le juste reste opprimé. Voyez aussi quelle indignation s'allume en nous quand cette attente est frustrée! la conscience s'élève & murmure contre son auteur; elle lui crie en gémissant: tu m'as trompé. Je t'ai trompé, téméraire! & qui te l'a dit? Ton ame est-elle anéantie? As-tu cessé d'exister? O Brutus! ô mon fils! ne fouille point ta noble vie en la finissant; ne laisse point ton espoir & ta gloire avec ton corps aux champs de Philippes. Pourquoi dis-tu; la vertu n'est rien, quand tu vas jouir du prix de la tienne? Tu vas mourir, penses-tu; non, tu vas vivre, & c'est alors que je tiendrai tout ce que je t'ai promis.

R A I S O N.

L'UNE des acquisitions de l'homme, & même des plus lentes, est la raison. L'homme apprend à voir des yeux de l'esprit, ainsi que des yeux du corps; mais le premier apprentissage est bien plus long que l'autre, parce que les rapports des objets intellectuels ne se mesurant pas comme l'étendue, ne se trouvent que par estimation, & que nos premiers besoins, nos besoins physiques, ne nous rendent pas l'examen de ces mêmes objets si intéressant. Il faut apprendre à voir deux objets à la fois, il faut apprendre à les comparer entre eux; il faut apprendre à comparer les objets en grand nombre, à remonter par degrés aux causes, à les suivre dans leurs effets; il faut avoir

combiné des infinités de rapports pour acquérir des idées de convenance, de proportion, d'harmonie & d'ordre. L'homme qui, privé du secours de ses semblables, & sans cesse occupé de pourvoir à ses besoins, est réduit en toute chose à la seule marche de ses propres idées, fait un progrès bien lent de ce côté là : il vieillit & meurt avant d'être sorti de l'enfance de la raison.



E N T E N D E M E N T
D E L' H O M M E .

O N connoît, ou l'on peut connoître le premier point d'où part chacun de nous pour arriver au degré commun de l'entendement; mais qui est-ce qui connoît l'autre extrémité? Chacun avance plus ou moins selon son génie, son goût, ses besoins, ses talens, son zèle, & les occasions qu'il a de s'y livrer. Je ne sçache pas qu'aucun Philosophe ait encore été assez hardi pour dire; voilà le terme où l'homme peut parvenir, & qu'il ne sçauroit passer. Nous ignorons ce que notre nature nous permet d'être; nul de nous n'a mesuré la distance qui peut se trouver entre un homme & un autre homme. Quelle est l'ame basse que
cette

cette idée n'échauffa jamais, & qui ne se dit pas quelquefois dans son orgueil : combien j'en ai déjà passés ! combien j'en puis encore atteindre ! pourquoi mon égal iroit-il plus loin que moi ?

GRANDEUR DE L'HOMME.

L'HOMME est le Roi de la terre qu'il habite ; car non-seulement il dompte tous les animaux , non-seulement il dispose des élémens par son industrie ; mais lui seul sur la terre en sçait disposer, & il s'approprie encore par la contemplation, les astres mêmes dont il ne peut approcher. Qu'on me montre un autre animal sur la terre qui sçache faire usage du feu , & qui sçache admirer le Soleil. Quoi ! je puis observer, connoître les êtres & leurs rapports ; je puis sentir ce que cest qu'ordre , beauté,

vertu ; je puis contempler l'univers ; m'élever à la main qui le gouverne ; je puis aimer le bien ; le faire , & je me comparerois aux bêtes ? Ame abjecte , c'est ta triste philosophie qui te rend semblable à elles ! ou plutôt tu veux en vain t'avilir ; ton génie dépose contre tes principes , ton cœur bienfaisant dément ta doctrine , & l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi.



FOIBLESSE DE L'HOMME.

QUAND on dit que l'Homme est foible, que peut-on dire? Ce mot de foiblesse indique un rapport; un rapport de l'être auquel on l'applique. Celui dont la force passe les besoins, fut-il un insecte un ver, est un être fort; celui dont les besoins passent la force, fut-il un éléphant, un lion; fut-il un conquérant, un héros, fut-il un Dieu, c'est un être foible. L'Angerébellé qui méconnut sa nature, étoit plus foible que l'heureux mortel qui vit en paix selon la sienne. L'Homme est très-fort quand il se contente d'être ce qu'il est: il est très-foible quand il veut s'élever au-dessus de l'humanité. N'allez donc pas vous figurer qu'en étendant vos facultés vous étendez vos forces; vous les diminuez, au contrai-

re, si votre orgueil s'étend plus qu'elles. Mesurons le rayon de notre sphère, & restons au centre, comme l'insecte au milieu de sa toile : nous nous suffirons toujours à nous-mêmes, & nous n'aurons point à nous plaindre de notre foiblesse ; car nous ne la sentirons jamais.

SAGESSE HUMAINE.

LE grand défaut de la Sagesse Humaine, même de celle qui n'a que la vertu pour objet, est un excès de confiance qui nous fait juger de l'avenir par le présent, & par un moment de la vie entière. On se sent ferme un instant & l'on compte n'être jamais ébranlé. Plein d'un orgueil que l'expérience confond tous les jours, on croit n'avoir plus à craindre un piège une fois évité. Le modeste langage de la vail-

lance est, je fus brave un tel jour ; mais celui qui dit, je suis brave, ne sçait ce qu'il fera demain, & tenant pour sienne une valeur qu'il ne s'est pas donnée, il mérite de la perdre au moment de s'en servir.

Que tous nos projets doivent être ridicules, que tous nos raisonnemens doivent être insensés devant l'être pour qui les tems n'ont point de succession, ni les lieux de distance ! nous comptons pour rien ce qui est loin de nous, nous ne voyons que ce qui nous touche : quand nous aurons changé de lieu nos jugemens seront tout contraires, & ne seront pas mieux fondés. Nous réglons l'avenir sur ce qui nous convient aujourd'hui, sans sçavoir s'il nous conviendra demain ; nous jugeons de nous comme étant toujours les mêmes, & nous changeons tous les jours. Qui sçait, si nous aimerons ce que nous

aimons, si nous voudrons ce que nous voulons, si nous ferons ce que nous sommes, si les objets étrangers & les altérations de nos corps n'auront pas autrement modifié nos ames, & si nous ne trouverons pas notre misere dans ce que nous aurons arrangé pour notre bonheur? Montrez-moi la règle de la sagesse humaine, & je vais la prendre pour guide. Mais si la meilleure leçon est de nous apprendre à nous défier d'elle, recourons à celle qui ne trompe point, & faisons ce qu'elle nous inspire.



HOMME SAUVAGE.

LES désirs de l'Homme sauvage ne passent pas ses besoins physiques : les seuls biens qu'il connoisse dans l'univers sont la nourriture, une femelle & le repos ; les seuls maux qu'il craigne, sont la douleur & non la mort ; car jamais l'animal ne sçaura ce que c'est que mourir ; & la connoissance de la mort & de ses terreurs, est une des premières acquisitions que l'Homme ait faites, en s'éloignant de la condition animale.

Seul, oisif, & toujours voisin du danger, l'Homme sauvage doit aimer à dormir, & avoir le sommeil léger comme les animaux qui pensant peu, dorment, pour ainsi dire, tout le tems qu'ils ne pensent point. Sa propre conservation faisant presque son unique soin, ses fa-

sultés les plus exercées doivent être celles qui ont pour objet principal l'attaque & la défense, soit pour subjuguier sa proie, soit pour se garantir d'être celle d'un autre animal : au contraire, les organes qui ne se perfectionnent que par la mollesse, & la sensualité, doivent rester dans un état de grossièreté, qui exclut en lui toute espèce de délicatesse ; & ses sens se trouvant partagés sur ce point, il aura le toucher & le goût d'une rudesse extrême, la vue, l'ouïe & l'odorat de la plus grande subtilité. Tel est l'état animal en general, & c'est aussi, selon le rapport des voyageurs, celui de la plûpart des peuples sauvages.

Le corps de l'Homme sauvage étant le seul instrument qu'il connoisse, il l'emploie à divers usages, dont, par le défaut d'exercice, les nôtres sont incapables ; & c'est notre industrie qui nous

ôte

ôte la force & l'agilité que la nécessité oblige d'acquérir. Sil avoit eu une hache, son poigent romproit-il de si fortes branches? S'il avoit eu une fronde, lanceroit-il de là main une pierre avec tant de roideur? S'il avoit eu une échelle grimperoit-il si légèrement sur un arbre? S'il avoit eu un cheval, feroit-il si vite à la course? Laissez à l'Homme civilisé le tems de rassembler toutes ses machines autour de lui; on ne peut douter qu'il ne surmonte facilement l'Homme sauvage: mais si vous voulez voir un combat plus inégal encore, mettez-les nuds & désarmés vis-à-vis l'un de l'autre; & vous connoîtrez bien-tôt quel est l'avantage d'avoir sans cesse toutes ses forces à sa disposition, d'être toujours prêt à tout événement, & de se porter, pour ainsi dire, toujours tout entier avec soi.

Il y a deux sortes d'Hommes dont

les corps font dans un exercice continuel, & qui sûrement songent aussi peu les uns que les autres à cultiver leur ame ; sçavoir, les payfans & les sauvages. Les premiers sont rustics, grossiers, mal-à-droits, les autres connus par leur grand sens, le sont encore par la subtilité de leur esprit : généralement il n'y a rien de plus lourd qu'un payfan, ni rien de plus fin qu'un sauvage. D'où vient cette différence ? C'est que le premier faisant toujours ce qu'on lui commande, ou ce qu'il a vû faire à son pere, ou ce qu'il a fait lui-même dès sa jeunesse, ne va jamais que par routine ; & dans sa vie presque automate, occupé sans cesse des mêmes travaux, l'habitude & l'obéissance lui tiennent lieu de raison.

Pour le sauvage, c'est autre chose ; n'étant attaché à aucun lieu, n'ayant point de tâche prescrite, n'obéissant à

personne, sans autre loi que sa volonté, il est forcé de raisonner à chaque action de sa vie; il ne fait pas un mouvement, pas un pas, sans en avoir d'avance envisagé les suites. Ainsi, plus son corps s'exerce, plus son esprit s'éclaire; sa force & sa raison croissent à la fois, & s'étendent l'une par l'autre.

HOMME CIVIL.

LE passage de l'état de nature à l'état civil a produit dans l'Homme un changement très-remarquable, en substituant dans sa conduite la justice à l'instinct, & donnant à ses actions la moralité qui leur manquoit auparavant. C'est alors seulement que la voix du devoir succédant à l'impulsion physique, & le droit à l'appetit, l'Homme, qui jusques là, n'avoit regardé que lui-même, se voit forcé d'a-

gir sur d'autres principes, & de consulter sa raison avant d'écouter ses penchans. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent & se développent, ses idées s'étendent, ses sentimens s'annoblissent, son ame toute entiere s'élève à tel point, que si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradoient souvent au-dessous de celle dont il est sorti il devoit benir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais, & qui, d'un animal stupide & borné, fit un être intelligent & un homme.

Où est l'homme de bien qui ne doit rien à son pays? Quel qu'il soit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'Homme, la moralité de ses actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre; mais n'ayant rien à com-

battre pour suivre ses penchans, il eût été bon sans mérite, il n'eût point été vertueux, & maintenant il sçait l'être malgré ses passions. La seule apparence de l'ordre le porte à le connoître, à l'aimer. Le bien public, qui ne sert que de prétexte aux autres, est pour lui seul un motif réel. Il apprend à se combattre, à se vaincre, à sacrifier son intérêt à l'intérêt commun. Il n'est pas vrai qu'il ne tire aucun profit des loix; elles lui donnent le courage d'être juste, même parmi les méchans. Il n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre, elles lui ont appris à régner sur lui.

Celui qui mange dans l'oïveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire ne differe gueres, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société, l'Homme

gir sur d'autres principes, & de consulter sa raison avant d'écouter ses penchans. Quoiqu'il se prive dans cet état de plusieurs avantages qu'il tient de la nature, il en regagne de si grands, ses facultés s'exercent & se développent, ses idées s'étendent, ses sentimens s'annoblissent, son ame toute entiere s'élève à tel point, que si les abus de cette nouvelle condition ne le dégradent souvent au-dessous de celle dont il est sorti il devroit benir sans cesse l'instant heureux qui l'en arracha pour jamais, & qui, d'un animal stupide & borné; fit un être intelligent & un homme.

Où est l'homme de bien qui ne doit rien à son pays? Quel qu'il soit, il lui doit ce qu'il y a de plus précieux pour l'Homme, la moralité de ses actions & l'amour de la vertu. Né dans le fond d'un bois, il eût vécu plus heureux & plus libre; mais n'ayant rien à com-

battre pour fuivre ses penchans , il eût été bon sans mérite , il n'eût point été vertueux , & maintenant il sçait l'être malgré ses passions. La seule apparence de l'ordre le porte à le connoître , à l'aimer. Le bien public , qui ne sert que de prétexte aux autres , est pour lui seul un motif réel. Il apprend à se combattre , à se vaincre , à sacrifier son intérêt à l'intérêt commun. Il n'est pas vrai qu'il ne tire aucun profit des loix ; elles lui donnent le courage d'être juste , même parmi les méchans. Il n'est pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu libre , elles lui ont appris à régner sur lui.

Celui qui mange dans l'oïveté ce qu'il n'a pas gagné lui-même , le vole ; & un rentier que l'Etat paye pour ne rien faire ne differe gueres , à mes yeux , d'un brigand qui vit aux dépens des passans. Hors de la société , l'Homme

qu'il hait, & aux riches qu'il méprise ; il n'épargne rien pour obtenir l'honneur de les servir ; il se vante orgueilleusement de sa bassesse & de leur protection ; & fier de son esclavage, il parle avec dédain de ceux qui n'ont pas l'honneur de le partager. Quel spectacle pour un Caraïbe que les travaux pénibles & enviés d'un Ministre Européen ! Combien de morts cruelles ne préféreroit pas cet indolent sauvage à l'horreur d'une pareille vie, qui souvent n'est pas même adoucie par le plaisir de bien faire ?

Le Sauvage vit en lui-même, l'homme sociable toujours hors de lui, ne sçait vivre que dans l'opinion des autres ; & cest, pour ainsi dire, de leur seul jugement qu'il tire le sentiment de sa propre existence. De là vient que demandant toujours aux autres ce que nous sommes, & n'osant jamais nous

interroger là - dessus nous-mêmes , au milieu de tant de philosophie , d'humanité , de politesse & de maximes sublimes , nous n'avons qu'un extérieur trompeur & frivole , de l'honneur sans vertu , de la raison sans sagesse , & du plaisir sans bonheur.

L'Homme sauvage quand il a dîné , est en paix avec toute la nature , & l'ami de tous ses semblables. S'agit-il quelquefois de disputer son repas , il n'en vient jamais aux coups sans avoir auparavant comparé la difficulté de vaincre avec celle de trouver ailleurs sa subsistance ; & comme l'orgueil ne se mêle pas du combat , il se termine par quelques coups de poing ; le vainqueur mange , le vaincu va chercher fortune , & tout est pacifié. Mais chez l'Homme en société , ce sont bien d'autres affaires ; il s'agit premièrement de pourvoir au nécessaire & puis au superflu , ensuite

viennent les délices, & puis les immenses richesses, & puis des fujets, & puis des esclaves; il n'a pas un moment de relâche; ce qu'il y a de plus singulier, c'est que moins les besoins sont naturels & pressans, plus les passions augmentent, & qui pis est, le pouvoir de les satisfaire, de sorte qu'après de longues prospérités, après avoir englouti bien des trésors & défolé bien des hommes, mon héros finira par-tout égorger, jusqu'à ce qu'il soit l'unique maître de l'univers. Tel est en abrégé le tableau moral, sinon de la vie humaine, au moins des prétentions secrètes du cœur de tout homme civilisé.



L'HOMME COMPARÉ
A L'ANIMAL.

JE ne vois dans tout animal qu'une machine ingénieuse, à qui la nature a donné des sens pour se remonter elle-même, & pour se garantir, jusqu'à un certain point, de tout ce qui tend à la détruire, ou à la déranger. J'apperçois précisément les mêmes choses dans la machine humaine, avec cette différence que la nature seule fait tout dans les opérations de la bête, au lieu que l'Homme concourt aux siennes, en qualité d'agent libre. L'un choisit ou rejette par instinct & l'autre par un acte de liberté; ce qui fait que la bête ne peut s'écarter de la règle qui lui est prescrite, même quand il lui seroit avantageux de le faire, & que l'Homme s'en écarte souvent à son préjudice. C'est ainsi qu'un

Pigeon mourroit de faim près d'un bafsin rempli de viandes, & un chat sur un tas de fruits, ou de grains, quoique l'un & l'autre put très-bien se nourrir de l'aliment qu'il dédaigne, s'il s'étoit avisé d'en essayer : c'est ainsi que les Hommes dissolus se livrent à des excès, qui leur causent la fièvre & la mort; parce que l'esprit déprave les sens, & que la volonté parle encore quand la nature se tait.

Tout animal a des idées, puisqu'il a des sens; il combine même ses idées, jusqu'à un certain point, & l'Homme ne diffère à cet égard de la bête, que du plus ou moins. Quelques Philosophes ont même avancé qu'il y a plus de différence de tel Homme à tel Homme, que de tel Homme à telle Bête; ce n'est donc pas tant l'entendement qui fait parmi les animaux la distinction spécifique de l'Homme, que sa qualité d'a-

gent libre. La nature commande à tout animal, & la bête obéit. L'Homme éprouve la même impression, mais il se reconnoît libre d'acquiescer, ou de résister ; & c'est sur-tout dans la confiance de cette liberté que se montre la spiritualité de son amé : car la physique explique en quelque maniere le mécanisme des sens, & la formation des idées : mais dans la puissance de vouloir, ou plutôt de choisir, & dans le sentiment de cette puissance, on ne trouve que des actes purement spirituels, dont on n'explique rien par les loix de la mécanique.

Mais, quand les difficultés qui environnent toutes ces questions, laisseroient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'Homme & de l'Animal, il y a une autre qualité très-spécifique qui les distingue, & sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la

faculté de se perfectionner ; faculté qui, à l'aide des circonstances, développe successivement toutes les autres, & réside parmi nous tant dans l'espece, que dans l'individu, au lieu qu'un animal est, au bout de quelques mois, ce qu'il fera toute sa vie ; & son espèce, au bout de mille ans, ce qu'elle étoit la première année de ces mille ans. Pourquoi l'Homme seul est-il sujet à devenir imbécille ? N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, & que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis & qui n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'Homme re perdant par la vieillesse ou d'autres accidens, tout ce que la *perfectibilité* lui avoit fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ?



F E M M E.

LA Femme est faite spécialement pour plaire à l'homme : si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe : son mérite est dans sa puissance, il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens, mais c'est celle de la nature, antérieure à l'amour même.

La rigidité des devoirs relatifs des deux sexes, n'est, ni ne peut être la même. Quand la Femme se plaint là-dessus de l'injuste inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'est point une institution humaine, ou du moins elle n'est point l'ouvrage du préjugé, mais de la raison : c'est à celui des deux que la nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute il n'est permis à personne de violer sa

foi, & tout mari infidèle qui prive la Femme du seul prix des austères devoirs de son sexe est un homme injuste & barbare : mais la Femme infidelle fait plus ; elle dissout la famille, & brise tous les liens de la nature ; en donnant à l'homme des enfans qui ne sont pas à lui, elle trahit les uns & les autres, elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel désordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il est un état affreux au monde, c'est celui d'un malheureux pere, qui, sans confiance en sa femme, n'ose se livrer aux plus doux sentimens de son cœur, qui doute en embrassant son enfant s'il n'embrasse point l'enfant d'un autre, le gage de son deshonneur, le ravisseur du bien de ses propres enfans. Qu'est ce alors que la famille, si ce n'est une société d'ennemis secrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entre-aimer ?

Les

Les anciens avoient en général un très-grand respect pour les femmes ; mais ils marquoient ce respect en s'abstenant de les exposer au jugement du public, & croyoient honorer leur modestie, en se taisant sur leurs autres vertus. Ils avoient pour maximes que le pays, où les mœurs étoient les plus pures, étoit celui où l'on parloit le moins des Femmes ; & que la Femme la plus honnête étoit celle dont on parloit le moins. C'est sur ce principe qu'un spartiate, entendant un étranger faire de magnifiques éloges d'une Dame de sa connoissance, l'interrompit en colere : ne cesseras-tu point, lui dit-il, de médire d'une Femme de bien ? De-là, venoit encore que, dans leur comédie, les rôles d'amoureuses & de filles à marier ne représentoient jamais que des esclaves ou des filles publiques. Ils avoient une telle idée de la modestie du sexe,

qu'ils auroient cru manquer aux égards qu'ils lui devoient, de mettre une honnête fille sur la scène, seulement en représentation. En un mot, l'image du vice à découvert, les choquoit moins que celle de la pudeur offensée.

Chez nous, au contraire, la Femme la plus estimée est celle qui fait le plus de bruit, de qui l'on parle le plus; qu'on voit le plus dans le monde; chez qui l'on dîne le plus souvent; qui donne le plus impérieusement le ton; qui juge, tranche, décide, prononce, assigne aux talens, aux mérites, aux vertus, leurs degrés & leurs places; & dont les humbles sçavans mendient le plus bassément la faveur. Sur la scène, c'est pis encore. Au fond, dans le monde elles ne sçavent rien, quoiqu'elles jugent de tout; mais au Théâtre, sçavantes du sçavoir des hommes, philosophes, grace aux Auteurs, elles écrasent notre sexe de

ses propres talens ; & les imbécilles spectateurs vont bonnement apprendre des Femmes ce qu'ils ont pris soin de leur dicter. Tout cela dans le vrai, c'est se moquer d'elles, c'est les taxer d'une vanité puérile ; & je ne doute pas que les plus sages n'en soient indignées. Parcourez la plûpart des piéces modernes : c'est toujours une Femme qui sçait tout, qui apprend tout aux hommes ; c'est toujours la Dame de cour qui fait dire le cathéchisme au petit jean de faintré. Un enfant ne sçauroit se nourrir de son pain, s'il n'est coupé par sa gouvernante. Voilà l'image de ce qui se passe aux nouvelles piéces. La Bonne est sur le Théâtre, & les enfans sont dans le Parterre.

La premiere & la plus importante qualité d'une femme est la douceur : faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de

vices, & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre. Ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce : l'aigreur & l'opiniâtreté des Femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris ; ils sentent que ce n'est pas avec ces armes-là, qu'elles doivent les vaincre. Le Ciel ne les fit point insinuantes & persuasives, pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses ; il ne leur donnât point une voix si douce, pour dire des injures, il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient ; elles ont souvent raison de se plaindre, mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe ; un mari trop

doux peut rendre une Femme impertinente ; mais , à moins qu'un homme ne soit un monstre , la douceur d'une Femme le ramene , & triomphe de lui tôt ou tard.

La Femme a tout contre elle , nos défauts , sa timidité , sa foiblesse ; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre ? Mais la beauté n'est pas générale ; elle périt par mille accidens ; elle passe avec les années , l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe ; non ce sot esprit auquel on donne tant de prix dans le monde , & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse ; mais l'esprit de son état , l'art de tirer parti du nôtre , & de se prévaloir de nos propres avantages.

Les Femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt , plus aisément & plus agréablement que les hommes ; on

les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sçait, la Femme dit ce qui plaît : l'un pour parler a besoin de connoissance, & l'autre de goût ; l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles, l'autre les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celles de la vérité.

Les Femmes ne sont pas faites pour courir ; quand elles fuyent, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent mal adroitement ; mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grace : leurs coudes en arrière & collées contre leur corps leur donne une attitude risible, & les hauts talons sur lesquels elles sont juchées, les font paroître autant de fau-

terelles qui voudroient courir fans fauter.

Consultez le goût des Femmes dans les choses physiques & qui tiennent au jugement des sens , celui des hommes dans les choses morales, & qui dépendent plus de l'entendement. Quand les Femmes seront ce qu'elles doivent être, elles se borneront aux choses de leur compétence, & jugeront toujours bien ; mais depuis qu'elles se sont établies les arbitres de la littérature, depuis qu'elles se sont mises à juger les Livres, & à en faire à toute force, elles ne se connoissent plus à rien. Les Auteurs qui consultent les sçavantes sur leurs ouvrages, sont toujours sûrs d'être mal conseillés ; les galans qui les consultent sur leurs parures, sont toujours ridiculement mis.

La recherche des vérités abstraites & spéculatives, des principes, des axio-

mes dans les sciences, tout ce qui tend à généraliser les idées n'est point du ressort des Femmes; leurs études doivent se rapporter toutes à la pratique; c'est à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés, & c'est à elles de faire les observations qui mènent l'homme à l'établissement des principes. Toutes les réflexions des Femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre à l'étude des hommes ou aux connoissances agréables qui n'ont que le goût pour objet: car quant aux ouvrages de génie ils passent leur portée; elles n'ont pas, non plus, assez de justesse & d'attention pour réussir aux sciences exactes, & quant aux connoissances physiques, c'est à celui des deux qui est le plus agissant, le plus allant, qui voit le plus d'objets, c'est à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à
juger

juger des rapports des êtres sensibles & des loix de la nature. La Femme, qui est foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour suppléer à sa foiblesse, & ces mobiles sont les passions de l'homme. Sa mécanique à elle est plus forte que la nôtre, tous ses leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que son sexe ne peut faire par lui-même & qui lui est nécessaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir : il faut donc qu'elle étudie à fond l'esprit de l'homme, non par abstraction l'esprit de l'homme en général, mais l'esprit des hommes qui l'entourent, l'esprit des hommes auxquels elle est assujettie, soit par la loi, soit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs sentimens par leurs discours, par leurs actions, par leurs regards, par leurs gestes. Il faut que par

ses discours, par ses actions, par ses regards, par ses gestes, elle sçache leur donner les sentimens qu'il lui plaît, sans même paroître y songer. Ils philosopheront mieux qu'elle sur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans le cœur des hommes. C'est aux Femmes à trouver, pour ainsi dire, la morale expérimentale, à nous à la réduire en système. La Femme a plus d'esprit, & l'homme plus de génie ; la Femme observe, & l'homme raisonne ; de ce concours résultent la lumière la plus claire & la science la plus complète que puisse acquérir de lui-même l'esprit humain, la plus sûre connoissance, en un mot, de soi & des autres qui soit à la portée de notre espèce.

Le monde est le livre des Femmes ; quand elles y lisent mal, c'est leur faute, ou quelque passion les aveugle.

La raison des Femmes est une raison

pratique qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin.

Les Femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance & chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus.

Si la raison d'ordinaire est plus foible & s'éteint plutôt chez les Femmes, elle est aussi plutôt formée, comme un frêle tournesol croît & meurt avant un chêne.

La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des Femmes ; l'habileté de s'en prévaloir est leur talent.

Les Femmes sont fausses, nous dit-on ; elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas

la fauffeté ; dans les vrais penchans de leur fexe , même en mentant , elles ne font point fauffes. Pourquoi consultez-vous leur bouche , quand ce n'est pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux , leur teint , leur respiration , leur air craintif , leur molle réfiftance : voilà le langage que la nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non , & doit le dire ; mais l'accent qu'elle y joint , n'est pas toujours le même , & cet accent ne fçait point mentir.

L'éducation des Femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire , leur être utiles , fe faire aimer & honorer d'eux , les élever jeunes , les foigner grands , les confeiller , les confoler , leur rendre la vie agréable & douce , voilà les devoirs des Femmes dans tous les tems , & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance.

L'ascendant que les Femmes ont sur les hommes, n'est pas un mal en soi; c'est un présent que leur a fait la nature pour le bonheur du genre humain : mieux dirigé, il pourroit produire autant de bien qu'il fait de mal aujourd'hui. On ne sent point assez quels avantages naîtroient dans la société d'une meilleure éducation donnée à cette moitié du genre humain, qui gouverne l'autre. Les hommes seront toujours ce qu'il plaira aux femmes : si vous voulez donc qu'ils deviennent grands & vertueux, apprenez aux Femmes ce que c'est que grandeur d'ame & vertu.

L'empire des Femmes sur les hommes n'est point à elles, parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainsi le veut la nature; il étoit à elles avant qu'elles parussent l'avoir. Ce même Hercule qui crut faire violence aux cin-

quante filles de Thespitius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale; & le fort Samson n'étoit pas si fort que Dalila. Cet empire est aux femmes, & ne peut leur être ôté, même quand elles en abusent : si jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il est certain que les Femmes seules pourroient ramener l'honneur & la probité parmi nous : mais elles dédaignent des mains de la vertu, un empire, qu'elles ne veulent devoir qu'à leurs charmes.

Que de grandes choses on feroit avec le désir d'être estimé des Femmes, si l'on sçavoit mettre en œuvre ce ressort ! Malheur au siècle, où les Femmes perdent leur ascendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux hommes ! C'est le dernier degré de la dépravation. Tous les peuples qui ont eu des

mœurs, ont respecté les Femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome, Rome le siège de la gloire & de la vertu, si jamais elles en eurent un sur la terre. C'est là que les Femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leurs deuils étoient consacrés comme le plus solennel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des Femmes : par une Femme Rome acquit la liberté ; par une Femme les Plebéiens obtinrent le Consulat ; par une Femme finit la tyrannie des Décemvirs ; par les Femmes Rome assiégée, fut sauvée des mains d'un proscrit. Galans François, qu'eussiez-vous dit en voyant passer cette procession, si ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'eussiez accompagnée de vos huées. Que nous voyons

d'un œil différent les mêmes objets !
Et peut-être avons-nous tous raison.
Formez ce cortège de belles Dames
Françoises ; je n'en connois point de
plus indécent : mais composez-le de
Romaines , vous aurez tous les yeux
des Volsques , & le cœur de Coriolan.

Femmes ! Femmes ! objets chers &
funestes , que la nature orna pour notre
supplice , qui punissez quand on vous
brave , qui poursuivez quand on vous
craint , dont la haine & l'amour sont
également nuisibles , & qu'on ne peut
ni rechercher , ni fuir impunément !
beauté, charme, attrait, simparchie ; être
ou chimere inconcevable , abyfme de
douleurs & de voluptés ! beauté , plus
terrible aux mortels que l'élément où
l'on t'a fait naître , malheureux qui se
livre à ton calme trompeur ! c'est toi
qui produit les tempêtes qui tourmen-
tent le genre humain.

F I L L E S.

LES Filles doivent être vigilantes & laborieuses ; ce n'est pas tout , elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur , si c'en est un pour elles, est inséparable de leur sexe , & jamais elles ne s'en délivrent que pour en souffrir de bien plus cruels. Elles feront , toute leur vie , asservies à la gêne la plus continuelle & la plus sévère , qui est celle des bienséances : il faut les exercer d'abord à la contrainte , afin qu'elle ne leur coute jamais rien ; à dompter toutes leurs fantaisies pour les soumettre aux volontés d'autrui.

Une petite Fille qui aimera sa mere ou sa mie , travaillera tout le jour à ses côtés sans ennuï : le babil seul la dédommagera de toute sa gêne. Mais si celle qui la gouverne lui est insupportable, elle

prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera sous ses yeux. Il est très-difficile que celles qui ne se plaisent pas avec leurs meres, plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien : mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent ; car elles sont flatteuses, dissimulées, & sçavent de bonne heure se déguiser.

La premiere chose que remarquent en grandissant les jeunes personnes, c'est que tous les agrémens de la parure ne leur suffisent point, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas si-tôt en état d'acquérir la coquettetie ; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuses & à choisir

par-tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'affure, & l'on s'apperçoit que, de quelque manière qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Dès-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie; de nouveaux talens se présentent, & font déjà sentir leur utilité.

En France, les Filles vivent dans des couvens, & les femmes courent le monde. Chez les Anciens c'étoit tout le contraire: les Filles avoient beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux Filles à marier; s'amuser est leur grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réfor-

me , & malheureusement elles donnent le ton.

Il est indigne d'un homme d'honneur d'abuser de la simplicité d'une jeune Fille , pour usurper en secret les mêmes libertés qu'elle peut souffrir devant tout le monde. Car on sçait ce que la bien-séance peut tolérer en public ; mais on ignore où s'arrête, dans l'ombre du mystère , celui qui se fait seul juge de ses fantaisies.

Voulez - vous inspirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes personnes ? Sans leur dire incessamment : soyez sages , donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur sentir tout le prix de la sagesse , & vous la leur ferez aimer. Il ne suffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs Amans. Dépeignez-leur l'homme de

bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maitresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sçait servir sa maitresse que comme on sçait servir la vertu. Soyez sûr qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincere; en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble,

celle de régner sur des ames grandes & fortes , celle des femmes de Sparte , qui étoit de commander à des hommes.

Les femmes ne cessent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes , que nous les amusons sans cesse à des puérités pour rester plus facilement les maîtres ; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie ! & depuis quand sont-ce les hommes qui se mêlent de l'éducation des Filles ? Qui est-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît ? Elles n'ont point de collèges : grand malheur ! eh ! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons ! ils seroient plus sensément & plus honnêtement élevés. Force-t-on vos Filles à perdre leur tems en niaiseries ? Leur fait-on malgré elles passer la moitié de leur vie à leur toilette à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les

instruire & faire instruire à votre gré
Est-ce notre faute si elles nous plaisent
quand elles sont belles, si leurs minau-
deries nous séduisent, si l'art qu'elles
apprennent de vous nous attire & nous
flatte, si nous aimons à les voir mises
avec goût, si nous leur laissons affiler à
loisir les armes dont elles nous subju-
guent? eh! prenez le parti de les élever
comme des hommes; ils y consentiront
de bon cœur? plus elles voudront leur
resembler, moins elles les gouverne-
ront; & c'est alors qu'ils seront vrai-
ment les maîtres.

A force d'interdire aux femmes le
chant, la danse & tous les amusemens
du monde, on les rend mauffades,
grondeuses, insupportables dans leurs
maisons. Pour moi, je voudrois qu'une
jeune Angloise cultivât avec autant de
soin les talens agréables pour plaire au
mari qu'elle aura, qu'une jeune Alba-

noise les cultive pour le harem d'Ipahan. Les maris, dira-t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens : vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaisir, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes impudens qui les deshonorant. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacrerait à l'amusement de son mari, n'ajouterait pas au bonheur de sa vie, & ne l'empêcherait pas, sortant de son cabinet la tête épuisée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Personne n'a-t-il vû d'heureuses familles ainsi réunies, où chacun sçait fournir du sien aux amusemens communs? Qu'il dise si la confiance & la familiarité qui s'y joint, si l'innocence & la douceur des plaisirs qu'on y goûte, ne rachètent pas bien ce que les plaisirs publics ont de plus bruyant.

SOCIÉTÉ

SOCIÉTÉ CONJUGALE.

LA relation sociale des Sexes est admirable. De cette Société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir; & de la femme, que l'Homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi-bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi-bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur Société ne pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui régné entre eux, tout tend à la fin commune, on ne sçait lequel met le plus du sien; chacun suit l'im-

pulsion de l'autre; chacun obéit, & tous deux font les maîtres.

L'empire de la femme est un empire de douceur, d'adresse & de complaisance; ses ordres sont des caresses, ses menaces sont des pleurs. Elle doit régner dans la maison comme un Ministre dans l'Etat, en se faisant commander ce qu'elle veut faire. En ce sens, il est constant que les meilleurs ménages sont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut usurper ses droits & commander elle-même, il ne résulte jamais de ce désordre que misère, scandale & deshonneur.

Je ne connois pour les deux Sexes que deux classes réellement distinguées; l'une de gens qui pensent, l'autre de gens qui ne pensent point, & cette différence vient presque uniquement de l'éducation. Un homme de la première

de ces deux classes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la Société manque à la sienne, lorsqu'ayant une femme, il est réduit à penser seul. Les gens qui passent exactement la vie entière à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur esprit semble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité ni aux mœurs ; souvent même elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force de réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des philosophes : on n'a pas besoin de sçavoir les offices de Cicéron, pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête sçait peut-être le moins ce que c'est que l'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréa-

ble, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir élèvera-t-elle ses enfans? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée? Elle ne sçaura que les flatter ou les menacer, les rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis poliçons; jamais de bons esprits, ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sçauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois

mieux une fille simple & grossièrement élevée, qu'une fille sçavante & bel esprit qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la manière de Mademoiselle de l'Enclos. Audehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-tôt qu'on sort de son état, & qu'on n'est point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en imposent jamais qu'aux fots. On sçait toujours quel est l'artiste ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau quand elles travaillent. On sçait quel est le discret homme de

lettres qui leur dicte en secret leurs oracles. Toute cette charlatannerie est indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, sa prétention les aviliroit. Sa dignité est d'être ignorée : sa gloire est dans l'estime de son mari ; ses plaisirs sont dans le bonheur de sa famille.

La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession ; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur ; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes ; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis ? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre

étant nulles pour le mari, la beauté devient un inconvénient & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût est le plus grand des malheurs ; ce sentiment, loin de s'effacer, augmente sans cesse & se tourne en haine. C'est un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainsi.

Désirez en tout la médiocrité, sans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inspire pas l'amour, mais la bienveillance, est ce qu'on doit préférer ; elle est sans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les graces ne s'usent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles se renouvellent sans cesse ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces, plaît à son mari comme le premier jour.

La diversité de fortune & d'état s'é-

clipse & se confond dans le mariage, elle ne fait rien au bonheur ; mais celle d'humeur & de caractère demeure, & c'est par elle qu'on est heureux ou malheureux. L'enfant qui n'a de règle que l'amour choisit mal ; le pere qui n'a de règle que l'opinion choisit plus mal encore.

Peut-on se faire un sort exclusif dans le mariage ? Les biens, les maux n'y font-ils pas communs malgré qu'on en ait, & les chagrins qu'on se donne l'un à l'autre ne retombent-ils pas toujours sur celui qui les cause ?

La recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage, est simple & facile ; c'est de continuer d'être amans quand on est époux. Les nœuds qu'on veut trop ferrer, rompent ; voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux

deux époux , est le plus saint de tous les droits ; mais le pouvoir qu'il donne à chacun des deux sur l'autre , est de trop. La contrainte & l'amour vont mal ensemble , & le plaisir ne se commande pas. Ce n'est pas tant la possession qui rassasie que l'affujettissement. Voulez-vous donc être l'amant de votre femme ? Qu'elle soit toujours votre maîtresse & la sienne. Soyez amans heureux , mais respectueux : obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir ; & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits , mais des graces : souvenez-vous toujours que même dans le mariage , le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé.

L'amour n'est pas toujours nécessaire pour former un heureux mariage. L'honnêteté , la vertu , de certaines conve-

nances, moins de conditions & d'âges que de caractères & d'humeurs, suffisent entre deux époux ; ce qui n'empêche point qu'il ne résulte de cette union un attachement très-tendre, qui, pour n'être pas précisément de l'amour, n'en est pas moins doux & n'en est que plus durable. L'amour est accompagné d'une inquiétude continuelle de jalousie ou de privation, peu convenable au mariage, qui est un état de jouissance & de paix. On ne s'épouse pas pour penser uniquement l'un à l'autre, mais pour remplir conjointement les devoirs de la vie civile, gouverner prudemment sa maison, bien élever ses enfans. Les Amans ne voyent jamais qu'eux, ne s'occupent incessamment que d'eux, & la seule chose qu'ils sçachent faire, est de s'aimer. Ce n'est pas assez pour des époux qui ont tant d'autres soins à remplir.

Y a-t-il au monde un spectacle aussi touchant, aussi respectable que celui d'une mere de famille entourée de ses enfans, réglant les travaux de ses domestiques, procurant à son mari une vie heureuse, & gouvernant sagement sa maison? C'est-là qu'elle se montre dans toute la dignité d'une honnête femme; & c'est-là qu'elle inspire vraiment du respect, & que la beauté partage avec honneur les hommages rendus à la vertu. Une maison dont la maîtresse est absente est un corps sans ame qui bientôt tombe en corruption; une femme hors de sa maison perd son plus grand lustre, & dépouillée de ses vrais ornemens, elle se montre avec indécence.

Ce n'est pas seulement l'intérêt des époux, mais la cause commune de tous les hommes que la pureté du mariage ne soit point altérée. Chaque fois que deux époux s'unissent par un nœud so-

lemnel, il intervient un engagement tacite de tout le genre humain, de respecter ce lien sacré, d'honorer en eux l'union conjugale; & c'est, ce me semble, une raison très-forte contre les mariages clandestins, qui, n'offrant nul signe de cette union, exposent des cœurs innocens à brûler d'une flamme adúltere. Le public est en quelque sorte garant d'une convention passée en sa présence, & l'on peut dire que l'honneur d'une femme pudique est sous la protection spéciale de tous les gens de bien. Ainsi quiconque ose la corrompre, pèche premièrement, parce qu'il la fait pécher, & qu'on partage toujours les crimes qu'on fait commettre; il pèche encore directement lui-même, parce qu'il viole la foi publique & sacrée du mariage, sans lequel rien ne peut subsister dans l'ordre légitime des choses humaines.

Une femme vertueuse ne doit pas seulement mériter l'estime de son mari, mais l'obtenir; s'il la blâme, elle est blâmable; & fût-elle innocente, elle a tort si-tôt qu'elle est soupçonnée; car les apparences mêmes sont au nombre de ses devoirs.

Pourquōi les femmes doivent-elles vivre retirées & séparées des hommes? Ferons-nous cette injure au Sexe, de croire que ce soit par des raisons tirées de sa foiblesse, & seulement pour éviter le danger des tentations? Non, ces indignes craintes ne conviennent point à une femme de bien, à une mere de famille sans cesse environnée d'objets qui nourrissent en elle des sentimens d'honneur, & livrée aux plus respectables devoirs de la nature. Ce qui les sépare des hommes, c'est la nature elle-même qui leur prescrit des occupations différentes; c'est cette douce & timide mo-

destie qui , sans songer précisément à la chasteté , en est la plus sûre gardienne ; c'est cette reserve attentive & piquante , qui , nourrissant à la fois dans les cœurs des hommes & les desirs & le respect , sert pour ainsi dire de coquetterie à la vertu. Voilà pourquoi les époux mêmes ne sont pas exceptés de la règle. Voilà pourquoi les femmes les plus honnêtes conservent en général le plus d'ascendant sur leurs maris ; parce qu'à l'aide de cette sage & discrète reserve , sans caprice & sans refus , elles sçavent au sein de l'union la plus tendre les maintenir à une certaine distance , & les empêchent de jamais se rassasier d'elles.

Quelque précaution qu'on puisse prendre , la jouissance use les plaisirs , & l'amour avant tous les autres. Mais quand l'amour a duré long-tems , une douce habitude en remplit le vuide , &

l'attrait de la confiance succède aux transports de la passion. Les enfans forment entre ceux qui leur ont donné l'être, une liaison non moins douce, & souvent plus forte que l'amour même.

Par plusieurs raisons tirées de la nature de la chose, le pere doit commander dans la famille. Premièrement, l'autorité ne doit pas être égale entre le pere & la mere ; mais il faut que le gouvernement soit un, & que dans les partages d'avis il y ait une voix prépondérante qui décide. 2°. Quelques légères qu'on veuille supposer les incommodités particulières à la femme ; comme elles font toujours pour elle un intervalle d'inaction, c'est une raison suffisante pour l'exclure de cette primauté : car quand la balance est parfaitement égale, une paille suffit pour la faire pencher. De plus, le mari doit avoir inspection sur la conduite de sa

femme ; parce qu'il lui importe de s'assurer que les enfans , qu'il est forcé de reconnoître & de nourrir , n'appartiennent pas à d'autres qu'à lui. La femme qui n'a rien de semblable à craindre n'a pas le même droit sur le mari. 3°. Les enfans doivent obéir au pere , d'abord par nécessité , ensuite par reconnaissance ; après avoir reçu de lui leurs besoins durant la moitié de leur vie , ils doivent consacrer l'autre à pourvoir aux siens. 4°. A l'égard des domestiques , ils lui doivent aussi leurs services en échange de l'entretien qu'il donne ; fauf à rompre le marché dès qu'il cesse de leur convenir.



DEVOIR DES MÈRES.

LE Devoir des femmes de nourrir leurs enfans n'est pas douteux : mais on dispute si, dans le mépris qu'elles en font, il est égal pour les enfans d'être nourris de leur lait ou d'un autre ? Je tiens cette question, dont les Médecins sont les Juges, pour décidée au souhait des femmes ; & pour moi je penserois bien aussi qu'il vaut mieux que l'enfant suce le lait d'une nourrice en santé, que d'une mere gâtée, s'il avoit quelque nouveau mal à craindre du même sang dont il est formé.

Mais la question doit-elles s'envisager seulement par le côté physique, & l'enfant a-t-il moins besoin des soins d'une mere que de sa mamelle ? D'autres femmes, des bêtes mêmes pourront lui

donner le lait qu'elle lui refuse : la sollicitude maternelle ne se supplée point. Celle qui nourrit l'enfant d'un autre lieu du sien, est une mauvaise mere ; comment fera-t-elle une bonne nourrice ? Elle pourra le devenir, mais lentement, il faudra que l'habitude change la nature ; & l'enfant mal soigné aura le tems de périr cent fois, avant que sa nourrice ait pour lui une tendresse de mere.

De cet avantage même résulte un inconvénient, qui seul devoit ôter à toute femme sensible le courage de faire nourrir son enfant par un autre : c'est celui de partager le droit de mere, ou plutôt de l'aliéner ; de voir son enfant aimer une autre femme, autant & plus qu'elle ; de sentir que la tendresse qu'il conserve pour sa propre mere, est une grace, & que celle qu'il a pour sa mere adoptive est un devoir : car où j'ai trou-

vé les soins d'une mere, ne dois-je pas l'attachement d'un fils ?

La maniere dont on remédie à cet inconvénient, est d'inspirer aux enfans du mépris pour leur nourrice, en les traitant en véritables servantes. Quand leur service est achevé, on retire l'enfant, ou l'on congédie la nourrice ; à force de là mal recevoir, on la rebute de venir voir son nourrisson. Au bout de quelques années, il ne la voit plus, il ne la connoît plus. La mere qui croit se substituer à elle, & réparer sa négligence par la cruauté, se trompe. Au lieu de faire un tendre fils d'un nourrisson dénaturé, elle l'exerce à l'ingratitude ; elle lui apprend à mépriser un jour celle qui lui donna la vie, comme celle qui l'a nourri de son lait.

Point de mere, point d'enfant. Entr'eux, les devoirs sont réciproques, & s'ils sont mal remplis d'un côté, ils se-

ront négligés de l'autre. L'enfant doit aimer sa mere avant de sçavoir qu'il le doit. Si la voix du sang n'est fortifiée par l'habitude & les soins, elle s'éteint dans les premieres années, & le cœur meurt, pour ainsi dire, avant que de naître. Nous voilà dès le premier pas hors de la nature.

On en fort encore par une route opposée, lorsqu'au lieu de négliger les soins de mere, une femme les porte à l'excès; lorsqu'elle fait de son enfant son idole; qu'elle augmente & nourrit sa foiblesse pour l'empêcher de la sentir, & qu'espérant le soustraire aux loix de la nature, elle écarte de lui des atteintes pénibles, sans songer combien, pour quelques incommodités dont elle le préserve un moment, elle accumule au loin d'accidens & de périls sur sa tête, & combien c'est une précaution barbare de prolonger la foiblesse de l'enfance

sous les fatigues des hommes faits. Thetis, pour rendre son fils invulnérable, le plongea, dit la fable, dans l'eau du Styx. Cette allégorie est belle & claire. Les meres cruelles dont je parle font autrement : à force de plonger leurs enfans dans la mollesse, elles les préparent à la souffrance, elles ouvrent leurs pores aux maux de toute espèce, dont ils ne manqueront pas d'être la proie étant grands.

Du devoir des meres de nourrir les enfans dépend tout l'ordre moral. Voulez-vous rendre chacun à ses premiers devoirs ; commencez par les meres ; vous ferez étonnés des changemens que vous produirez. Tout vient successivement de cette premiere dépravation : tout l'ordre moral s'altère ; le naturel s'éteint dans tous les cœurs ; l'intérieur des maisons prend un air moins vivant ; le spectacle touchant d'une famille nais-

fante n'attache plus les maris, n'impose plus d'égards aux étrangers; on respecte moins la mere dont on ne voit pas les enfans; il n'y a point de résidence dans les familles; l'habitude ne renforce plus les liens du sang; il n'y a plus ni peres, ni meres, ni enfans, ni freres ni sœurs; tous se connoissent à peine, comment s'aimeroient-ils? chacun ne songe plus qu'à soi. Quand la maison n'est plus qu'une triste solitude, il faut bien aller s'égayer ailleurs.

Mais que les meres daignent nourrir leurs enfans, les mœurs vont se réformer d'elles-mêmes, les sentimens de la nature se réveiller dans tous les cœurs; l'état va se repeupler; ce premier point, ce point seul va tout réunir. L'attrait de la vie domestique est le meilleur contrepoison des mauvaises mœurs. Le tracas des enfans qu'on croit importun devient agréable; il

rend le pere & la mere plus nécessaires , plus chers l'un à l'autre , il resserre entr'eux le lien conjugal. Quand la famille est vivante & animée , les soins domestiques font la plus chere occupation de la femme & le plus doux amusement du mari. Ainsi , de ce seul abus corrigé, résulteroit bientôt une réforme générale ; bientôt la nature auroit repris tous ses droits. Qu'une fois les femmes redeviennent meres , bientôt les hommes reviendront peres & maris.



DEVOIR DES PERES.

COMME la véritable nourrice de l'enfant est la mere, le véritable précepteur est le pere. Qu'ils s'accordent dans l'ordre de leurs fonctions, ainsi que dans leur systême : que des mains de l'un l'enfant passe dans celles de l'autre. Il sera mieux élevé par un pere judicieux & borné, que par le plus habile maître du monde ; car le zèle suppléera mieux au talent, que le talent au zèle.

Un pere quand il engendre & nourrit des enfans ne fait en cela que le tiers de sa tâche. Il doit des hommes à son espèce, il doit à la société des hommes sociables, il doit des citoyens à l'Etat. Tout homme qui peut payer cette triple dette, & ne le fait pas, est coupable

ble & plus coupable , peut-être , quand il la paye à demi. Celui qui ne peut remplir les devoirs de pere , n'a point droit de le devenir. Il n'y a ni pauvreté , ni travaux , ni respect humain qui le dispensent de nourrir ses enfans , & de les élever lui-même. Lecteurs , vous pouvez m'en croire ; je prédis à quiconque a des entrailles , & néglige de si saints devoirs , qu'il versera long-tems sur sa faute , des larmes ameres , & n'en fera jamais consolé.

Mais , que fait cet homme riche , ce pere de famille si affairé , & forcé selon lui , de laisser ses enfans à l'abandon ? Il paye un autre homme pour remplir ses soins qui lui sont à charge. Ame vé-nale ! crois-tu donner à ton fils un autre pere avec de l'argent ? Ne t'y trompe point ; ce n'est pas même un maître que tu lui donnes , c'est un valet. Il en formera bientôt un second.

Un pere qui sentiroit tout le prix d'un bon gouverneur , prendroit le parti de s'en passer ; car il mettroit plus de peine à l'acquérir , qu'à le devenir lui-même. Veut-il donc se faire un ami ? Qu'il élève son fils pour l'être ; le voilà dispensé de le chercher ailleurs , & la nature a déjà fait la moitié de l'ouvrage.



É D U C A T I O N.

Nous naissons foibles, nous avons besoin de forces : nous naissons depourvus de tout, nous avons besoin de jugement. Tout ce que nous n'avons pas à notre naissance, & dont nous avons besoin étant grands, nous est donné par l'éducation.

Cette éducation nous vient de la nature, ou des hommes, ou des choses. Le développement interne de nos facultés & de nos organes, est l'éducation de la nature : l'usage qu'on nous apprend à faire de ce développement est l'éducation des hommes ; & l'acquis de notre propre expérience sur les objets qui nous affectent, est l'éducation des choses.

Chacun de nous est donc formé par

trois sortes de maîtres. Le disciple , dans lequel leurs diverses leçons se contrarient est mal élevé, & ne fera jamais d'accord avec lui-même : celui dans lequel elles tombent toutes sur les mêmes points , & tendent aux mêmes fins , va seul à son but & va conséquemment. Celui-là seul est bien élevé.

L'éducation de l'enfance est celle qui importe le plus ; & cette première éducation appartient incontestablement aux femmes : si l'auteur de la nature eût voulu qu'elle appartînt aux hommes , il leur eût donné du lait pour nourrir les enfans. Parlez donc toujours aux femmes , par préférence dans vos traités d'éducation ; car, outre qu'elles sont à portée d'y veiller de plus près que les hommes , & qu'elles y influent toujours d'avantage , le succès les intéresse aussi beaucoup plus , puisque la plûpart des veuves se trouvent presque à la merci

de leurs enfans , & qu'alors ils leur font vivement sentir , en bien ou en mal , l'effet de la maniere dont elles les ont élevés. Les loix , toujours si occupées des biens & si peu des personnes , parce qu'elles ont pour objet la paix & non la vertu , ne donnent pas assez d'autorité aux meres. Cependant leur état est plus sûr que celui des peres ; leurs devoirs sont plus pénibles ; leurs soins importent plus au bon ordre de la famille ; généralement elles ont plus d'attachement pour les enfans. Il y a des occasions où un fils qui manque de respect à son pere , peut , en quelque sorte , être excusé : mais si dans quelque occasion que ce fût , un enfant étoit assez dénaturé pour en manquer à sa mere , à celle qui l'a porté dans son sein , qui l'a nourri de son lait , qui , durant des années , s'est oubliée elle-même , pour ne s'occuper que de lui , on devroit se hâter

d'étouffer ce misérable , comme un monstre indigne de voir le jour.

Celui d'entre nous qui sçait le mieux supporter les biens & les maux de cette vie est le mieux élevé : d'où il suit que la véritable éducation consiste moins en préceptes qu'en exercices.

Si les hommes naissoient attachés au sol d'un pays , si la même saison duroit toute l'année , si chacun tenoit à sa fortune de maniere à n'en pouvoir jamais changer , la pratique d'éducation établie , seroit bonne à certain égard ; l'enfant élevé pour son état , n'en sortant jamais , ne pourroit être exposé aux inconvéniens d'un autre. Mais vû la mobilité des choses humaines ; vû l'esprit inquiet & remuant de ce siècle qui bouleverse tout à chaque génération , peut-on concevoir une méthode plus insensée que d'élever un enfant , comme n'ayant jamais à sortir de sa chambre ,

comme devant être fans cesse entouré de ses gens? Si le malheureux fait un seul pas sur la terre , s'il descend d'un seul degré, il est perdu. Ce n'est pas lui apprendre à supporter la peine ; c'est l'exercer à la sentir.

Souvenez-vous toujours que l'esprit d'une bonne institution n'est pas d'enseigner à l'enfant beaucoup de choses , mais de ne laisser jamais entrer dans son cerveau que des idées justes & claires.

La partie la plus essentielle de l'éducation d'un enfant , celle dont il n'est jamais question dans les éducations les plus soignées , c'est de lui bien faire sentir sa misère , sa foiblesse , sa dépendance , & le pesant joug de la nécessité que la nature impose à l'homme , & ce'a non-seulement afin qu'il soit sensible à ce qu'on fait pour lui alléger ce joug , mais sur-tout afin qu'il connoisse de bon-

ne heure en quel rang l'a placé la Providence, qu'il ne s'éleve point au-dessus de sa portée, & que rien d'humain ne lui semble étranger à lui.

Appropriiez l'éducation de l'homme à l'homme, & non pas à ce qui n'est point lui. Ne voyez-vous pas qu'en travaillant à le former exclusivement pour un état, vous le rendez inutile à tout autre, & que s'il plaît à la fortune, vous n'aurez travaillé qu'à le rendre malheureux.

Mettez toutes les leçons des jeunes gens en actions, plutôt qu'en discours. Qu'ils n'apprennent rien dans les livres de ce que l'expérience peut leur enseigner.

Le pédant & l'instituteur disent à peu près les mêmes choses; mais le premier les dit à tout propos; le second ne les dit que quand il est sûr de leur effet.

ENFANS.

E N F A N S.

DANS le commencement de la vie, où la mémoire & l'imagination sont encore inactives, l'enfant n'est attentif qu'à ce qui affecte actuellement ses sens. Ses sensations étant les premiers matériaux de ses connoissances, les lui offrir dans un ordre convenable, c'est préparer sa mémoire à les fournir un jour dans le même ordre à son entendement: mais comme il n'est attentif qu'à ses sensations, il suffit d'abord de lui montrer bien distinctement la liaison de ces mêmes sensations avec les objets qui les causent. Il veut tout toucher, tout manier; ne vous opposez point à cette inquiétude: elle lui suggere un apprentissage très-nécessaire. C'est ainsi qu'il apprend à sentir la chaleur, le froid, la

dureté, la mollesse, la pesanteur, la légèreté des corps ; à juger de leur grandeur, de leur figure, & de toutes leurs qualités sensibles, en regardant, palpant, écoutant, sur-tout en comparant la vue au toucher, en estimant à l'œil la sensation qu'ils seroient sous ses doigts.

Ce n'est que par le mouvement, que nous apprenons qu'il y a des choses qui ne sont pas nous ; & ce n'est que par notre propre mouvement que nous acquérons l'idée de l'étendue. C'est parce que l'enfant n'a point cette idée, qu'il tend indifféremment la main pour saisir l'objet qui le touche, ou l'objet qui est à un pas de lui. Cet effort qu'il fait vous paroît un signe d'empire, un ordre qu'il donne à l'objet de s'approcher ou à vous de le lui apporter ; & point du tout : c'est seulement que les mêmes objets qu'il voyoit d'abord dans son cerveau,

puis sur ses yeux, il les voit maintenant au bout de ses bras ; & n'imagine d'étendue que celle où il peut atteindre. Ayez donc soin de le promener souvent, de le transporter d'une place à l'autre , de lui faire sentir le changement de lieu, afin de lui apprendre à juger des distances. Quand il commencera de les connoître, alors il faut changer de méthode, & ne le porter que comme il vous plaît ; car si-tôt qu'il n'est plus abusé par les sens, son effort change de cause.

Le mal-aise des besoins s'exprime par des signes , quand le secours d'autrui est nécessaire pour y pourvoir. De-là, les cris des enfans. Ils pleurent beaucoup : cela doit être, puisque toutes leurs sensations sont effectives : quand elles sont agréables, ils en jouissent en silence ; quand elles sont pénibles , ils le disent dans leur langage , & demandent du soulagement. Or , tant qu'ils sont éveillé-

lés, ils ne peuvent presque rester dans un état d'indifférence ; ils dorment ou sont affectés.

Toutes nos langues sont des ouvrages de l'art. On a long-tems cherché s'il y avoit une langue naturelle & commune à tous les hommes : sans doute, il y en a une ; & c'est celle que les enfans parlent avant de sçavoir parler. Cette langue n'est pas articulée ; mais elle est accentuée, sonore, intelligible. L'usage des nôtres nous l'a fait négliger au point de l'oublier tout-à-fait. Etudions les enfans, & bientôt nous la rapprendrons auprès d'eux. Les nourrices sont nos maîtres dans cette langue, elles entendent tout ce que disent leurs nourrissons, elles leur répondent, elles ont avec eux des dialogues très-bien suivis, & quoiqu'elles prononcent des mots, ces mots sont parfaitement inutiles : ce n'est point le sens du mot qu'ils en-

tendent, mais l'accent dont il est accompagné.

Au langage de la voix se joint celui du geste, non moins énergique. Ce geste n'est pas dans les foibles mains des enfans, il est sur leur visage. Il est étonnant combien ces physionomies mal formées ont déjà d'expression : leurs traits changent d'un instant à l'autre avec une inconcevable rapidité. Vous voyez le sourire, le desir, l'effroi naître & passer comme autant d'éclairs ; à chaque fois vous croyez voir un autre visage. Ils ont certainement les muscles de la face plus mobiles que nous. En revanche leurs yeux ternes ne disent presque rien. Tel doit être le genre de leurs signes dans un âge où l'on n'a que des besoins corporels ; l'expression des sensations est dans les grimaces, l'expression des sentimens est dans les regards.

Les premiers pleurs des enfans font des prieres : si on n'y prend garde , ils deviennent bientôt des ordres. Ils commencent par se faire assister , ils finissent par se faire servir. Ainsi de leur propre foiblesse , d'où vient d'abord le sentiment de leur dépendance , naît ensuite l'idée de l'empire & de la domination : mais cette idée étant moins excitée par leurs besoins que par nos services , ici commencent à se faire appercevoir les effets moraux dont la cause immédiate n'est pas dans la nature ; & l'on voit déjà pourquoi , dès ce premier âge , il importe de démêler l'intention secrète que dicte le geste ou le cri.

Quand l'enfant tend la main avec effort sans rien dire , il croit atteindre à l'objet , parce qu'il n'en estime pas la distance ; il est dans l'erreur : mais quand il se plaint & crie en tendant la main , alors il ne s'abuse plus sur la distance ;

il commande à l'objet de s'approcher , ou à vous de le lui apporter. Dans le premier cas portez-le à l'objet lentement & à petits pas : dans le second, ne faites pas seulement semblant de l'entendre ; plus il criera , moins vous devez l'écouter. Il importe de l'accoutumer de bonne heure à ne commander, ni aux hommes , car il n'est pas leur maître ; ni aux choses, car elles ne l'entendent point. Ainsi, quand un enfant desire quelque chose qu'il voit & qu'on veut lui donner, il vaut mieux porter l'enfant à l'objet que d'apporter l'objet à l'enfant : il tire de cette pratique une conclusion qui est de son âge, & il n'y a point d'autre moyen de la lui suggérer.

Un enfant veut déranger tout ce qu'il voit, il casse, il brise tout ce qu'il peut atteindre, il empoigne un oiseau comme il empoigneroit une pierre, & l'étouffe sans sçavoir ce qu'il fait. Pour-

quoi cela? D'abord la philosophie en va rendre raison par des vices naturels, l'orgueil, l'esprit de domination, l'amour propre, la méchanceté de l'homme; le sentiment de sa foiblesse, pourra-t elle ajouter, rend l'enfant avide de faire des actes de force, & de se prouver à lui-même son propre pouvoir. Mais voyez ce vieillard infirme & cassé, ramené par le cercle de la vie humaine à la foiblesse de l'enfance; non-seulement il reste immobile & paisible, il veut encore que tout y reste autour de lui; le moindre changement le trouble & l'inquiette, il voudroit voir régner un calme universel. Comment la même impuissance jointe aux mêmes passions produiroit-elle des effets si différens dans les deux âges, si la cause primitive n'étoit changée? Et où peut-on chercher cette diversité de causes, si ce n'est dans l'état physique des deux in-

dividus? Le principe actif commun à tous deux se développe dans l'un & s'éteint dans l'autre; l'un se forme, & l'autre se détruit; l'un tend à la vie, & l'autre à la mort. L'activité défaillante se concentre dans le cœur du vieillard; dans celui de l'enfant elle est surabondante & s'étend au-dehors; il se sent, pour ainsi dire, assez de vie pour animer tout ce qui l'environne. Qu'il fasse ou qu'il défasse, il n'importe, il suffit qu'il change l'état des choses, & tout changement est une action. Que s'il semble avoir plus de penchant à détruire, ce n'est point par méchanceté; c'est que l'action qui forme est toujours lente, & que celle qui détruit, étant plus rapide, convient mieux à sa vivacité.

En même tems que l'Auteur de la nature donne aux enfans ce principe actif, il prend soin qu'il soit peu nuisible,

en leur laissant peu de force pour s'y livrer. Mais si-tôt qu'ils peuvent considérer les gens qui les environnent comme des instrumens qu'il dépend d'eux de faire agir, ils s'en servent pour suivre leur penchant, & suppléer à leur propre foiblesse. Voilà comment ils deviennent incommodes, tirans, impérieux, méchans, indomptables; progrès qui ne vient pas d'un esprit naturel de domination, mais qui le leur donne: car il ne faut pas une longue expérience pour sentir combien il est agréable d'agir par les mains d'autrui, & de n'avoir besoin que de remuer la langue pour faire mouvoir l'univers.

En grandissant, on acquiert des forces, on devient moins inquiet, moins remuant, on se renferme davantage en soi-même. L'ame & le corps se mettent, pour ainsi dire en équilibre, & la nature ne nous demande plus que le mou-

vement nécessaire à notre conservation. Mais le desir de commander ne s'éteint pas avec le besoin qui l'a fait naître ; l'empire éveille & flatte l'amour propre, & l'habitude le fortifie : ainsi succède la fantaisie au besoin ; ainsi prennent leurs premières racines, les préjugés & l'opinion.

Le principe une fois connu, nous voyons clairement le point où l'on quitte la route de la nature ; voyons ce qu'il faut faire pour s'y maintenir.

Loin d'avoir des forces superflues, les enfans n'en ont pas même de suffisantes pour tout ce que leur demande la nature : il faut donc leur laisser l'usage de toutes celles qu'elle leur donne & dont ils ne sçauroient abuser. Première maxime.

Il faut les aider, & suppléer à ce qui leur manque, soit en intelligence, soit en force, dans tout ce qui est du

besoin physique. Deuxieme maxime.

Il faut dans les secours qu'on leur donne, se borner uniquement à l'utile réel, sans rien accorder à la fantaisie ou au desir sans raison ; car la fantaisie ne les tourmentera point quand on ne l'aura pas fait naître, attendu qu'elle n'est pas de la nature. Troisieme maxime.

Il faut étudier avec soin leur langage & leurs signes, afin que, dans un âge où ils ne sçavent pas dissimuler, on distingue dans leurs desirs ce qui vient immédiatement de la nature, & ce qui vient de l'opinion. Quatrieme maxime.

L'esprit de ces règles est d'accorder aux enfans plus de liberté véritable & moins d'empire ; de leur laisser plus faire par eux-mêmes, & moins exiger d'autrui. Ainsi s'accoutumant de bonne heure à borner leurs desirs à leurs forces, ils sentiront peu la privation de

ce qui ne fera pas en leur pouvoir.

L'enfant qui ne connoît que les besoins physiques, ne pleure que quand il souffre, & c'est un grand avantage; car alors on sçait à point nommé quand il a besoin de secours, & l'on ne doit pas tarder un moment à le lui donner, s'il est possible. Mais si vous ne pouvez le soulager, restez tranquille, sans le flatter pour l'appaiser; vos caresses ne guériront pas sa colique: cependant il se souviendra de ce qu'il faut faire pour être flatté, & s'il sçait une fois vous occuper de lui à sa volonté, le voilà devenu votre maître; tout est perdu.

Les longs pleurs d'un enfant qui n'est ni lié ni malade, & qu'on ne laisse manquer de rien, ne sont que des pleurs d'habitude & d'obstination: ils ne sont point l'ouvrage de la nature, mais de la nourrice, qui, pour n'en sçavoir endurer l'importunité, la multiplie,

fans songer qu'en faisant taire l'enfant aujourd'hui, on l'excite à pleurer demain davantage.

Le seul moyen de guérir, ou prévenir cette habitude, est de n'y faire aucune attention. Personne n'aime à prendre une peine inutile, pas même les enfans: ils sont obstinés dans leurs tentatives; mais si vous avez plus de constance, qu'eux d'opiniâtreté, ils se rebutent & n'y reviennent plus. C'est ainsi qu'on leur épargne des pleurs, & qu'on les accoutume à n'en verser que quand la douleur les y force.

Au reste quand ils pleurent par fantaisie ou par obstination, un moyen sûr pour les empêcher de continuer, est de les distraire par quelque objet agréable & frappant, qui leur fasse oublier qu'ils vouloient pleurer. La plûpart des nourrices excellent dans cet art, & bien ménagé il est très-utile; mais il est de

la dernière importance que l'enfant n'apperçoive pas l'intention de le distraire , & qu'il s'amuse sans croire qu'on songe à lui : or voilà sur quoi toutes les nourrices sont mal-adroites.

Quand les enfans commencent à parler , ils pleurent moins. Ce progrès est naturel ; un langage est substitué à l'autre. Si-tôt qu'ils peuvent dire qu'ils souffrent avec des paroles , pourquoi le diroient-ils avec des cris , si ce n'est quand la douleur est trop vive pour que la parole puisse l'exprimer ?

Il est bien étrange , que depuis qu'on se mêle d'élever des enfans, on n'ait imaginé d'autre instrument pour les conduire que l'émulation , la jalousie , l'envie , la vanité , l'avidité , la vile crainte , toutes les passions les plus dangereuses , les plus promptes à fermenter , & les plus propres à corrompre l'ame , même avant que le corps soit formé. A cha-

que instruction précoce qu'on veut faire entrer dans leur tête, on plante un vice au fond de leur cœur; d'insensés instituteurs pensent faire des merveilles en les rendant méchans pour leur apprendre ce que c'est que bonté; & puis ils nous disent gravement: tel est l'homme. Oui; tel est l'homme que vous avez fait.

On a essayé tous les instrumens, hors un: le seul précisément qui peut réussir; la liberté bien réglée. Il ne faut point se mêler d'élever un enfant quand on ne sçait pas le conduire où l'on veut par les seules loix du possible & de l'impossible. La sphère de l'un ou de l'autre lui est également inconnue, on l'étend, on la resserre autour de lui comme on veut. On l'enchaîne; on le pousse, on le retient avec le seul lien de la nécessité, sans qu'il en murmure: on le rend souple & docile par la seule force

force des choses , fans qu'aucun vice ait l'occasion de germer en lui : car jamais les passions ne s'animent , tant qu'elles font de nul effet.

Les premiers mouvemens naturels de l'homme étant de se mesurer avec tout ce qui l'environne , & d'éprouver dans chaque objet qu'il apperçoit toutes les qualités sensibles qui peuvent se rapporter à lui , sa premiere étude est une sorte de physique expérimentale , relative à sa propre conservation , & dont on le détourne par des études spéculatives , avant qu'il ait reconnu sa place ici bas. Tandis que ses organes délicats & flexibles peuvent s'ajuster aux corps sur lesquels ils doivent agir , tandis que ses sens encore purs sont exempts d'illusions , c'est le tems d'exercer les uns & les autres aux fonctions qui leur sont propres ; c'est le tems d'apprendre à connoître les rapports

fenfibles que les choses ont avec nous. Comme tout ce qui entre dans l'entendement humain y vient par les sens, la premiere raison de l'homme est une raison sensitive; c'est elle qui sert de base à la raison intellectuelle: nos premiers maîtres de philosophie sont nos pieds, nos mains, nos yeux. Substituer des livres à tout cela, ce n'est pas nous apprendre à raisonner; c'est nous apprendre à nous servir de la raison d'autrui; c'est nous apprendre à beaucoup croire, & à ne jamais rien sçavoir.

Les pensées les plus brillantes peuvent tomber dans le cerveau des enfans, ou plutôt les meilleurs mots dans leur bouche, comme les diamans du plus grand prix sous leurs mains, sans que pour cela ni les pensées, ni les diamans leur appartiennent; il n'y a point de véritable propriété pour cet âge en aucun genre. Les choses que dit un enfant

ne font pas pour lui ce qu'elles font pour nous ; il n'y joint pas les mêmes idées. Ces idées, si tant est qu'il en ait, n'ont dans sa tête ni suite ni liaison ; rien de fixe, rien d'affuré dans tout ce qu'il pense. Examinez votre prétendu prodige. En de certains momens, vous lui trouverez un ressort d'une extrême activité, une clarté d'esprit à percer les nues. Le plus souvent, ce même esprit vous paroîtra lâche, moite, & comme environné d'un épais brouillard. Tantôt il vous devance, & tantôt il reste immobile. Un instant, vous diriez : c'est un génie ; & l'instant d'après, c'est un sot. Vous vous tromperiez toujours ; c'est un enfant. C'est un aiglon qui fend l'air un instant, & retombe l'instant d'après dans son aire.

L'homme a trois sortes de voix, sçavoir, la voix parlante ou articulée, la voix chantante ou mélodieuse, & la

voix pathétique ou accentuée, qui sert de langage aux passions, & qui anime le chant & la parole. L'enfant a ces trois sortes de voix, ainsi que l'homme, sans les sçavoir allier de même : il a comme nous le rire, les cris, les plaintes, l'exclamation, les gémissemens ; mais il ne sçait pas en mêler les inflexions aux deux autres voix. Une musique parfaite est celle qui réunit le mieux ces trois voix. Les enfans sont incapables de cette musique-là, & leur chant n'a jamais d'ame. De même dans la voix parlante leur langage n'a point d'accent : ils crient, mais ils n'accroissent pas ; & comme il y a peu d'énergie dans leur discours, il y a peu d'accent dans leur voix.

Des enfans étourdis viennent les hommes vulgaires ; je ne sçache point d'observation plus générale & plus certaine que celle-là. Rien n'est plus diffi-

cile que de distinguer dans l'enfance la stupidité réelle , de cette apparente & trompeuse stupidité qui est l'annonce des ames fortes. Il paroît d'abord étrange que les deux extrêmes ayent des signes si semblables , & cela doit pourtant être ; car dans un âge où l'homme n'a encore nulles véritables idées , toute la différence qui se trouve entre celui qui a du génie & celui qui n'en a pas , est que le dernier n'admet que de fausses idées , & que le premier n'en trouvant que de telles n'en admet aucune ; il ressemble donc au stupide , en ce que l'un n'est capable de rien , & que rien ne convient à l'autre. Le seul signe qui peut les distinguer dépend du hazard qui peut offrir au dernier quelque idée à sa portée , au lieu que le premier est toujours le même par-tout. Le jeune Caton , durant son enfance , sembloit un imbécille dans la maison. Il étoit taciturne &

opiniâtre. Voilà tout le jugement qu'on portoit de lui. Ce ne fut que dans l'anti-chambre de Sylla que son oncle apprit à le connoître. S'il ne fût point entré dans cette anti-chambre, peut-être eût-il passé pour une brute jusqu'à l'âge de raison : si César n'eût point vécu, peut-être eût-on traité de visionnaire ce même Caton, qui pénétra son funeste génie & prévint tous ses projets de si loin. O que ceux qui jugent si précipitamment les enfans sont sujets à se tromper ! ils sont souvent plus enfans qu'eux.

L'apparente facilité d'apprendre est cause de la perte des enfans. On ne voit pas que cette facilité même est la preuve qu'ils n'apprennent rien. Leur cerveau lisse & poli, rend comme un miroir les objets qu'on lui présente ; mais rien ne reste, rien ne pénètre. L'enfant retient les mots, les idées se réfléchissent ; ceux qui l'écoutent les en-

tendent, lui seul ne les entend point.

Il faut des observations plus fines qu'on ne pense, pour s'affurer du vrai génie & du vrai goût d'un enfant, qui montre bien plus ses desirs que ses dispositions; & qu'on juge toujours par les premiers, faute de sçavoir étudier les autres. Je voudrois qu'un homme judicieux nous donnât un traité de l'art d'observer les enfans. Cet art seroit très-important à connoître : les peres & les maîtres n'en ont pas encore les élémens.

A douze ou treize ans les forces de l'enfant se développent bien plus rapidement que ses besoins. Le plus violent, le plus terrible ne s'est pas encore fait sentir à lui; l'organe même en reste dans l'imperfection, & semble pour en sortir que sa volonté l'y force. Peu sensible aux injures de l'air & des saisons, sa chaleur naissante lui tient lieu d'ha-

bit, son appétit lui tient lieu d'affaifonnement; tout ce qui peut nourrir est bon à son âge; s'il a sommeil, il s'étend sur la terre & dort; il se voit par-tout entouré de tout ce qui lui est nécessaire; aucun besoin imaginaire ne le tourmente; l'opinion ne peut rien sur lui; ses desirs ne vont pas plus loin: non-seulement il peut se suffire à lui même, il a de la force au-delà de ce qu'il lui faut; c'est le seul tems de sa vie où il sera dans ce cas.

Que fera-t-il donc de cet excédent de facultés & de forces, qu'il a de trop à présent & qui lui manquera dans un autre âge? Il tâchera de l'employer à des soins qui lui puissent profiter au besoin. Il jettera, pour ainsi dire, dans l'avenir le superflu de son être actuel: l'enfant robuste fera des provisions pour l'homme foible: mais il n'établira ses magasins ni dans les coffres qu'on peut

lui voler, ni dans des granges qui lui sont étrangères; pour s'approprier véritablement son acquis, c'est dans ses bras, dans sa tête, c'est dans lui qu'il le logera. Voici donc le tems des travaux, des instructions, des études.

Il ne s'agit point d'enseigner les sciences à l'enfant, mais de lui donner du goût pour les aimer & des méthodes pour les apprendre quand ce goût sera mieux développé.



A D O L E S C E N C E.

Nous naissons, pour ainsi dire, en deux fois : l'une pour exister, & l'autre pour vivre ; l'une pour l'espèce & l'autre pour le sexe. Ceux qui regardent la femme comme un homme imparfait ont tort, sans doute ; mais l'analogie extérieure est pour eux. Jusqu'à l'âge nubile, les enfans des deux sexes n'ont rien d'apparent qui les distingue ; même visage, même figure, même teint, même voix, tout est égal ; les filles sont des enfans, le même nom suffit à des êtres si semblables. Les mâles en qui l'on empêche le développement ultérieur du sexe, gardent cette conformité toute leur vie ; ils sont toujours de grands enfans : & les femmes ne perdant point cette même conformité,

semblent , à bien des égards , ne jamais être autre chose.

Mais l'homme , en général , n'est pas fait pour rester toujours dans l'enfance. Il en sort au tems prescrit par la nature, & ce moment de crise , bien qu'assez court, a de longues influences.

Comme le mugissement de la mer précède de loin la tempête , cette orageuse révolution s'annonce par le murmure des passions naissantes : une fermentation sourde avertit de l'approche du danger. Un changement dans l'humeur , des emportemens fréquens , une continuelle agitation d'esprit , rendent l'enfant presque indisciplinable. Il devient sourd à la voix qui le rendoit docile : C'est un lion dans sa fièvre : il méconnoît son guide , il ne veut plus être gouverné. Aux signes moraux d'une humeur qui s'altère , se joignent des changemens sensibles dans la figu-

re. Sa physionomie se développe & s'empreint d'un caractère; le coton rare & doux qui croît au bas de ses joues brunit, & prend de la consistance. Sa voix mue, ou plutôt il la perd : il n'est ni enfant ni homme & ne peut prendre le ton d'aucun des deux. Ses yeux, les organes de l'ame, qui n'ont rien dit jusqu'ici, trouvent un langage & de l'expression; un feu naissant les anime, leurs regards plus vifs ont encore une sainte innocence, mais ils n'ont plus leur première imbécillité : il sent déjà qu'ils peuvent trop dire, il commence à sçavoir les baisser & rougir; il devient sensible avant de sçavoir ce qu'il sent; il est inquiet sans raison de l'être. Tout cela peut venir lentement & vous laisser du tems encore; mais si sa vivacité se rend trop impatiente, si son emportement se change en fureur, s'il s'irrite & s'attendrit d'un instant à l'autre, s'il

verse des pleurs sans sujet ; si , près des objets qui commencent à devenir dangereux pour lui , son pouls s'éleve & son œil s'enflamme , si la main d'une femme se posant sur la sienne le fait frissonner , s'il se trouble ou s'intimide auprès d'elle : Ulyffe , ô sage Ulyffe ! prends garde à toi ; les outres que tu fermois avec tant de soin sont ouvertes : les vents sont déchaînés ; ne quitte plus un moment le gouvernail , ou tout est perdu.

La puberté & la puissance du sexe sont toujours plus hâtives chez les peuples instruits & policés , que chez les peuples ignorans & barbares. Les enfans ont une sagacité singuliere pour démêler à travers toutes les singeries de la décence , les mauvaises mœurs qu'elle couvre. Le langage épuré qu'on leur dicte , les leçons d'honnêteté qu'on leur donne , le voile du mystere qu'on affecte

de tendre devant leurs yeux , sont autant d'aiguillons à leur curiosité.

Les instructions de la nature sont tardives & lentes, celles des hommes sont presque toujours prématurées. Dans le premier cas , les sens éveillent l'imagination ; dans le second , l'imagination éveille les sens : elle leur donne une activité précoce qui ne peut manquer d'énerver , d'affoiblir d'abord les individus , puis l'espèce même à la longue.

Le premier sentiment dont un jeune homme élevé soigneusement est susceptible n'est pas l'amour , c'est l'amitié. Le premier acte de son imagination naissante est de lui apprendre qu'il a des semblables , & l'espèce l'affecte avant le sexe.

J'ai toujours vu que les jeunes gens corrompus de bonne heure , & livrés aux femmes & à la débauche , étoient inhumains & cruels ; la fougue du tem-

pérament les rendoit impatiens , vindicatifs, furieux : leur imagination, pleine d'un seul objet, se refusoit à tout le reste ; ils ne connoissoient ni pitié, ni miséricorde ; ils auroient sacrifié pere, mere & l'univers entiers, au moindre de leurs plaisirs. Au contraire, un jeune homme élevé dans une heureuse simplicité, est porté par les premiers mouvemens de la nature vers les passions terribles & affectueuses : son cœur compatissant s'émeut sur les peines de ses semblables ; il tressaille d'aïse quand il revoit ses camarades, ses yeux sçavent verser des larmes d'attendrissement ; il est sensible à la honte de déplaire, au regret d'avoir offensé. Si l'ardeur d'un sang qui s'enflamme le rend vif, emporté, colere, on voit, le moment d'après, toute la bonté de son cœur dans l'effusion de son repentir : il pleure, il gémit sur la blessure qu'il a faite, il vou-

droit au prix de son sang racheter celui qu'il a versé; tout son emportement s'éteint, toute sa fierté s'humilie devant le sentiment de sa fureur, un mot le défarme; il pardonne les torts d'autrui d'aussi bon cœur qu'il répare les siens. L'Adolescence n'est l'âge ni de la vengeance, ni de la haine: elle est celui de la commiseration, de la clémence, de la générosité. Oui, je le soutiens, & je ne crains point d'être démenti par l'expérience, un enfant qui n'est pas mal né, & qui a conservé jusqu'à vingt ans son innocence, est, à cet âge, le plus généreux, le meilleur, le plus aimant & le plus aimable des hommes.

Introduisez un jeune homme de vingt ans dans le monde; bien conduit, il fera dans un an plus aimable & plus judicieusement poli, que celui qui y aura été nourri dès son enfance; car le pre-

mier étant capable de sentir les raisons de tous les procédés relatifs à l'âge , à l'état, au sexe qui constituent cet usage, les peut réduire en principes, & les étendre aux cas non prévus ; au lieu que l'autre n'ayant que sa routine pour toute règle , est embarrassé si-tôt qu'on l'en sort. Les jeunes Demoiselles Françoises sont toutes élevées dans les couvents jusqu'à ce qu'on les marie. S'apperçoit-on qu'elles aient peine alors à prendre les manieres qui leur sont si nouvelles , & accusera-t-on les femmes de Paris d'avoir l'air gauche & embarrassé, d'ignorer l'usage du monde, pour n'y avoir pas été mises dès leur enfance ? Ce préjugé vient des gens du monde, qui ne connoissant rien de plus important que cette petite science, s'imaginent faussement qu'on ne peut s'y prendre de trop bonne heure pour l'acqué-

rir. Il est vrai qu'il ne faut pas non plus trop attendre. Quiconque a passé toute sa jeunesse loin du grand monde, y porte le reste de sa vie un air embarrassé, contraint, un propos toujours hors de propos, des manières lourdes & maladroites, dont l'habitude d'y vivre ne le défait plus, & qui n'acquiescent qu'un nouveau ridicule, par l'effort de s'en délivrer.

Que de précautions à prendre avec un jeune homme bien né, avant que de l'exposer au scandale des mœurs du siècle ! ces précautions sont pénibles, mais elles sont indispensables : c'est la négligence en ce point qui perd toute la Jeunesse ; c'est par le désordre du premier âge que les hommes dégèrent, & qu'on les voit devenir ce qu'ils sont aujourd'hui. Vils & lâches dans leurs vices mêmes, ils n'ont

que de petites ames, parce que leurs corps usés ont été corrompus de bonne heure ; à peine leur reste-t-il assez de vie pour se mouvoir. Leurs subtiles pensées marquent des esprits sans étoffe, ils ne sçavent rien sentir de grand & de noble ; ils n'ont ni simplicité ni vigueur. Abjects en toutes choses , & bassément méchans, ils ne sont que vains, fripons, faux ; ils n'ont pas même assez de courage pour être d'illustres scélérats.



*Portrait & Caractere d'EMILE,
ou de l'Éleve de M. ROUS-
SEAU, à l'âge de dix à douze
ans.*

SA figure, son port, sa contenance annoncent l'affurance & le contentement; la santé brille sur son visage; ses pas affermis lui donnent un air de vigueur; son teint délicat encore sans être fade n'a rien d'une mollesse efféminée, l'air & le soleil y ont déjà mis l'empreinte honorable de son sexe; ses muscles encore arrondis commencent à marquer quelques traits d'une physionomie naissante; ses yeux, que le feu du sentiment n'anime point encore, ont au moins toute leur sérénité native; de longs chagrins ne les ont point obscurcis, des pleurs sans fin n'ont point fil-

onné ses joues. Voyez dans ses mouvemens prompts, mais sûrs, la vivacité de son âge, la fermeté de l'indépendance, l'expérience des exercices multipliés. Il a l'air ouvert & libre, mais non pas insolent, ni vain; son visage qu'on n'a pas collé sur des livres ne tombe pas sur son estomach : on n'a pas besoin de lui dire, *levez la tête*; la honte ni la crainte ne la lui firent jamais baïffer.

Faisons lui place au milieu de l'assemblée. Messieurs, examinez-le, interrogez-le en toute confiance; ne craignez ni ses importunités, ni son babil, ni ses questions indiscrettes. N'ayez pas peur qu'il s'empare de vous, qu'il prétende vous occuper de lui seul, & que vous ne puissiez plus vous en défaire.

N'attendez pas, non plus, de lui des propos agréables, ni qu'il vous dise ce que je lui aurai dicté; n'en attendez que

la vérité naïve & simple, sans ornement, sans apprêt, sans vanité. Il vous dira le mal qu'il a fait ou celui qu'il pense, tout aussi librement que le bien; sans s'embarraffer en aucune sorte de l'effet que fera sur vous ce qu'il aura dit; il usera de la parole dans toute la simplicité de sa première institution.

L'on aime à bien augurer des enfans, & l'on a toujours regret à ce flux d'inepties qui vient presque toujours renverser les espérances qu'on voudroit tirer de quelque heureuse rencontre, qui par hazard leur tombe sur la langue. Si le mien donne rarement de telles espérances, il ne donnera jamais ce regret; car il ne dit jamais un mot inutile, & ne s'épuise pas sur un babil qu'il sçait qu'on n'écoute point. Ses idées sont bornées, mais nettes; s'il ne sçait rien par cœur, il sçait beaucoup par expérience. S'il lit moins bien qu'un autre

enfant dans nos livres, il lit mieux dans celui de la nature ; son esprit n'est point dans sa langue, mais dans sa tête ; il a moins de mémoire que de jugement ; il ne sçait parler qu'un langage, mais il entend ce qu'il dit, & s'il ne dit pas si bien que les autres disent, en revanche il fait mieux qu'ils ne font.

Il ne sçait ce que c'est que routine, usage, habitude ; ce qu'il fit hier n'influe point sur ce qu'il fait aujourd'hui : il ne suit jamais de formule, ne cède point à l'autorité ni à l'exemple, & n'agit ni ne parle que comme il lui convient. Ainsi n'attendez pas de lui des discours dictés ni des manières étudiées, mais toujours l'expression fidèle de ses idées & la conduite qui naît de ses penchans.

Vous lui trouvez un petit nombre de notions morales qui se rapportent à son état actuel, aucune sur l'état relatif des

hommes : & de quoi lui serviroient-elles , puisqu'un enfant n'est pas encore membre actif de la société ? Parlez-lui de liberté , de propriété , de convention même : il peut en sçavoir jusques-là ; il sçait pourquoi ce qui est à lui est à lui , & pourquoi ce qui n'est pas à lui n'est pas à lui. Passé cela , il ne sçait plus rien. Parlez-lui de devoir , d'obéissance , il ne sçait ce que vous voulez dire ; commandez-lui quelque chose , il ne vous entendra pas : mais dites-lui ; si vous me faisiez tel plaisir , je vous le rendrois dans l'occasion : à l'instant il s'empressera de vous complaire ; car il ne demande pas mieux que d'étendre son domaine , & d'acquérir sur vous des droits qu'il sçait être inviolables : peut-être même n'est-il pas fâché de tenir une place , de faire nombre , d'être compté pour quelque chose ; mais s'il a ce dernier motif , le voilà déjà
forti

forti de la nature, & vous n'avez pas bien bouché d'avance toutes les portes de la vanité.

De son côté, s'il a besoin de quelque assistance, il la demandera indifferemment au premier qu'il rencontre, il la demanderoit au Roi comme à son laquais : tous les hommes sont encore égaux à ses yeux. Vous voyez, à l'air dont il prie, qu'il sent qu'on ne lui doit rien. Il sçait que ce qu'il demande est une grace, il sçait aussi que l'humanité porte à en accorder. Ses expressions sont simples & laconiques. Sa voix, son regard, son geste, sont d'un être également accoutumé à la complaisance & au refus. Ce n'est ni la rampante & servile soumission d'un esclave, ni l'impérieux accent d'un maître; c'est une modeste confiance en son semblable; c'est la noble & touchante douceur d'un être libre, mais sensible &

foible , qui implore l'assistance d'un être libre , mais fort & bienfaisant. Si vous lui accordez ce qu'il vous demande , il ne vous remerciera pas , mais il sentira qu'il a contracté une dette. Si vous le lui refusez , il ne se plaindra point , il sçait que cela seroit inutile : il ne se dira point ; on m'a refusé : mais il se dira ; cela ne pouvoit pas être ; & on ne se mutine guères contre la nécessité bien reconnue.

Laissez le seul en liberté , voyez-le agir sans lui rien dire ; considérez ce qu'il fera & comme il s'y prendra. N'ayant pas besoin de se prouver qu'il est libre , il ne fait jamais rien par étourderie , & seulement pour faire un acte de pouvoir sur lui-même ; ne sçait-il pas qu'il est toujours maître de lui ? Il est alerte , léger , dispos ; ses mouvemens ont toute la vivacité de son âge , mais vous n'en voyez pas un qui n'ait

une fin. Quoi qu'il veuille faire, il n'entreprendra jamais rien qui soit au-dessus de ses forces, car il les a bien éprouvées & les connoît : ses moyens sont toujours appropriés à ses desseins, & rarement il agira sans être assuré du succès. Il aura l'œil attentif & judicieux ; il n'ira pas niaisement interrogeant les autres sur tout ce qu'il voit, mais il l'examinera lui-même, & se fatiguera pour trouver ce qu'il veut apprendre, avant de le demander. S'il tombe dans des embarras imprévus, il se troublera moins qu'un autre ; s'il y a du risque, il s'effraiera moins aussi. Comme son imagination reste encore inactive & qu'on n'a rien fait pour l'animer, il ne voit que ce qui est, n'estime les dangers que ce qu'ils valent, & garde toujours son sang-froid. La nécessité s'appesantit trop souvent sur lui pour qu'il regimbe encore contre elle ; il en porte

le joug dès sa naissance, l'y voilà bien accoutumé; il est toujours prêt à tout.

Qu'il s'occupe ou qu'il s'amuse, l'un & l'autre est égal pour lui; ses jeux sont ses occupations, il n'y sent point de différence. Il met à tout ce qu'il fait un intérêt qui fait rire, & une liberté qui plaît, en montrant à la fois le tour de son esprit & la sphère de ses connoissances. N'est-ce pas le spectacle de cet âge, un spectacle charmant & doux de voir un joli enfant, l'œil vif & gai, l'air content & serein, la physionomie ouverte & riante, faire en se jouant les choses les plus sérieuses, ou profondément occupé des plus frivoles amusemens?

Voul-z-vous à présent le juger par comparaison? Mêlez-le avec d'autres enfans, & laissez-le faire. Vous verrez bientôt lequel est le plus vraiment formé, lequel approche le mieux de la per,

fection de leur âge. Parmi les enfans de la ville, nul n'est plus adroit que lui, mais il est plus fort qu'aucun autre. Parmi de jeunes payfans, il les égale en force & les passe en adresse. Dans tout ce qui est à portée de l'enfance, il juge, il raisonne, il prévoit mieux qu'eux tous. Est-il question d'agir, de courir, de sauter, d'ébranler des corps, d'enlever des masses, d'estimer des distances, d'inventer des jeux, d'emporter des prix? On diroit que la nature est à ses ordres, tant il sçait aisément plier toutes choses à ses volontés. Il est fait pour guider, pour gouverner ses égaux : le talent, l'expérience lui tiennent lieu de droit & d'autorité. Donnez-lui l'habit & le nom qu'il vous plaira, peu importe ; il primera par-tout, il deviendra par-tout le chef des autres ; ils sentiront toujours sa supériorité sur eux. Sans vouloir commander, il sera le maître ; sans croire obéir, ils obéiront,

Il est parvenu à la maturité de l'enfance, il a vécu de la vie d'un enfant, il n'a point acheté sa perfection aux dépens de son bonheur : au contraire, ils ont concouru l'un à l'autre. En acquérant toute la raison de son âge, il a été heureux & libre autant que sa constitution lui permet de l'être. Si la fatale faux vient moissonner en lui la fleur de nos espérances, nous n'avons point à pleurer à la fois sa vie & sa mort ; nous n'aigrirons pas nos douleurs du souvenir de celles que nous lui aurons causées ; nous nous dirons : au moins il a joui de son enfance ; nous ne lui avons rien fait perdre de ce que la nature lui avoit donné.



*Portrait & Caractere du même
Eleve dans un âge plus avan-
cé ; de son entrée dans le
monde, & comment il s'y com-
porte.*

DANS quelque rang qu'il puisse être né, dans quelque société qu'il commence à s'introduire, son début sera simple & sans éclat ; à Dieu ne plaise qu'il soit assez malheureux pour y briller : les qualités qui frappent au premier coup d'œil ne sont pas les siennes, il ne les a ni les veut avoir. Il met trop peu de prix aux jugemens des hommes pour en mettre à leurs préjugés, & ne se soucie point qu'on l'estime avant que de le connoître. Sa maniere de se présenter n'est ni modeste, ni vaine, elle est naturelle & vraie ; il ne connoît ni :

gêne, ni déguisement, & il est au milieu d'un cercle, ce qu'il est seul & sans témoin. Sera-t-il pour cela grossier, dédaigneux, sans attention pour personne? Tout au contraire, si seul il ne compte pas pour rien les autres hommes, pourquoi les compteroit-il pour rien vivant avec eux? Il ne les préfère point à lui dans ses manières, parce qu'il ne les préfère point à lui dans son cœur : mais il ne montre pas, non plus, une indifférence qu'il est bien éloigné d'avoir : s'il n'a pas les formules de la politesse, il a les soins de l'humanité. Il n'aime à voir souffrir personne, il n'offrira pas sa place à un autre par simagrée, mais il la lui cédera volontiers par bonté, si, le voyant oublié, il juge que cet oubli le mortifie ; car il en coûtera moins à mon jeune homme de rester de bout volontairement, que de voir l'autre y rester par force.

Quoi-

Quoiqu'en général Emile n'estime pas les hommes, il ne leur montrera point de mépris, parce qu'il les plaint & s'attendrit sur eux. Ne pouvant leur donner le goût des biens réels, il leur laisse les biens de l'opinion dont ils se contentent, de peur que les leur ôtant à pure perte, il ne les rendît plus malheureux qu'auparavant. Il n'est donc pas disputeur, ni contredisant : il n'est pas, non plus, complaisant & flatteur; il dit son avis sans combattre celui de personne, parce qu'il aime la liberté par-dessus toute chose, & que la franchise en est un des plus beaux droits. Il parle peu parce qu'il ne se soucie guères qu'on s'occupe de lui; par la même raison, il ne dit que des choses utiles; autrement, qu'est-ce qui l'engageroit à parler? Emile est trop instruit pour être jamais babillard.

Loin de choquer les manieres des
Tome II. B b

autres, Emile s'y conforme assez volontiers, non pour paroître instruit des usages, ni pour affecter les airs d'un homme poli, mais au contraire, de peur qu'on ne le distingue, pour éviter d'être apperçu ; & jamais il n'est plus à son aise, que quand on ne prend pas garde à lui.

Quoi qu'entrant dans le monde, il en ignore absolument les manieres : il n'est pas pour cela timide & craintif ; s'il se dérobe, ce n'est point par embarras, c'est que pour bien voir il faut n'être pas vu : car ce qu'on pense de lui, ne l'inquiète guères, & le ridicule ne lui fait pas la moindre peur. Cela fait qu'étant toujours tranquille & de sang froid, il ne se trouble point par la mauvaise honte. Soit qu'on le regarde ou non, il fait toujours de son mieux ce qu'il fait ; & toujours tout à lui pour bien observer les autres, il fait les usages avec

une aisance que ne peuvent avoir les esclaves de l'opinion. On peut dire qu'il prend plutôt l'usage du monde, précisément parce qu'il en fait peu de cas.

Ne vous trompez pas, cependant, sur sa contenance, & n'allez pas la comparer à celle de vos jeunes agréables. Il est ferme, & non suffisant, ses manières sont libres & non dédaigneuses : l'air insolent n'appartient qu'aux esclaves, l'indépendance n'a rien d'affecté.

Qu'and on aime on veut être aimé ; Emile aime les hommes, il veut donc leur plaire. A plus forte raison, il veut plaire aux femmes. Son âge, ses mœurs, son projet de trouver une compagne estimable, tout concourt à nourrir en lui ce desir. Je dis ses mœurs, car elles y font beaucoup ; les hommes qui en ont, sont les vrais adorateurs des femmes. Ils n'ont pas, comme les autres, je ne

ſçais quel jargon moqueur de galanterie, mais ils ont un empreflement plus vrai, plus tendre & qui part du cœur. Je connoîtrois près d'une jeune femme un homme qui a des mœurs & qui commande à la nature, entre cent mille débauchés. Jugez de ce que doit être Emile avec un tempérament tout neuf, & tant de raifons d'y refter ! pour auprès d'elles, je crois qu'il fera quelquefois timide & embarrassé ; mais sûrement cet embarras ne leur déplaira pas, & les moins friponnes n'auront encore que trop fouvent l'art d'en jouir & de l'augmenter. Au reſte, ſon empreflement changera ſenſiblement de forme ſelon les états. Il fera plus modeste & plus reſpectueux pour les femmes, plus vif, & plus tendre auprès des filles à marier.

Personne ne fera plus exact à tous les égards fondés ſur l'ordre de la na-

ture, & même sur le bon ordre de la société; mais les premiers seront toujours préférés aux autres, & il respectera davantage un particulier plus vieux que lui, qu'un magistrat de son âge. Etant donc, pour l'ordinaire, un des plus jeunes des sociétés où il se trouvera, il sera toujours un des plus modestes, non par la vanité de paroître humble, mais par un sentiment naturel & fondé sur la raison. Il n'aura point l'impertinent sçavoir-vivre d'un jeune fat, qui, pour amuser la compagnie, parle plus haut que les sages, & coupe la parole aux anciens : il n'autorisera point, pour sa part, la réponse d'un vieux Gentilhomme à LOUIS XV, qui lui demandoit lequel il préféroit de son siècle, ou de celui ci : *Sire, j'ai passé ma jeunesse à respecter les vieillards, & il faut que je passe*

ma vieilleſſe à reſpecter les enfans.

Ayant une ame tendre & ſenſible, mais n'appréciant rien ſur le taux de l'opinion, quoiqu'il aime à plaire aux autres, il ſe fouciera peu d'en être conſidéré. D'où il ſuit qu'il ſera plus affectueux que poli, qu'il n'aura jamais d'airs ni de faſte, & qu'il ſera plus touché d'une careſſe, que de mille éloges. Par les mêmes raiſons, il ne négligera ni ſes manières, ni ſon maintien : il pourra même avoir quelque recherche dans ſa parure, non pour paroître un homme de goût, mais pour rendre ſa figure plus agréable.

Aimant les hommes parce qu'ils ſont ſes ſemblables, il aimera ſur-tout ceux qui lui reſſemblent le plus, parce qu'il ſe ſentira bon, & jugeant de cette reſſemblance par la conformité des goûts dans les choſes morales, dans tout ce qui

tient au bon caractère, il sera fort aise d'être approuvé. Il ne se dira pas précisément, je me réjouis parce qu'on m'approuve; mais, je me réjouis parce qu'on approuve ce que j'ai fait de bien; je me réjouis de ce que les gens qui m'honorent se font honneur; tant qu'ils jugeront aussi sainement, il sera beau d'obtenir leur estime.



*Portrait & Caractère de SOPHIE,
ou de la Compagne future
d'EMILE.*

SOPHIE est bien née, elle est d'un bon naturel; elle a le cœur très-sensible, & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à moderer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une physionomie qui promet une ame & qui ne ment pas; on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux

caractère. Elle sçait tirer parti de ses défauts mêmes, & si elle étoit plus parfaite elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle, mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect, mais plus on la voit & plus elle s'embellit; elle gagne où tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus imposante; mais on ne sçauroit avoir une taille mieux prise, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une physionomie plus touchante. Sans éblouir, elle intéresse, elle charme, & l'on ne sçauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; sa mere n'a point d'autre femme de

chambre qu'elle : elle a beaucoup de goût pour se mettre avec avantage , mais elle hait les riches habillemens , on voit toujours dans le sien la simplicité jointe à l'élégance ; elle n'aime point ce qui brille , mais ce qui sied. Elle ignore quelles sont les couleurs à la mode , mais elle sçait à merveille celles qui lui sont favorables. Il n'y a pas une jeune personne qui paroisse mise avec moins de recherche , & dont l'ajustement soit plus recherché ; pas une pièce du sien n'est prise au hazard , & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-moderne en apparence & très-coquette en effet ; elle n'étale pas ses charmes , elle les couvre , mais en les couvrant elle sçait les faire imaginer. En la voyant , on dit : voilà une fille modeste & sage ; mais tant qu'on reste auprès d'elle , les yeux & le cœur errent sur toute sa personne , sans qu'on puisse

les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple n'est mis à sa place que pour en être ôté piece à piece par l'imagination.

Sophie a des talens naturels ; elle les sent & ne les a pas négligés ; mais n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légèrement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne & sans mal-adresse.

Ce que Sophie sçait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de soin, ce sont les travaux de son sexe, même ceux dont on ne s'avise point comme de tailler & coudre ses robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille qu'elle ne sçache faire & qu'elle ne fasse avec plaisir ; mais le travail qu'elle préfère à

tout autre est la dentelle , parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable , & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légèreté. Elle s'est appliquée aussi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuisine & l'office ; elle sçait le prix des denrées , elle en connoît les qualités ; elle sçait fort bien tenir les comptes , elle sert de maître d'hôtel à sa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même , en gouvernant la maison paternelle , elle apprend à gouverner la sienne ; elle peut suppléer aux fonctions des domestiques & le fait toujours volontiers. On ne sçait jamais bien commander que ce qu'on sçait exécuter soi-même : c'est la raison de sa mere pour l'occuper ainsi. Pour Sophie , elle ne va pas si loin : son premier devoir est celui de fille , & c'est maintenant le seul qu'elle songe à remplir. Son unique vue

est de servir sa mere & de la soulager d'une partie de ses soins.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond, un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes: car le sien ne s'est pas formé par la lecture; mais seulement par les conversations de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde qu'elle a vû. Sophie a naturellement de la gaieté; elle étoit même folâtre dans son enfance; mais peu-à-peu sa mere a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit ren-

du nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le tems de l'être ; & maintenant que ce tems est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre, sans indiquer la raison de ce changement : c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup rentrer en elle-même, se taire, baisser les yeux & rougir : il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges, participe un peu de chacun des deux.

Sophie est d'une sensibilité trop grande pour conserver une parfaite égalité d'humeur, mais elle a trop de douceur pour que cette sensibilité soit fort importune aux autres ; c'est à elle seule qu'elle fait du mal. Qu'on dise un seul mot qui la blesse ; elle ne boude pas, mais son cœur se gonfle ; elle tâche de

s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ses pleurs son pere ou sa mere la rappelle & dise un seul mot, elle vient à l'instant jouer & rire en s'effuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ses sanglots.

Elle n'est pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprices. Son humeur, un peu trop poussée, dégénere en mutinerie, & alors elle est sujette à s'oublier. Mais laissez-lui le tems de revenir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que la honte ne vient pas tant du châtement que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement

lui fit la moindre peine, & si-tôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice : vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'éleve, & se révolte en eux contre l'injustice ; la nature ne les fit point pour la tolérer.

Sophie a de la religion, mais une religion raisonnable & simple, peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt, ne connoissant de pratique essentielle que la morale, elle dévoue sa vie entière à servir Dieu en faisant le bien. Dans toutes les instructions que ses parens lui ont données sur
ce

ce sujet, ils l'ont accoutumée à une soumission respectueuse, en lui disant toujours : » Ma fille, ces connoissances ne sont pas de votre âge ; votre mari vous en instruira quand il sera tems ». Du reste, au lieu de longs discours de piété, ils se contentent de la lui prêcher par leur exemple, & cet exemple est gravé dans son cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour est devenu sa passion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de si beau que la vertu ; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux anges ; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misère, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme deshonnête ; elle l'aime enfin comme chère à son respectable père, à sa tendre & digne mère ; non contents d'être heureux de

leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne, & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & honnête jusqu'à son dernier soupir ; elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir : elle l'a juré quand elle en auroit dû révoquer l'engagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaieté ;

les folâtres jeux ne font plus faits pour elle : loin de craindre l'ennui de la solitude, elle le cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une Cour, mais un Amant ; elle aime mieux plaire à un feul honnête homme, & lui plaire toujours, que d'élever en fa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain fe change en huée.

Les femmes font les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le font du mérite des femmes ; cela est de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en use, mais avec la modestie qui convient à sa jeunesse, à son inexpérience, à son état ; elle ne juge que des choses qui font à sa portée, & elle n'en juge que quand cela sert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des

absens qu'avec la plus grande circonfpection, sur-tout si ce sont des femmes. Elle pense que ce qui les rend médifantes & fatyriques, est de parler de leur sexe : tant qu'elles se bornent à parler du nôtre, elles ne sont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle sçait : c'est un honneur qu'elle croit devoir à son sexe ; & pour celles dont elle ne sçait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout, & cela s'entend.

Sophie a peu d'usage du monde ; mais elle est obligeante, attentive & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la sert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politesse à elle qui ne tient point aux formules, qui n'est point asservi aux modes, qui ne change point avec elles, qui ne fait rien par usage, mais qui vient d'un vrai

désir de plaire, & qui plaît. Elle ne sçait point les complimens triviaux & n'en invente point de plus recherchés ; elle ne dit pas qu'elle est très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. Elle s'avise encore moins de tourner des phrases. Pour une attention, pour une politesse établie, elle répond par une révérence ou par un simple, *je vous remercie* : mais ce mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage françois l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main en passant d'une chambre à l'autre sur un bras sexenaire qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier & s'élançe en deux sauts

dans la chambre , en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet , quoiqu'elle ne soit pas grande , elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer. .

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes , mais même avec les hommes mariés , ou beaucoup plus âgés qu'elle ; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance , & reprendra la sienne au-dessous si-tôt qu'elle le pourra ; car elle sçait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe , comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse , qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge , c'est autre chose ; elle a besoin d'un ton différent pour leur en imposer , & elle sçait le prendre sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes , elle gar-

dera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles; s'ils dégènerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser; car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sçait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec

une colere apparente, mais avec un ironique applaudissement, qui déconcerte ; ou d'un ton froid, auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentilleffes, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : » Monsieur, j'ai grand'peur de » sçavoir ces choses-là mieux que vous ; » si nous n'avons rien de plus curieux » à dire, je crois que nous pouvons fi- » nir ici l'entretien. » Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables, s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on

qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier : mais tout galant persifflage est toujours rebuté ; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

PENSÉES MORALES.

ON ne peut réfléchir sur les mœurs ; qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers tems. C'est un beau rivage paré des seules mains de la nature , vers lequel on tourne incessamment les yeux , & dont on se sent éloigner à regret.



La seule leçon de Morale qui con-
Tome II. D d

viennent à l'enfance & la plus importante à tout âge, est de ne jamais faire de mal à personne. Le précepte même de faire du bien, s'il n'est subordonné à celui là, est dangereux, faux, contradictoire. Qui est-ce qui ne fait pas du bien? Tout le monde en fait, le méchant comme les autres; il fait un heureux aux dépens de cent misérables, & de-là viennent toutes nos calamités. Les plus sublimes vertus sont négatives: elles sont aussi les plus difficiles, parce qu'elles sont sans ostentation, & au-dessus même de ce plaisir si doux au cœur de l'homme, d'en renvoyer un autre content de nous. O, quel bien fait nécessairement à ses semblables celui d'entre eux, s'il en est un, qui ne leur fait jamais de mal! de quelle intrépidité d'ame, de quelle vigueur de caractère il a besoin pour cela! Ce n'est pas en raisonnant sur cette maxime, c'est en tâ-

chant de la pratiquer, qu'on sent combien il est grand & pénible d'y réussir.



Le précepte de ne jamais nuire à autrui emporte celui de tenir à la société humaine le moins qu'il est possible; car dans l'état social le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre. Ce rapport est dans l'essence de la chose & rien ne sçauroit le changer; qu'on cherche, sur ce principe lequel est le meilleur de l'homme social ou du solitaire. Un auteur illustre dit qu'il n'y a que le méchant qui soit seul; moi je dis qu'il n'y a que le bon qui soit seul: si cette proposition est moins sententieuse, elle est plus vraie & mieux raisonnée que la précédente. Si le méchant étoit seul, quel mal feroit-il? C'est dans la société qu'il dresse ses machines pour nuire aux autres.



Il faut étudier la société par les hommes, & les hommes par la société : ceux qui voudront traiter séparément la politique & la morale, n'entendront jamais rien à aucune des deux. En s'attachant d'abord aux relations primitives, on voit comment les hommes en doivent être affectés, & quelles passions en doivent naître. On voit que c'est réciproquement par le progrès des passions que ces relations se multiplient & se resserrent. C'est moins la force des bras que la modération des cœurs, qui rend les hommes indépendans & libres. Quiconque désire peu de choses tient à peu de gens ; mais confondant toujours nos vains desirs avec nos besoins physiques, ceux qui ont fait de ces derniers les fondemens de la société humaine, ont toujours pris les effets pour les cau-

ses, & n'ont fait que s'égarer dans tous leurs raisonnemens.



Il n'y a point de connoissance morale qu'on ne puisse acquérir par l'expérience d'autrui ou par la sienne. Dans le cas où cette expérience est dangereuse, au lieu de la faire soi-même, on tire sa leçon de l'histoire.



N'allons pas chercher dans les livres des principes & des règles que nous trouverons plus sûrement au-dedans de nous. Laissons-là toutes ces vaines disputes des Philosophes sur le bonheur & sur la vertu ; employons à nous rendre bons & heureux le tems qu'ils perdent à chercher comment on doit l'être, & proposons-nous de grands exemples à imiter, plutôt que de vains systêmes à suivre.



Celui qui a tâché de vivre de maniere à n'avoir pas besoin de songer à la mort, la voit venir sans effroi. Qui s'en dort dans le sein d'un pere, n'est pas en souci du réveil.



On diroit aux murmures des impatiens mortels, que Dieu leur doit la récompense avant le mérite, & qu'il est obligé de payer leur vertu d'avance. O! soyons bons premierement, & puis nous serons heureux. N'exigeons pas le prix avant la victoire, ni le salaire avant le travail. Ce n'est point dans la lice; disoit Plutarque, que les vainqueurs de nos jeux sacrés sont couronnés; c'est après qu'ils l'ont parcourue.



Le premier prix de la justice est de sentir qu'on la pratique.



La paix de l'ame consiste dans le mépris de tout ce qui peut la troubler.



Si c'est la raison qui fait l'homme, c'est le sentiment qui le conduit.



Les grandeurs du monde corrompent l'ame, l'indigence l'avilit.



Si la tristesse attendrit l'ame, une profonde affliction l'endurcit.



On perd tout le tems qu'on peut mieux employer.



C'est un second crime de tenir un serment criminel.



Un état permanent est-il fait pour l'homme? Non, quand on a tout acquis, il faut perdre; ne fût-ce que le plaisir de la possession, qui s'use par elle.



Les chagrins & les peines peuvent être comptés pour des avantages, en ce qu'ils empêchent le cœur de s'endurcir aux malheurs d'autrui. On ne sçait pas quelle douceur, c'est de s'attendrir sur ses propres maux & sur ceux des autres. La sensibilité porte toujours dans l'ame un certain contentement de soi-même indépendant de la fortune & des évènements.



Le pays des chimères, est en ce monde, le seul digne d'être habité; & tel est le néant des choses humaines, que hors

l'être existant par lui-même, il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.



La pure Morale est si chargée de devoirs severes que, si on la surcharge encore de formes indifférentes, c'est presque toujours aux dépens de l'essentiel. On dit que c'est le cas de la plûpart des Moines, qui, soumis à mille règles inutiles, ne sçavent ce que c'est qu'honneur & vertu.



Nul ne peut être heureux, s'il ne jouit de sa propre estime.



Si la véritable jouissance de l'ame est dans la contemplation du beau, comment le méchant peut-il l'aimer dans autrui, sans être forcé de se haïr lui-même?



Il n'y a d'asyle sûr que celui où l'on peut échapper à la honte & au repentir.



Les mauvaises maximes sont pires que les mauvaises actions. Les passions déréglées inspirent les mauvaises actions; mais les mauvaises maximes corrompent la raison même, & ne laissent plus de ressource pour revenir au bien.



L'amour-propre est un instrument utile, mais dangereux; souvent il blesse la main qui s'en sert, & fait rarement du bien sans mal.



L'abus du sçavoir produit l'incrédulité. Tout Sçavant dédaigne le sentiment vulgaire; chacun en veut avoir un à soi. L'orgueilleuse philosophie mé-

ne à l'esprit-fort , comme l'aveugle dévotion au fanatisme.



L'intérêt particulier nous trompe ; il n'y a que l'espoir du juste qui ne trompe point.



Tel est le sort de l'Humanité ; la raison nous montre le but , & les passions nous en écartent.



Tout est source de mal au-delà du nécessaire physique. La nature ne nous donne que trop de besoins ; & c'est au moins une très-haute imprudence de les multiplier sans nécessité , & mettre ainsi son ame dans une plus grande dépendance.



Le premier pas vers le vice est de mettre du mystère aux actions innocentes ;

& quiconque aime à se cacher, a tôt ou tard raison de se cacher. Un seul précepte de morale peut tenir lieu de tous les autres ; c'est celui-ci : » Ne fais » ni ne dis jamais rien que tu ne veuilles » que tout le monde voye & entende ; « & pour moi j'ai toujours regardé comme le plus estimable des hommes ce Romain qui vouloit que sa maison fût construite de maniere qu'on vît tout ce qui s'y faisoit.



C'est le dernier degré de l'opprobre de perdre avec l'innocence le sentiment qui la faisoit aimer.



Il y a des objets si odieux qu'il n'est pas même permis à l'homme d'honneur de les voir. L'indignation de la vertu ne peut supporter le spectacle du vice.



Le sage observe le désordre public qu'il ne peut arrêter ; il l'observe & montre sur son visage attristé la douleur qu'il lui cause ; mais quant aux désordres particuliers, il s'y oppose ou détourne les yeux de peur qu'ils ne s'autorisent de sa présence.



Les illusions de l'orgueil sont la source de nos plus grands maux : mais la contemplation de la misère humaine rend le sage toujours modéré. Il se tient à sa place, il ne s'agite point pour en sortir, il n'use point inutilement ses forces pour jouir de ce qu'il ne peut conserver, & les employant toutes à bien posséder ce qu'il a, il est en effet plus puissant & plus riche de tout ce qu'il désire de moins que nous. Etre mortel & périssable, irai-je me former

des nœuds éternels sur cette terre , où tout change , où tout passe , & dont je disparoîtrai demain ?



La patience est amere ; mais son fruit est doux.



Il faut une ame saine pour sentir les charmes de la retraite.



Une ame saine peut donner du goût à des occupations communes , comme la santé du corps fait trouver bons les alimens les plus simples.



L'esprit s'étrécit à mesure que l'ame se corrompt.



Quiconque rougit est déjà coupable : la vraie innocence n'a honte de rien.



Tout ce qui tient à l'homme se sent de sa caducité ; tout est fini , tout est passager dans la vie humaine , & quand l'état qui nous rend heureux dureroit sans cesse , l'habitude d'en jouir nous en ôteroit le goût. Si rien ne change au dehors , le cœur change ; le bonheur nous quitte , ou nous le quittons.



Souvent l'injustice & la fraude trouvent des protecteurs ; jamais elles n'ont le public pour elles : c'est en ceci que la voix du peuple est la voix de Dieu.



PENSÉES DIVERSES.

TANT de Livres d'histoires, de relations, de voyages qu'on imprime, nous font négliger le livre du monde, ou si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet.



On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit.



L'ignorance n'est un obstacle ni au bien ni au mal ; elle est seulement l'état naturel de l'homme.



L'ignorance n'a jamais fait de mal ; l'erreur seule est funeste, & on ne s'égare point, parce qu'on ne sçait pas, mais parce qu'on croit sçavoir.

Naturel-



Naturellement l'homme ne pense guères. Penser est un art qu'il apprend comme tous les autres & même plus difficilement.



L'étude use la machine, épuise les esprits, détruit la force, endort le courage; & cela seul montre assez qu'elle n'est pas faite pour nous.



Rien ne conserve mieux l'habitude de réfléchir que d'être plus content de soi que de sa fortune.



Un sot peut réfléchir quelquefois; mais ce n'est jamais qu'après la sottise.



Il n'y a qu'un géomètre & un sot qui puissent parler sans figures.



C'est une chose bien commode que la critique ; car où l'on attaque avec un mot, il faut des pages pour se défendre.



Il y a peu de phrases qu'on ne puisse rendre absurdes en les isolant. Cette manœuvre a toujours été le talent des Critiques subalternes ou envieux.



Il y a une gentillesse de style, qui, n'étant point naturelle, ne vient d'elle-même à personne, & marque la prétention de celui qui s'en sert.



Tout observateur qui se pique d'esprit est suspect. Sans y songer il peut sacrifier la vérité des choses à l'éclat des pensées, & faire jouer sa phrase aux dépens de la justice.



Il y a un certain unifion d'ames qui s'apperçoit au premier instant & qui produit bientôt la familiarité.



Le penser mâle des ames fortes leur donne un idiôme particulier ; & les ames communes n'ont pas la grammaire de cette langue.



Le plus lent à promettre est toujours le plus fidele à tenir.



C'est un excellent moyen de bien voir les conféquences des choses, que de sentir vivement tous les risques qu'elles nous font courir.



Quelquefois le myftère a fçû tendre

E e ij

son voile au sein de la turbulente joie
& du fracas des festins.



La gourmandise est le vice des cœurs
qui n'ont point d'étoffe.



On peut résister à tout, hors à la bien-
veillance; & il n'y a pas de moyen plus
sûr d'acquérir l'affection des autres que
de leur donner la sienne.



Que ceux qui nous exhortent à faire
ce qu'ils disent, & non ce qu'ils font,
disent une grande absurdité! qui ne fait
pas ce qu'il dit, ne le dit jamais bien;
car le langage du cœur, qui touche &
persuade, y manque.



Les cœurs qu'échauffe un feu cé-
leste trouvent dans leurs propres senti-

mens une sorte de jouissance pure & délicate indépendante de la fortune & du reste de l'univers.



Les consolations indiscrettes ne font qu'aigrir les violentes afflictions.



C'est sur-tout la continuité des maux qui rend leur poids insupportable, & l'ame résiste bien plus aisément aux vives douleurs qu'à la tristesse prolongée.



Un cœur malade ne peut guère écouter la raison que par l'organe du sentiment.



Quand l'amour s'est insinué trop avant dans la substance de l'ame, il est bien difficile de l'en chasser; il en ren-

force & pénétre tous les traits comme une eau forte & corrosive.



Un cœur languissant est tendre ; la tristesse fait fermenter l'amour.



Le jargon fleuri de la galanterie est beaucoup plus éloigné du sentiment, que le ton le plus simple qu'on puisse prendre.



Louer quelqu'un en face , à moins que ce ne soit sa maîtresse , qu'est-ce faire autre chose , sinon le taxer de vanité ? .



Tout est plein de ces poltrons adroits qui cherchent , comme on dit , à tâter leur homme ; c'est-à-dire à découvrir quelqu'un qui soit encore plus poltron

qu'eux & aux dépens duquel ils puissent se faire valoir.



On ne s'ennuie jamais de son état, quand on n'en connoît point de plus agréable. De tous les hommes du monde, les sauvages sont les moins curieux; tout leur est indifférent : ils ne jouissent pas des choses, mais d'eux; ils passent leur vie à ne rien faire, & ne s'ennuient jamais.



L'homme du monde est tout entier dans son masque. N'étant presque jamais en lui-même, il y est toujours étranger & mal à son aise, quand il est forcé d'y rentrer. Ce qu'il est n'est rien, ce qu'il paroît est tout pour lui.



C'est dans les appartemens dorés

qu'un écolier va prendre les airs du monde ; mais le sage en apprend les mystères dans la chaumière du pauvre.



Une des choses qui rendent les prédications les plus inutiles , est qu'on les fait indifféremment à tout le monde , sans discernement & sans choix. Comment peut-on penser que le même sermon convienne à tant d'auditeurs si diversemens disposés , si différens d'esprit , d'humeur , d'âge , de sexe , d'états & d'opinions ? Il n'y en a peut-être pas deux auxquels ce qu'on dit à tous puisse être convenable ; & toutes nos affections ont si peu de constance , qu'il n'y a peut-être pas deux momens dans la vie de chaque homme , où le même discours fît sur lui la même impression.



Les récompenses sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs. Il y a mille prix pour les beaux discours, aucun pour les belles actions.



La liberté n'est dans aucune forme de gouvernement ; elle est dans le cœur de l'homme libre : il la porte par-tout avec lui ; l'homme vil porte par-tout la servitude.



Être pauvre sans être libre, c'est le pire état où l'homme puisse tomber.



Le démon de la propriété infecte tout ce qu'il touche.



Il n'y a point d'association plus commune que celle du faste & de la léfine.



Par tout où l'on substitue l'utile à l'agréable, l'agréable y gagne presque toujours.



Jamais homme sans défauts eut-il de grandes vertus?



Dans le nord les hommes consomment beaucoup sur un sol ingrat; dans le midi ils consomment peu sur un sol fertile. De-là naît une différence qui rend les uns laborieux, & les autres contemplatifs. La société nous offre en même lieu l'image de ces différences entre les pauvres & les riches. Les premiers habitent le sol ingrat & les autres le pays fertile.



Je n'ai jamais vû d'homme ayant de la fierté dans l'ame en montrer dans son

maintien. Cette affectation est bien plus propre aux ames viles & vaines.



Le meilleur mariage expose à des hazards ; & comme une eau pure & calme commence à se troubler aux approches de l'orage , un cœur timide & chaste ne voit point sans quelque allarme le prochain changement de son état.



Une bonne mere s'amuse pour amuser ses enfans , comme la colombe amollit dans son estomac le grain dont elle veut nourrir ses petits.



Il y a de la peine & non du goût à troubler l'ordre de la nature , à lui arracher des productions involontaires qu'elle donne à regret dans sa malédiction , & qui , n'ayant ni qualité , ni sa-

veur, ne peuvent ni nourrir l'estomac ; ni flatter le palais. Rien n'est plus insipide que les primeurs ; ce n'est qu'à grands frais que tel riche de Paris avec ses fourneaux & ses ferres chaudes vient à bout de n'avoir sur sa table que de mauvais légumes & de mauvais fruits. Si j'avois des cerises quand il gèle, & des melons ambrés au cœur de l'hyver, avec quel plaisir les goûterois-je, quand mon palais n'a besoin d'être humecté ni rafraîchi ? Dans les ardeurs de la canicule le lourd marron me feroit-il fort agréable ? Le préférerois-je fortant de la poêle, à la groseille, à la fraise, & aux fruits désaltérans qui me sont offerts sur la terre sans tant de soins ? Couvrir sa cheminée au mois de Janvier de végétations forcées, de fleurs pâles & sans odeur, c'est moins parer l'hyver que déparer le printems ; c'est s'ôter le plaisir d'aller dans les bois chercher la pre-

miere violette, épier le premier bourgeon, & s'écrier dans un saisissement de joie : mortels, vous n'êtes pas abandonnés ; la Nature vit encore.



Combien d'illustres portes ont des huisseries ou portiers qui n'entendent que par gestes, & dont les oreilles sont dans leurs mains !



Le spectacle du monde, disoit Pythagore, ressemble à celui des jeux olympiques. Les uns y tiennent boutique, & ne songent qu'à leur profit ; les autres y paient de leur personne, & cherchent la gloire ; d'autres se contentent de voir les jeux, & ceux-là ne sont pas les pires.



Les Orientaux, bien que très-voluptueux, sont tous logés & meublés sim-

plement. Ils regardent la vie comme un voyage, & leur maison comme un cabaret. Cette raison prend peu sur nous autres riches, qui nous arrangeons pour vivre toujours.



La chasse endurecit le cœur aussi-bien que le corps; elle accoutume au sang, à la cruauté. On a fait Diane ennemie de l'amour, & l'allégorie est très-juste: les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos; un violent exercice étouffe les sentimens tendres. Dans les bois, dans les lieux champêtres, l'amant, le chasseur sont si diversement affectés, que sur les mêmes objets ils portent des images toutes différentes. Les ombrages frais, les bocages, les doux asyles du premier, ne sont pour l'autre que des viandis, des Forts, des remises: où l'un n'entend que rossignols,

que ramages, l'autre se figure les cors, & les cris des chiens : l'un n'imagine que Dryades & Nymphes ; l'autre que piqueurs, meutes & chevaux.



L'abus de la toilette n'est pas ce qu'on pense ; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui passe six heures à sa toilette, n'ignore point qu'elle n'en soit pas mieux mise que ce le qui n'y passe qu'une demi-heure ; mais c'est autant de pris sur l'affommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuser de soi que de s'ennuyer de tout.



On croit que la physionomie n'est qu'un simple développement des traits déjà marqués par la nature. Pour moi je penserois qu'outre ce développement, les traits du visage d'un homme viennent insensiblement à se former & pren-

dre de la physionomie par l'impression fréquente & habituelle de certaines affections de l'ame. Ces affections se marquent sur le visage, rien n'est plus certain; & quand elles tournent en habitudes, elles y doivent laisser des impressions durables. Voilà comment je conçois que la physionomie annonce le caractère, & qu'on peut quelquefois juger de l'un par l'autre, sans aller chercher des explications mystérieuses, qui supposent des connoissances que nous n'avons pas.



Pour vivre dans le monde il faut sçavoir traiter avec les hommes, il faut connoître les instrumens qui donnent prise sur eux; il faut calculer l'action & réaction de l'intérêt particulier dans la société civile, & prévoir si juste les événemens, qu'on soit rarement trompé

dans les entreprises , ou qu'on ait du moins toujours pris les meilleurs moïens pour réussir.



Les hommes ayant des têtes si diversement organisées , ne sçauroient être affectés tous également des mêmes argumens. Ce qui paroît évident à l'un, ne paroît pas même probable à l'autre ; l'un , par son tour d'esprit, n'est frappé que d'un genre de preuves , l'autre ne l'est que d'un genre tout différent. Tous peuvent bien quelquefois convenir des mêmes choses ; mais il est très - rare qu'ils en conviennent par les mêmes raisons : ce qui montre combien la dispute en elle-même est peu sensée : autant vaudroit vouloir forcer autrui de voir par nos yeux.



Chaque âge a ses ressorts qui le font mouvoir : mais l'homme est toujours le

même. A dix ans il est mené par des gâteaux ; à vingt , par une maîtresse ; à trente , par les plaisirs ; à quarante , par l'ambition ; à cinquante , par l'avarice : quand ne court-il qu'après la sagesse ?



Si l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage , on auroit le paradis sur la terre.



Il est bien difficile qu'un état si contraire à la nature , tel que le célibat , n'amene pas quelque désordre public ou caché. Le moyen d'échapper toujours à l'ennemi qu'on porte sans cesse avec soi ?



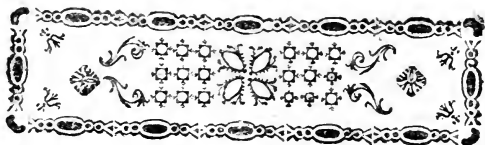
Le tems perd pour nous sa mesure , quand nos passions veulent régler son cours à leur gré. La montre du sage

est l'égalité d'humeur & la paix de l'ame; il est toujours à son heure, & il la connoît toujours.



La meilleure maniere de juger de ses lectures, est de sonder les dispositions où elles laissent l'ame. Quelle sorte de bonté peut avoir un livre qui ne porte point ses lecteurs au bien?

F I N.



T A B L E

DES ARTICLES

Du second Volume.

	page
<i>C O M É D I E,</i>	1
<i>Comédiens, Comédiennes,</i>	28
<i>Musique,</i>	35
<i>Assemblées de danse,</i>	41
<i>Dessein,</i>	45
<i>Conversation, politesse, Art de tenir maison,</i>	46
<i>Jeu,</i>	53
<i>Maîtres, Domestiques,</i>	55
<i>Campagne,</i>	62
<i>Histoire,</i>	69
<i>Romans,</i>	87

D E S A R T I C L E S. 349

<i>Voyages ,</i>	92
<i>Satyre du Siècle présent ,</i>	105
<i>Homme ,</i>	133
<i>Etude de l'Homme ,</i>	141
<i>Liberté de l'Homme ,</i>	143
<i>Nature de l'Homme , immatèrialité de l'ame ,</i>	149
<i>Raison ,</i>	158
<i>Entendement de l'Homme ,</i>	160
<i>Grandeur de l'Homme ,</i>	161
<i>Foiblesse de l'Homme ,</i>	163
<i>Sagesse humaine ,</i>	164
<i>Homme sauvage ,</i>	167
<i>Homme civil ,</i>	171
<i>Différence de l'Homme policé & de l'Homme sauvage ,</i>	175
<i>L'Homme comparé à l'animal ,</i>	179
<i>Femme ,</i>	183
<i>Filles ,</i>	201
<i>Société conjuga'e ,</i>	209
<i>Devoirs des Meres ,</i>	225
<i>Devoirs des Peres ,</i>	232

350 TABLE DES ARTICLES.

<i>Éducation,</i>	235
<i>Enfans,</i>	241
<i>Adolescence,</i>	266
<i>Portrait & caractère d'Emile, ou de l'Eleve de M. Rousseau à l'âge de dix ou douze ans,</i>	276
<i>Portrait & caractère du même Eleve dans un âge plus avancé; de son entrée dans le monde, & comment il s'y comporte,</i>	287
<i>Portrait & caractère de Sophie, ou de la Compagne future d'Emile,</i>	296
<i>Pensées morales,</i>	313
<i>Pensées diverses,</i>	328

Fin de la Table.







